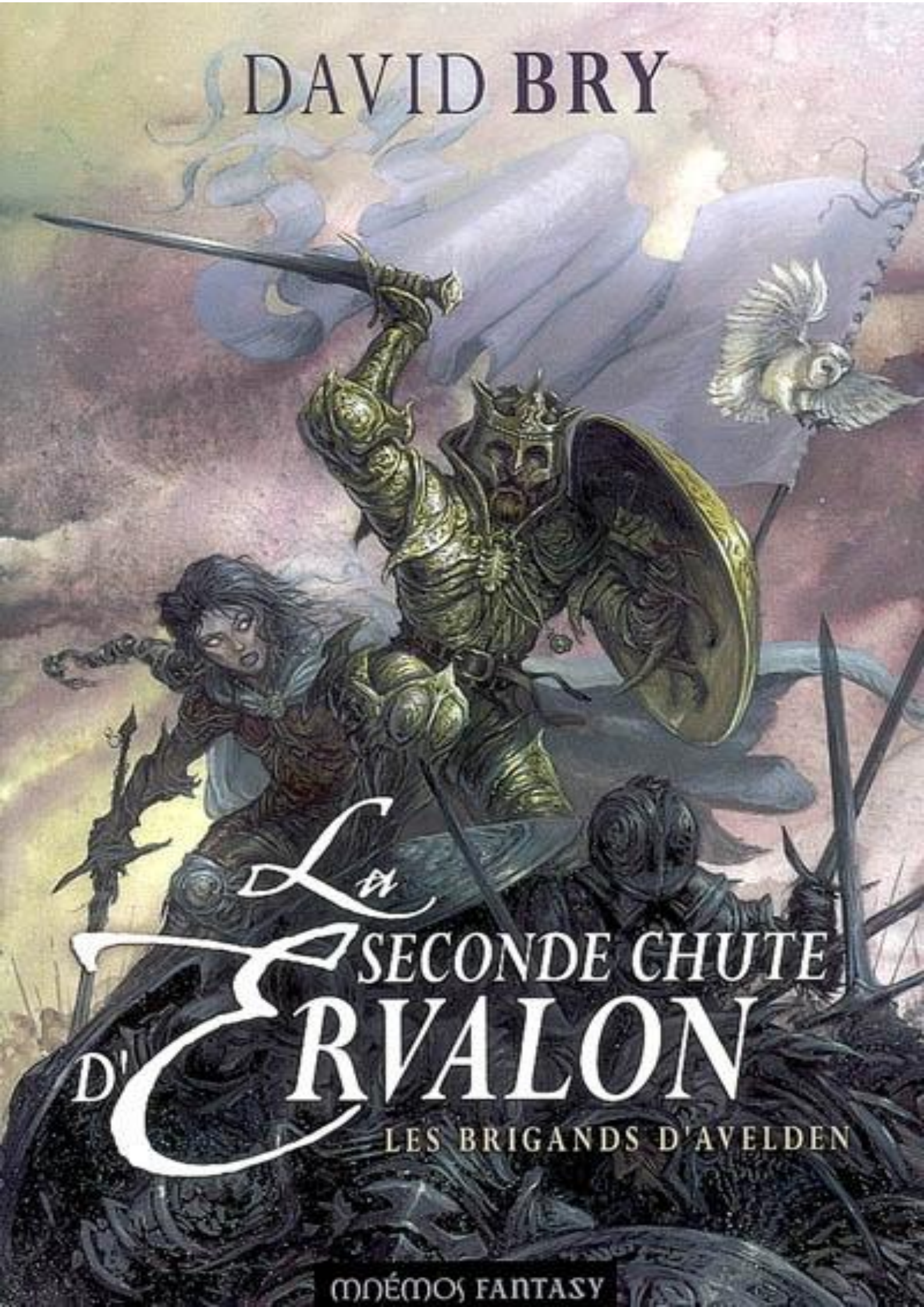




DAVID BRY

La
SECONDE CHUTE
D'ERVALON
LES BRIGANDS D'AVELDEN

MNÉMOS FANTASY

David Bry

*LA SECONDE CHUTE
D'ERVALON
Volume 1*

LES BRIGANDS D'AVELDEN



MNEMOS

ICARES
L'Aventure imaginaire

© Les Éditions Mnémos, mars 2009

15, passage du Clos Bruneau
75005 PARIS

www.mnemos.com

ISBN : 978-2-35408-047-1

A Vincent.

*Merci de marcher,
Toujours aussi doucement.*

PROLOGUE

Aurianne rêvait.

Elle se trouvait cette fois encore en haut des murailles de Pémé, l'ancienne capitale d'Ervallon. Face à elle, la plaine s'étendait, immense enchevêtrement de champs, de vergers et de pâtures, bordé de collines. Partant de la cité, plusieurs routes s'y croisaient, en direction des fiefs vassaux de Fahaut et des duchés voisins. Bien qu'elle fût trop loin pour le voir, Aurianne savait que les quelques hameaux disséminés çà et là avaient été abandonnés. Les habitants avaient tous fui, et il ne restait plus que des maisons désertes, comme des carcasses sans vie. Dans le dos de la jeune femme, le vent tiède de l'océan soufflait, apportant sa douce odeur iodée et le cri de quelques mouettes.

Au pied des remparts, les deux armées se faisaient face, silencieuses. D'un côté, trois mille hommes à peine, fatigués, anxieux, protégeaient leur dernière cité. De l'autre, dix mille combattants attendaient, impatients, assoiffés d'une victoire qui ne pouvait leur échapper. Aurianne connaissait l'issue du combat. L'histoire de la bataille de Fahaut avait traversé les siècles, et dans toutes les villes, dans tous les villages du royaume, pas un homme n'ignorait qui avait été victorieux ce jour-là.

De nombreuses bannières émergeaient de la masse gigantesque de l'armée ennemie. De l'endroit où elle se trouvait, la jeune femme pouvait distinguer les plus proches, flottant mollement dans le vent. Ses yeux passaient d'étendard en étendard : la flamme et l'épée de la Horde d'Aléan, le pieu et le bouclier des guerriers de Tribuler, puis, plus loin, l'écu d'or des hommes d'Aldenan, la plus puissante des Tribus. Leurs tambours de guerre résonnaient doucement dans un bruit sourd, amplifié par le silence écrasant qui régnait dans la plaine. Face aux Tribus, ce qu'il restait des armées du Conseil

se dressait pour protéger Pémé. La capitale ervalonne était la dernière cité libre du royaume, et l'ultime barrière avant que les barbares ne déferlent sur les terres sans défense de Ponée. Les forces alliées, menées par Téhélis et Paridel, les rois d'Eervalon et de Ponée, attendaient leur ultime bataille. Les Tribus avaient anéanti Atremont et Erdeghan. Le Conseil des Sept Royaumes, désuni, avait failli à sa tâche, et n'était plus. Les envahisseurs contrôlaient désormais la quasi-totalité des terres du Ponant. Seuls Ponée et l'extrême Ouest d'Eervalon étaient encore libres. Pour combien de temps encore, se demandaient les soldats ?

Du haut des murailles, Aurianne suivait du regard le roi Téhélis. Accompagné par un jeune page qui brandissait l'étendard d'Eervalon, le souverain passait de compagnie en compagnie, de soldat en soldat. Encourageant les uns et les autres, promettant la victoire après toutes ces années de guerre, il rassurait ses hommes et tentait de leur insuffler toute la force et le courage qu'il pouvait. La jeune fille fronça les sourcils, surprise. Aux côtés du roi, une femme marchait. Aurianne avait fait ce rêve de nombreuses fois. Mais c'était la première fois qu'elle voyait cette femme. Elle avait de longs cheveux bruns, attachés en une grande tresse. Elle portait une armure de cuir sombre, recouverte d'une ample cape grise. À sa hanche, une dague reflétait par intermittences les rayons du soleil. Une chouette blanche, immobile, s'accrochait sur son épaule. L'animal semblait dormir. La femme s'arrêta et se retourna. Ses yeux, pâles, presque blancs, comme ceux des aveugles, se plantèrent directement dans ceux d'Aurianne. Celle-ci frissonna, et recula d'un pas. Elle était persuadée que la femme l'avait vue. La femme sourit, puis repartit à la suite du roi. Passant de groupe en groupe, saluant les uns et les autres, elle avançait, normalement, sans que personne ne semble la guider. Comment pouvait-elle faire, sans aide ? Quelques instants plus tard, le son d'un cor retentit en provenance de la cité. Des deux armées, des clameurs jaillirent. Hurlements de guerre, d'encouragement, de défi. Des hurlements d'une peur qui ne disait pas son nom, pendant qu'en face, les soldats ennemis rugissaient, les armes levées

vers le ciel, impatients devant les richesses que promettait le sac de Pémé.

La vision d'Aurianne se brouilla, tout devint noir autour d'elle. Puis elle entendit à nouveau des cris, de plus en plus fort. Elle ouvrit les yeux. Autour d'elle, la bataille faisait maintenant rage. Le sol de la plaine était jonché de cadavres, hommes transpercés, démembrés, éviscérés, chevaux éventrés, yeux révulsés. A quelques mètres d'elle, le roi Téhélis se battait. A ses côtés se tenaient la femme à la chouette, ainsi qu'une vingtaine de soldats. Certains arboraient le chêne couronné d'Ergalon sur leur bouclier, d'autres portaient, au-dessus de leur armure, une tunique blanche ornée d'un dragon mauve. L'épée à la main, frappant à droite, à gauche, sans relâche, tous s'enfonçaient vers le cœur de l'armée ennemie, sans-même se soucier de regarder derrière eux. Leur objectif était presque à portée : à quelques dizaines de mètres se tenait la bannière d'Aldenan, sous laquelle attendait le Gruhl Merkhöl, le chef suprême des Tribus. Celui-ci regardait tranquillement ses ennemis avancer, semblant ne pas les craindre. Un mouvement se fit dans l'armée, et une compagnie entière de cinquante soldats s'interposa entre le roi d'Ergalon et sa cible. Les coups pleuvaient, partout. Les hommes tombaient, les uns après les autres, au milieu des hurlements et des gerbes de sang. Galvanisés par leur souverain et portés par leur angoisse de perdre leur dernière bataille, les combattants des royaumes continuaient d'avancer. Soudain, l'un d'eux poussa un cri, le bras pointé sur Téhélis, avant de s'écrouler, la tête fendue par une hache. Un soldat ennemi s'était faufilé juste derrière le souverain et, l'épée levée, s'apprêtait à lui enfoncer sa lame dans le dos. La femme aux yeux aveugles se jeta entre l'homme et sa cible, et tenta de dévier l'arme qui s'abattait. Son bouclier se fracassa sous la force du coup qu'elle para. Sonnée, elle fut un instant déséquilibrée. Le soldat en profita. D'un coup violent de son propre bouclier, il la fit trébucher, et, relevant haut sa lame, l'abattit à nouveau. L'épée frappa sa cible de plein fouet, lui sectionnant un bras et s'enfonçant profondément dans la poitrine. Les yeux écarquillés, la bouche ouverte dans un dernier cri, la femme s'effondra, dans un flot de sang.

« Mélorée ! Non ! », hurla le roi.

Ivre de rage, celui-ci envoya son poing dans la figure du soldat ennemi, qui, déséquilibré, ne vit pas l'arme du souverain fondre sur lui. Il s'écroula à son tour.

« Sire ! Nous ne sommes plus qu'à quelques mètres ! hurla l'un des hommes à ses côtés, qui portait la tunique du dragon.

— J'arrive, Anarond, j'arrive... »

Le roi sembla un instant désespéré. D'un geste brusque, il s'essuya le visage avec sa manche, puis retira son épée du corps qui gisait à ses pieds.

La vision d'Aurianne se brouilla à nouveau. Son nom. Quelqu'un l'appelait. Elle entendait une voix, quelque part, portée par le vent. Elle tendit l'oreille, essayant de se soustraire de la bataille qui se déroulait sous ses yeux. Elle savait ce qui s'était passé ensuite. Téhélis et ses hommes tuèrent le Gruhl Merkhöl. La mort du chef suprême des envahisseurs sonna un tournant dans la bataille. Les soldats ennemis commencèrent à refluer pendant que l'armée alliée, galvanisée, les repoussait vers les collines. Contre toute attente, les Tribus furent vaincues ce jour-là, signant, après plus de trente années de batailles, de sang et de morts, la fin de la guerre. Ces terribles années avaient vu cinq des sept royaumes du Conseil tomber, les uns après les autres, par les armes et la trahison. Les deux derniers, Ervalon et Ponée étaient passés bien près de la défaite. Ils ne devaient leur salut qu'à leurs rois, qui, acculés, surent rallier à eux les survivants des armées vaincues. Les terres d'Atremont et d'Erdeghan, les premières à avoir été envahies, furent quant à elles, définitivement rayées de la carte. Leurs cités avaient été rasées, leurs peuples massacrés, et les rares survivants avaient fui vers les terres lointaines du Nord. Malgré son acte de bravoure, Téhélis ne goûta jamais le fruit de sa victoire. Le roi d'Ervallon mourut lors des dernières escarmouches, transpercé par une flèche ennemie. Seul le roi de Ponée survécut à la Bataille de Fahaut, à la tête de quelques centaines d'hommes à peine. Le monde n'était alors plus que ruines, et tout était à reconstruire.

« Aurianne ? Aurianne, tu m'entends ? »

La jeune femme sursauta, et ouvrit les yeux. Elle mit quelques instants à reprendre ses esprits. Devant elle, le visage de sa mère la fixait, d'un air inquiet.

« Les Tribus, elles... »

Aurianne ne termina pas sa phrase. Plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis la Grande Guerre des Tribus. Leur souvenir était resté, cuisant. Mais elles n'étaient plus jamais revenues sur les terres du Ponant. Cachées derrière les Montagnes Interdites, là où se trouvait naguère les terres d'Erdeghan, personne n'avait jamais su ce qu'il était advenu d'elles. Le Conseil n'était plus. Atremont et Erdehan, disparus, étaient maintenant de lointaines légendes. Les autres royaumes s'étaient relevés les uns après les autres de ces guerres. Tous, sauf un. La mort de Téhélis qui n'avait laissé aucun héritier derrière lui avait signé la chute d'Ervallon. Ses vassaux, luttant chacun pour la suprématie de ses terres, n'avaient jamais pu s'accorder sur un nouveau souverain. Les cinq duchés divisés n'étaient aujourd'hui qu'un pâle reflet de l'ancienne grandeur du royaume, qui ne vivait plus que dans le souvenir de son ancienne gloire.

« Aurianne ? Tu vas bien, ma fille ?

— Oui. Oui, ne t'inquiète pas.

— Encore un... un de tes rêves ? »

Sa mère était mal à l'aise, évitant de la regarder dans les yeux, comme si elle lui cachait quelque chose.

« Non. Ce n'est rien. Juste un cauchemar. Ne t'inquiète pas. »

Aurianne se leva doucement. Sa tête la lançait. Elle mit de côté ce rêve, comme tous les autres. Elle avait beaucoup à faire aujourd'hui.

VOYAGE VERS AVELD

Ils avaient installé leur campement non loin de la route. Dans un petit bosquet où passait un mince ruisseau, Ionis avait préparé le feu pendant que son compagnon de voyage faisait un rapide tour, afin de vérifier que rien ni personne ne pouvait les menacer. Au bout de quelques minutes, alors que Ionis venait tout juste de réussir à allumer les quelques brindilles avec son briquet d'amadou, Chtark revint.

« Il ne semble y avoir personne à des lieues à la ronde. Je ne pensais pas que les routes seraient aussi désertes.

— L'hiver se termine à peine, répondit Ionis, occupé à souffler sur les flammes.

— Certes. Mais tu trouves ça normal que nous n'ayons croisé qu'une seule caravane en dix jours ?

— Non. Tu sais où nous sommes ?

— Pas trop. Sors la carte s'il te plaît, on va regarder. »

Après un dernier regard satisfait vers le feu, Ionis attrapa son sac de voyage, une grande besace en toile qu'il portait habituellement en bandoulière. Il en ouvrit les deux attaches, et fouilla quelques instants avant d'en ressortir un tube en cuir. Celui-ci était tanné par les années, et de nombreuses taches et bosses apparaissaient çà et là. Le jeune homme tendit le tube à son compagnon, qui en dévissa un bout, et en sortit un grand morceau de peau de mouton enroulé. De son pied, il essuya rapidement le sol près du feu. Il y étala la carte, qu'il fit tenir avec quelques pierres. Sur celle-ci étaient dessinés des forêts, des collines, des villes et des villages. En haut, comme un cartouche, était inscrit maladroitement en lettres cursives « Carte du Duché d'Avelden et du Royaume d'Ergalon, par Ilamon Magreer, Maître d'Armes et serviteur du Duc Hughes Harken d'Avelden ».

Ionis posa son doigt à l'est de la carte, sur les contreforts des montagnes, où quelques maisons étaient dessinées.

« Nous sommes partis de Norgall il y a dix jours... non, onze jours maintenant. Nous avons suivi cette route, que ton grand-père a appelée la route de l'Est. Pendant quatre jours, nous avons traversé les montagnes et les vallées que nous connaissons avant d'arriver dans la région des collines d'Erbefond, ici. Nous avons continué à suivre la route vers Aveld et, si je comprends bien cette carte, nous devrions bientôt sortir d'Erbefond.

— C'est bien ça, dit Chtark.

— La route se divise donc un peu plus loin, près de ce village, Mirinn, pour continuer vers Aveld. Nous aurons alors le choix : soit nous contournons par le Sud cette forêt appelée Bois de Trois-Lunes, soit nous empruntons le chemin le plus direct, à travers la forêt.

— Regarde le signe, répondit Chtark.

— Les deux épées entrecroisées ?

— Oui. C'est signe de danger. Nous ne prendrons pas cette route.

— Chtark, cette carte a plus de trente ans. Quels que soient les dangers qui existaient à cette époque, ils ont dû disparaître depuis.

— Mon grand-père n'aurait pas indiqué de danger s'ils ne devaient pas être graves... et durables. Nous passerons par le Sud.

— Soit, soupira Ionis. Nous passerons par le Sud. A priori, il n'y a ensuite que des plaines jusqu'à Aveld. Quand penses-tu que nous pourrons y arriver ? »

Chtark se gratta le menton, l'air pensif.

« Pas avant dix jours, je pense.

— Encore dix jours ! s'exclama Ionis.

— Regarde la route. Le détour semble important.

— Je suis sûr que nous mettrions moitié moins de temps en passant par la forêt.

— Je ne passerai pas par la forêt. C'est hors de question.

— Nous n'avons presque plus rien à manger, Chtark.

— Je chasserai à nouveau. Mais je ne passerai pas par la forêt, répéta Chtark, d'un ton bourru.

— Comme tu voudras... »

Ionis soupira. Il n'avait pas l'habitude de si longues marches et, coincés dans ses bottes en cuir, ses pieds couverts d'ampoules le faisaient souffrir. Il lui était arrivé fréquemment de quitter le village, à la recherche d'herbes pour Jéhomon ou tout simplement pour avoir un peu de tranquillité. Mais jamais il n'avait passé autant de temps sans rentrer chez lui. Les jours passés sur les routes et les nuits à dormir à la belle étoile avaient eu raison de son pantalon en toile et de sa vieille chemise en lin, à présent troués. Et pour couronner le tout, il détestait le lapin, surtout à moitié cru comme le mangeait Chtark. Mais le jeune chasseur pouvait se montrer buté comme les pierres. Aussi Ionis n'insista pas. Il roula la carte et la tendit à Chtark, qui la rangea dans son étui de cuir. Son ami n'avait pas meilleure mine que lui. Ses cheveux bruns tirés en arrière s'étaient depuis longtemps libérés de la queue-de-cheval qu'il arborait habituellement. Sa barbe était sale et hirsute, et ses yeux sombres étaient cernés par la fatigue. Revêtu de sa vieille armure de cuir d'où sortaient un pantalon et une chemise usés, Chtark, bâti comme un ours, était néanmoins impressionnant.

« Il reste un morceau du lapin d'hier soir. On se le partage ?

— Non, répondit Ionis. Je suis fatigué, et je n'ai pas très faim. Je vais dormir.

— Comme tu veux. Mais si tu ne manges pas, nous n'irons pas bien loin.

— Ne t'inquiète pas. Je mangerai demain. »

Ionis sortit sa couverture et s'installa près du feu, tournant le dos à son ami. Après avoir calé la besace sous sa tête et s'être emmitouflé dans le tissu de laine rêche, il ferma les yeux. Quelques minutes plus tard, son souffle s'apaisa. Épuisé, le jeune homme s'était déjà endormi. Chtark s'assit à ses côtés, face aux flammes qui faisaient danser les ombres des arbres alentours. Il mangea rapidement les restes de viande de la veille. Après avoir jeté les os dans le feu, il entreprit comme chaque soir depuis leur départ d'aiguiser sa vieille épée, de la même manière que son grand-père le faisait dans ses souvenirs.

Ionis se réveilla le lendemain matin, frigorifié. L'hiver approchait de sa fin, mais il faisait encore très froid pour la

saison. Les braises du feu, quasiment éteintes, ne chauffaient plus. Un léger brouillard avait envahi le bosquet, renforçant l'impression de froideur et d'humidité. Non loin de lui, Chtark ronflait doucement, emmitouflé dans une grande peau d'ours, la main sur son épée. Ionis entreprit de rallumer le feu et de faire chauffer un peu d'eau. Celle-ci bouillait à peine quand Chtark ouvrit les yeux.

« Tu veux du thé ? demanda Ionis, la voix enrouée.

— Je veux bien, oui », répondit Chtark, baillant à s'en décrocher la mâchoire.

Les deux jeunes hommes rangèrent leurs affaires tout en buvant leur thé, qui fumait dans le froid du matin. Quand tout fut prêt, ils éteignirent le feu et en éparpillèrent les cendres. Après un dernier tour de leur campement, ils quittèrent le bosquet qui les avait abrités pour la nuit et reprirent la route de l'Est. Partout aux alentours s'étendaient d'innombrables collines, parfois cachées par quelques bois. Face à eux, la route s'étirait en direction de l'ouest, grimpant sur les sommets, descendant dans les vallons, à peine bordée çà et là de quelques arbres et arbustes.

« Penses-tu vraiment que le duc te prendra à ton service ? demanda Ionis, pour la énième fois.

— Je l'espère. Si ces histoires de brigands sont fondées, il aura forcément besoin de bras. Au pire, ils auront bien besoin d'éclaireurs. Quoi qu'il en soit, il faudra bien que je trouve un travail. Et les seules choses sur lesquelles je peux compter sont cette vieille armure de cuir, mon arc et l'épée de mon grand-père !

— Ton frère ne t'a rien donné d'autre ?

— Non. Mon père n'avait pas grand-chose, et le peu qu'il avait, il l'a vendu pour acheter deux vaches quand les récoltes ont brûlé il y a deux ans. À sa mort, au printemps dernier, il ne restait même plus les deux pauvres bêtes. Je n'avais finalement pas trop le choix. Il fallait bien que je quitte Norgall, mon frère n'aurait pas pu nourrir une bouche de plus.

— Je suis sûr que le duc se souviendra de ton grand-père et qu'il te prendra à son service.

— Je l'espère. Je l'espère... »

Les deux jeunes hommes continuèrent leur chemin, chacun perdu dans ses pensées. Chtark songeait aux collines de Norgall, à son frère aîné et à sa gêne lorsqu'il avait annoncé à son cadet qu'il devait quitter la maison familiale. Les pleurs de sa mère, Osielle, lorsque Chtark, blessé dans son orgueil, avait tout refusé sauf une armure, un arc et une épée avant de partir pour le seul endroit imaginable pour lui : Avel, la capitale d'Avelde. Aller à Avel, et se mettre au service du duc, comme l'avait fait son grand-père. Et une fois qu'il aurait bien servi Avelde, il reviendrait au village, auréolé de gloire, et pourrait s'acheter sa propre maison, trouver une jolie fille et se marier. Chtark regarda son compagnon. Il se connaissait depuis qu'ils étaient enfants. Ionis approchait maintenant de ses vingt ans. De taille moyenne, le jeune homme était élancé, à la limite de la maigreur. Ses cheveux d'un noir profond faisaient ressortir ses yeux verts et son teint pâle. Ses traits réguliers affichaient souvent un air grave, distant. Ionis souriait rarement, sauf quand il se retrouvait avec Chtark. Combien de fois celui-ci l'avait protégé des autres garçons qui ne pensaient qu'à le tourmenter. Ionis le rêveur, Ionis le maigrichon, Ionis le peureux. Mais Chtark le connaissait mieux que quiconque, et Ionis était tout sauf lâche et peureux. Il se souvenait encore de la fois où son ami l'avait sauvé des crocs d'une meute de loups des montagnes, alors qu'il était coincé sous le cadavre d'un ours tout juste abattu. Il se souvenait aussi de la tempête de neige durant laquelle il s'était perdu, au retour d'une longue chasse. Seuls son propre frère et Ionis étaient venus à sa rencontre, bravant le froid et le blizzard. Ionis le faible... car personne ne connaissait le secret de son ami. À part lui, et Jéhomon, certainement. Le vieux guérisseur avait adopté Ionis quand celui-ci avait été trouvé non loin du village, alors qu'il n'avait que quelques mois. Jéhomon l'avait élevé comme son propre fils, lui enseignant ses connaissances des herbes et des onguents, des étoiles et des vents. Son adoption par le guérisseur, considéré par de nombreux villageois comme un marginal, n'avait certes pas facilité l'intégration du jeune homme. Mais, au fil des années, le village avait presque fini par accepter les différences de Ionis, son étrangeté et son

tempérament solitaire. Ce n'est qu'à la mort de Jéhomon que leur défiance envers le jeune homme avait pris toute son ampleur et que les rumeurs s'étaient amplifiées. S'ils savaient...

Chtark sortit de sa rêverie lorsqu'il vit Ionis s'arrêter et scruter l'horizon, les sourcils froncés.

« Tu vois quelque chose ? demanda-t-il, essayant lui aussi de percer l'horizon.

— Des chevaux, deux ou trois, pas plus, et sans doute un chariot. Les premiers signes de vie depuis longtemps !

— Marchands ou brigands ?

— Marchands, je pense. Ils avancent au milieu de la route, sans se cacher, et vu d'ici le chariot semble rempli de caisses.

— On essaie de les rattraper ?

— Oui. Peut-être nous diront-ils que la route qui passe par le Bois de Trois-Lunes est sans danger, dit Ionis, jetant un regard amusé vers son compagnon.

— Je te parie que non, répondit Chtark, d'un air renfrogné.

— Quoi qu'il en soit, je ne suis pas contre un peu de compagnie. Et avec de la chance, ils nous parleront d'Aveld et de ce à quoi nous devons nous attendre. »

Les deux jeunes hommes resserrèrent les lanières de leurs sacs et reprirent la route d'un bon pas. La caravane avait au moins trois heures d'avance. Ils devraient marcher vite et longtemps s'ils voulaient la rattraper. À plusieurs reprises, Chtark héla bruyamment, mais sans résultat, la caravane et la dizaine d'hommes qui l'accompagnait. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, le jeune chasseur et son ami avaient vu les gardes autour du chariot les surveiller de plus en plus attentivement. Quand ces derniers furent sûrs que les voyageurs qui les suivaient n'étaient que deux, ils relâchèrent leur attention et leurs arcs, mais ne diminuèrent pas leur rythme pour autant. Ce n'est que lorsque le soleil toucha l'horizon et que la caravane s'arrêta pour la nuit que Chtark et Ionis purent enfin la rejoindre, au prix d'une bonne heure de marche supplémentaire. L'unique chariot du convoi avait été installé au cœur du campement, près d'un grand feu qui éclairait à plusieurs mètres à la ronde. Accrochés aux arbres et éloignés des flammes qui dansaient dans la nuit, les chevaux paissaient

tranquillement. Autour du feu, huit hommes étaient assis, riant et discutant bruyamment. À leurs côtés, un neuvième était occupé à faire rôtir des volailles, accrochées à une crémaillère en métal suspendue au-dessus des flammes. Ionis saliva en reniflant l'odeur de la graisse brûlée. Lorsque les deux compagnons pénétrèrent dans le cercle de lumière autour du feu, les hommes se levèrent et prirent leurs épées nonchalamment.

« Arrêtez-vous là ! leur ordonna celui qui semblait être leur chef, un grand blond dans la force de l'âge. Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

— Nous sommes deux voyageurs comme vous, répondit Ionis, le regard hypnotisé par les volailles fumantes.

— Nous venons de Norgall, au pied des Montagnes Interdites, et nous rendons en Aveld, compléta Chtark.

— Approchez-vous de la lumière, et jetez vos armes à terre.

— Nous ne sommes que deux, répéta Chtark, en posant son épée au sol. Nous ne vous voulons aucun mal... et quand bien même nous le voudrions, ce n'est pas à nous deux que nous tiendrions tête à toute votre troupe.

— Maître Thage, que voulez-vous que nous fassions ? demanda le chef des gardes à un dernier homme qui, assis contre le chariot, contemplait la scène, impassible.

— Laisse-les, répondit l'homme après un moment. Ils peuvent rester, ils n'ont pas l'air dangereux.

— Approchez, jeunes gens. Je me nomme Uthan Hiler, chef des mercenaires que vous voyez devant vous. Et l'homme que nous servons est le marchand Thage, que nous raccompagnons jusqu'à Aveld.

— Je suis Chtark Magreer, de Norgall. Et voici mon compagnon, Ionis Torde. Nous allons nous aussi à Aveld.

— Eh bien, quel voyage, dit le marchand à l'attention des jeunes gens. Mais asseyez-vous. Vous partagerez bien ce repas avec nous ?

— Avec grand plaisir, Maître Thage », répondit Ionis, qui ne quittait pas des yeux les volailles.

Les soldats reposèrent leurs armes au sol. Chtark et Ionis jetèrent leurs sacs par terre et s'assirent lourdement près du feu.

Leurs jambes étaient douloureuses d'avoir autant forcé pour rattraper la caravane. Face à eux, dans la lumière des flammes, la viande qui cuisait exhalait un doux fumet qui provoqua des gargouillements dans leurs estomacs. Les hommes s'assirent à leur tour. L'un d'eux sortit de son sac une gourde de vin, qu'il fit passer après en avoir pris une grande rasade.

« Qu'est-ce qui vous amène à Aveld, jeunes gens ? », leur demanda Maître Thage, qui avait rejoint ses mercenaires autour du feu.

— La famine, répondit Chtark. Dans les montagnes, les deux dernières années n'ont pas été clémentes. Les hivers ont été longs et froids comme rarement de mémoire d'homme. Et les étés sont eux bien trop chauds, asséchant la terre et les récoltes. Les bêtes et les hommes souffrent. Mon père est mort au printemps, Odric ait son âme. Mon frère aîné a hérité de la maison, des rares bêtes qu'il reste, et de la charge de nourrir sa femme, ses deux filles, notre mère et ses deux plus jeunes enfants. J'étais une bouche en trop. Alors j'ai décidé de tenter ma chance en Aveld. On dit que le duc a besoin d'hommes pour sa garde. Du moins c'est ce que prétendaient chez nous les rares marchands qui venaient, jusqu'au printemps dernier. Je suis assez habile à l'épée, et j'espère que le duc acceptera de me prendre à son service.

— Et toi ? demanda le marchand à l'adresse de Ionis. Tu ne m'as pas l'air d'un soldat. Veux-tu aussi rejoindre la garde d'Aveld ?

— Non, Maître Thage. Je n'y connais en effet pas grand-chose aux armes. Mais mon père m'a enseigné la connaissance des herbes et des onguents, des étoiles et de leur influence. J'espère trouver en Aveld un maître qui saura m'en apprendre davantage.

— Toi aussi, tu fuis la famine ?

— Oui... Oui, on peut dire ça.

— Bien, continua Maître Thage. Il se trouve que nous allons également en Aveld, et que je ne suis pas contre une ou deux épées de plus pour accompagner mon chariot. Je vous propose que vous voyagiez avec nous. Plusieurs bandes de pillards se sont installées entre la capitale et les collines

d'Erbefond, et les routes ne sont plus aussi sûres qu'avant. Depuis le début de l'été, de nombreux marchands ont été attaqués, notamment sur la route de l'Est. Le duc prétend faire tout ce qu'il peut pour débarrasser ses terres des brigands, mais rien n'y fait. Ses soldats ne sont jamais là quand il le faudrait, ou n'arrivent jamais à temps. »

Chtark fronça les sourcils.

« Je ne suis pas le seul à me plaindre, continua Thage, à l'attention du jeune chasseur. Le peuple aussi proteste, de plus en plus fort. Les prix montent dans tout Avelde. Plusieurs marchands ont réduit leurs trajets, voire même abandonné les routes les plus dangereuses. Certains biens commencent à manquer, comme les peaux et le fer qui viennent de vos montagnes, le vin de Lahémone ou encore la laine de Fahaut. Et d'étranges rumeurs circulent. Certains dans les villages parlent d'enlèvements. D'autres racontent que des bandes de brigands se seraient regroupées et auraient pris possession de plusieurs villages retirés, comme de véritables petits seigneurs. Et que fait le duc contre tout cela ? Rien. Ses soldats sont invisibles, et à ce que j'entends à chaque fois que je m'arrête dans une auberge, la situation empire de mois en mois.

— Le duc doit forcément être au courant de tout cela et agir, rétorqua Chtark.

— Peut-être, jeune homme, mais dans ce cas, cela ne se voit malheureusement pas. Mais il suffit. Parlons de choses plus gaies, voulez-vous ? »

Dans une ambiance détendue, les hommes s'installèrent pour le repas. Thage, Uthan et les autres racontèrent autour du feu les voyages qu'ils avaient faits à travers tout Avelde. Ionis et Chtark, dont c'était la première expédition si loin de leur village, écoutaient, captivés, les descriptions d'Avelde et des autres cités ducales. Ce n'est que fort tard que les deux jeunes voyageurs, les yeux éteints par le sommeil, s'allongèrent enfin près du feu et s'endormirent, épuisés. Le lendemain matin, la caravane repartit tôt en direction de la capitale du duché. Les mercenaires avançaient au rythme lent du chariot, tiré par deux chevaux de trait. Décontractés, ils discutaient entre eux, riaient d'histoires salaces, et questionnaient leurs nouveaux

compagnons sur les montagnes lointaines. La journée passa ainsi, rapidement. L'après-midi touchait à sa fin lorsque le convoi arriva à un embranchement qui séparait la route en deux. Un large chemin herbeux et visiblement peu fréquenté se dirigeait droit vers une immense forêt au loin, tandis que la route principale bifurquait vers le sud. Maître Thage prit sans hésiter le tronçon qui contournait la forêt.

« Est-ce le Bois de Trois-Lunes que l'on voit, au loin ? demanda Ionis.

— Oui. La route là-bas le traverse de part en part.

— Et ce n'est pas plus court de passer par là pour rejoindre Aveld ?

— Si, bien sûr.

— Alors pourquoi passons-nous par le Sud ? »

À la grande satisfaction de Chtark, les hommes éclatèrent tous de rire.

« Es-tu fou ? demanda l'un d'eux à Ionis.

— Non, pourquoi ?

— Tu ne connais pas la réputation du Bois de Trois-Lunes ? »

Ionis secoua la tête, et jeta un regard mauvais à Chtark. Son ami lui souriait de toutes ses dents, moqueur et radieux.

« Plus personne ne s'y aventure, depuis des dizaines d'années maintenant, reprit le mercenaire. On dit que des créatures y rôdent, de jour comme de nuit. Il paraît qu'elles suivent ceux assez stupides pour entrer dans la forêt, les effraient jusqu'à les rendre fous, et finissent par les dévorer vivants. Les rares personnes qui se sont aventurées dans cet endroit maléfique ne sont jamais revenues. Crois-moi, personne n'a envie de mettre ne serait-ce qu'un pied là-bas. »

Ionis prit un air dubitatif, et feignant d'ignorer le visage réjoui de son ami, reprit sa marche de plus belle. La route qu'ils suivaient, bien que visiblement plus fréquentée que celle qui passait par la forêt, semblait avoir connu des jours meilleurs. L'herbe envahissait la terre battue et, par manque d'entretien, de grandes ornières commençaient à se former. À de nombreux endroits, l'ombre des bosquets s'étendait, masquant la chaussée.

La journée touchait à sa fin lorsque soudain, un des hommes en tête du convoi leva un bras en l'air. Maître Thage arrêta son chariot immédiatement et cria :

« Qu'y a-t-il, Frélor ?

— Vous ne sentez rien ?

— Non. Que se passe-t-il ?

— Une odeur de brûlé. Elle vient de l'ouest. Le vent la ramène vers nous. »

Ionis et Chtark rejoignirent les mercenaires en tête du convoi. L'odeur était certes subtile, mais reconnaissable entre toutes. Ils se retournèrent vers le marchand. Le sang avait quitté son visage.

D'une voix inquiète, il ordonna :

« Uthan, prends deux hommes avec toi, ainsi que le chasseur. L'autre restera ici avec nous. Allez voir ce qu'il y a devant. Au moindre problème, revenez immédiatement. S'il s'agit d'une embuscade, nous devons être le plus nombreux possible, hors de question de se battre séparément.

— Bien, Maître Thage. »

Le chef des mercenaires désigna deux de ses hommes qui dégainèrent leurs épées. Chtark les imita et tous reprirent leur route, sans un bruit. Au bout de quelques minutes, ils avaient disparu dans l'ombre projetée par la frondaison des arbres. Ionis regarda son ami partir, inquiet. Il savait Chtark habile à l'épée. Mais partout on racontait que les brigands d'Avelden étaient de plus en plus nombreux. On disait aussi qu'ils étaient maintenant aussi organisés et aussi disciplinés qu'une armée. L'attente dura une éternité. Puis, enfin, les quatre hommes réapparurent, les épées baissées. Ils ne parlaient pas et leurs visages étaient graves.

« Vous pouvez venir, cria Uthan d'une voix atone. Une caravane a été attaquée. Il n'y a pas de survivant. Il faut les enterrer.

— Par tous les dieux ! jura Thage, claquant ses rênes. Encore une. Allons-y. »

L'attaque avait eu lieu non loin de là. La route s'enfonçait légèrement dans la lisière du bois, et l'ombre, presque totale, avait certainement caché les assaillants. Trois chariots renversés

encombraient le passage. Les chevaux éventrés fixaient le bois de leurs yeux révulsés. Plusieurs caisses de bois vides, défoncées et entassées à la va-vite, finissaient de brûler. Une demi-douzaine de cadavres d'hommes avait été empilée contre un arbre. Leurs visages, blancs comme la craie, affichaient encore les expressions de peur ou de douleur qu'ils avaient eues avant de mourir. Chtark et Ionis frissonnèrent et détournèrent le regard. Thage descendit de son chariot et s'approcha des morts, doucement.

« Orgon... Orgon, mon pauvre... Je t'avais toujours dit de renforcer tes escortes... Pourquoi ne m'as-tu jamais écouté ? »

Il resta quelques instants silencieux, les épaules voûtées. D'un geste las, il passa sa main sur son visage et se retourna vers ses hommes.

« Aidez-moi à les enterrer. Il faut leur faire une sépulture correcte et éviter que les loups ne les dévorent.

— Et les brigands ? demanda l'un des mercenaires.

— Ils sont loin déjà, répondit Chtark, accroupi non loin de là. Les traces ne sont pas si fraîches que cela. Elles se dirigent vers le sud. Ils ont quitté la route. Avec plusieurs chevaux bien chargés, je dirais.

— Ils ont eu ce qu'ils voulaient, conclut Uthan. Ils ne reviendront pas. Pas tout de suite, en tout cas. Nous ne risquons rien.

— Je veux quand même que deux de tes hommes surveillent le chariot et quiconque s'approchera, ordonna Thage.

— Comme vous voudrez. »

Le marchand récupéra l'une des planches brisées du chariot. Chtark, Ionis, Uthan et plusieurs de ses hommes le rejoignirent. En silence, ils creusèrent six tombes. Ils y déposèrent les corps, qu'ils recouvrirent de terre et de quelques pierres. Lorsqu'ils eurent fini, la nuit était tombée depuis longtemps, et la lumière du jour remplacée par celle des torches.

« Il est tard, dit Thage, mais rester ici serait trop dangereux. L'odeur du sang va attirer les loups, même si nous

brûlons les carcasses des chevaux. On s'éloigne d'une lieue ou deux, et on s'installera ensuite pour la nuit. »

Sans un mot, les hommes reprirent la route. Le visage sombre, ils avançaient à la lueur des torches dont les ombres dansaient autour d'eux. Maître Thage s'approcha de Chtark et dit, d'une voix sourde et résignée :

« Orgon est le troisième que j'enterre en six mois. On avait pour habitude de se retrouver chaque printemps à Aveld. Je l'aimais bien. Il disait n'avoir peur de rien. Mais j'avais finalement raison : il était inconscient. »

Chtark, le visage baissé, écoutait sans rien dire.

« Comprends-tu ma colère maintenant ? Les routes étaient sûres avant. Jamais ceci ne serait arrivé. Que s'est-il passé en quelques mois pour que les brigands prennent autant de pouvoir ? Je ne sais pas. Certains disent que quelqu'un, dans l'ombre, les aide et les guide. C'est peut-être vrai. Mais ce n'est pas normal que le duc ne fasse rien.

— Comment pouvez-vous savoir qu'il ne fait rien ?

— Tu as raison. Je ne le sais pas. Je vois juste mes amis mourir, les uns après les autres. Et cela, je ne peux l'accepter. »

Durant le reste du voyage, Maître Thage se fit plus distant. Plongé dans ses pensées, il ne participait que peu aux conversations au coin du feu, le soir, et son visage gardait une expression inquiète. Les mercenaires eux-mêmes riaient moins, et chaque nuit, l'un d'eux montait la garde, de crainte que les brigands ne reviennent. Enfin, cinq jours après la macabre rencontre, l'un des mercenaires pointa le doigt devant lui au détour d'un chemin et s'écria « Aveld ! Là-bas ! ». La caravane s'arrêta brusquement alors que chaque homme scrutait l'horizon, les mains en visière. Les uns après les autres, tous lancèrent un « Hourra ! » de soulagement. Face à eux s'étendait la grande plaine d'Aveld, qui allait du Bois de Trois-Lunes aux collines de Femelle. Et de l'autre côté de la plaine, à l'entrée des collines, se tenait la capitale du duché. Les hommes ne cachaient pas leur joie d'être enfin arrivés. Maître Thage souriait lui aussi, rassuré d'avoir pu mener sa cargaison à bon port. Chtark et Ionis, quant à eux, étaient sans voix. Bâtie à flanc de coteau, entourée d'une épaisse muraille de pierre grise,

la cité paraissait immense. Cent fois, mille fois plus grande que leur village. Ils avaient du mal à imaginer qu'autant d'hommes puissent vivre dans un même endroit. Chtark n'arrivait pas à détacher ses yeux de ce qui semblait être une forteresse, tout en haut de la colline. Il repensait à son grand-père, qui avait vécu à Aveld, de nombreuses années auparavant.

« J'espère qu'ils voudront bien de moi dans la garde. », murmura Chtark à son ami.

Devant tant de grandeur, sa certitude d'être accueilli à bras ouvert en tant que petit-fils de l'ancien maître d'arme du duc d'Avelden lui semblait soudain bien vaine.

« Allons-y, dit Thage, nous devrions être aux pieds de la muraille d'ici deux heures. Je ne veux pas arriver après le coucher du soleil. » C'est avec entrain que les hommes reprirent leur marche, assurés d'avoir enfin un bon lit pour dormir le soir même. Une bonne heure avant que le soleil ne se couche, la caravane arriva à l'entrée des faubourgs. Les premières maisons, construites avec de la chaux et du bois, entouraient un puits et une grande écurie qui devait servir de relais pour les chevaux. Des dizaines de personnes allaient et venaient sur la route en terre, portant des seaux d'eau, menant leurs bêtes – vaches, cochons et moutons –, ou rentrant tout simplement chez eux après une longue journée passée dans les champs. Au loin, les cris des marchands résonnaient alors qu'ils hélaien les passants. Après des semaines entières passées sur les routes, le vacarme était assourdissant. Maître Thage arrêta son cheval près de l'écurie et fit signe à Chtark et Ionis de s'approcher.

« Jeunes gens, dit Maître Thage, c'est ici que nos chemins se séparent. Si vous songez à trouver une auberge en ville, allez au *Mouton Doré*, à la porte Est de la ville. Dites à l'aubergiste que vous venez de ma part, il vous traitera honnêtement. Je vous souhaite une bonne route, et qu'Idril vous garde.

— Merci, Maître Thage, et merci de nous avoir laissé vous accompagner sur la route d'Aveld », répondit Chtark.

Après avoir salué les hommes de la compagnie, les deux jeunes voyageurs reprirent leur sac en bandoulière et se tournèrent vers l'immense cité. À quelques dizaines de mètres d'eux, la route de l'est s'arrêtait aux portes d'Aveld, immenses

arches de pierre percées dans la muraille qui entourait la capitale. Sur chacune des tours de la cité flottait le drapeau des ducs Harken, représentant une montagne grise ceinte d'une couronne. Après avoir tous les deux respiré un grand coup, Chtark et Ionis se mirent en route avec entrain. Leur voyage était enfin terminé.

L'AUBERGE DU MOUTON DORE

L'agitation était grande à la porte de l'Est. Des dizaines et des dizaines de personnes allaient et venaient, entraient et sortaient de la cité, certaines en haillons, d'autres richement vêtues. Quelques-unes se promenaient, alors que d'autres étaient lourdement chargées de légumes, de bois, de tissus ou d'outils tout juste achetés ou attendant d'être vendus. Des enfants tourbillonnaient entre les charrettes, les animaux de trait, les tonneaux de vin et de bière qui roulaient sur la route. Devant la porte, quatre gardes, armés de hallebardes et revêtus du gris et de l'or de la famille Harken, surveillaient le flot de paysans, de marchands, et autres voyageurs. Le regard un peu las, ils s'assuraient que chacun puisse entrer et sortir sans heurt. Ils jetèrent un rapide coup d'œil à Chtark et Ionis, qu'ils laissèrent avancer sans un mot. Les deux jeunes hommes passèrent l'imposante porte protégée d'une lourde herse, et entrèrent enfin dans Aveld. Vue de l'intérieur, la cité leur parut plus gigantesque encore. Des bâtiments partout, des rues dans tous les sens, et une foule compacte qui envahissait tout l'espace ! Certains édifices affichaient des pancartes en bois qui se balançaient doucement au gré du vent. Ici un boulanger, dont l'odeur du pain en train de cuire les faisait saliver, là un tanneur, là-bas un forgeron, dont le fracas du marteau s'écrasant sur l'enclume était presque couvert par le brouhaha des discussions et des pas des badauds. Rapidement, ils distinguèrent parmi toutes les pancartes les trois auberges installées à la porte de l'Est. La première d'entre elles, une petite maison en bois et au toit de chaume, affichait sur sa devanture son nom en lettres dorées, « L'ami écrasé ». Juste en dessous, une peinture grandeur nature représentait un homme, tournant le dos à un immense géant prêt à l'écraser avec un rocher. Non loin de là, mitoyenne à plusieurs autres maisons, se trouvait le « Mouton Doré », avec sa porte peinte d'un mouton or dans un

champ vert. En face, de l'autre côté de la place et coincée entre le forgeron et un marchand de tissus, trônait le « Refuge du Marchand », une grande bâtisse cossue dont la pancarte représentait une charrette tirée par trois ânes.

« Que faisons-nous ? demanda Chtark à son compagnon. Nous prenons des chambres tout de suite à l'auberge que nous a conseillée Maître Thage, ou bien est-ce que tu préfères que nous nous baladions un peu avant ?

— Il est tard, répondit Ionis. Et je ne rêve que d'une chose : un ragoût brûlant devant une bonne vieille cheminée. Ou n'importe quoi d'autre d'ailleurs, tant que cela peut me faire oublier tes lapins à moitié cuits et l'humidité qui me colle aux os. Allons donc à l'auberge. En plus nous pourrions certainement y trouver de bons conseils avant de nous promener en ville.

— Qu'est-ce qu'ils avaient mes lapins ?

— Rien, rien, répondit Ionis, souriant en tapant sur l'épaule de son ami. Allons à l'auberge.

— Comme tu voudras », maugréa Chtark.

Le jeune chasseur s'avança vers l'auberge du Mouton Doré, un bâtiment de deux étages aux murs en torchis. Le jour commençait à baisser sur la ville. À travers les fenêtres de l'auberge, les deux jeunes hommes apercevaient une grande salle, meublée de nombreuses tables, toutes occupées. Des dizaines d'hommes et quelques femmes se trouvaient là, certains discutant, d'autres jouant aux dés. D'autres encore chantaient en chœur et frappaient dans leurs mains, en écoutant un musicien qui essayait de crier plus fort qu'eux. La pièce était éclairée par des dizaines de bougies et une immense cheminée, haute comme un homme, dans laquelle on aurait pu faire rôtir un porc entier. Même à travers les fenêtres, le brouhaha qui sortait de la salle était impressionnant. Chtark s'approcha de la porte, et la poussa. Une vague de chaleur sortit de l'auberge, en même temps que le bruit de toutes les conversations, les rires et les cris de l'assemblée qui s'y trouvait. Le jeune chasseur hésita un instant, rebuté par le vacarme, puis pénétra dans la salle, suivi de son ami. Après un rapide coup d'œil, les deux jeunes hommes se dirigèrent vers une table un

peu moins remplie que les autres, et s'assirent sur le banc, entre deux joueurs de dés et trois hommes qui discutaient de manière animée. À l'intérieur de l'auberge, la chaleur était étouffante. Les deux voyageurs défirent rapidement leurs gilets et ouvrirent leurs chemises.

« Puisque je te dis que je les ai vus ! Je n'ai quand même pas inventé tout cela ! disait l'un des hommes à côté d'eux.

— Allons, Grubert, ne me prends pas pour un idiot. Aucune bande de brigands ne s'aventure au-delà du Bois de Trois-Lunes. Ils savent que la garde patrouille jusqu'à cinq lieues des murailles, et que les éclaireurs du duc vont quasiment jusqu'au bois. S'approcher d'Aveld serait pour eux du suicide.

— Tu m'expliqueras alors qui a tué le vieux Oper et brûlé sa ferme. Il n'y a plus rien là-bas. Mon cousin m'a raconté avoir vu une vingtaine d'hommes partir au petit matin, alors que la fumée s'élevait encore des ruines de la ferme du vieux.

— Vous ne voulez pas parler d'autre chose, demanda le troisième compère, d'une voix lasse. Ce sont toujours les mêmes histoires...

— Peut-être, Franz, mais tu avoueras que, de mémoire d'homme, jamais les attaques n'ont été aussi organisées et violentes. J'ai même entendu dire que plusieurs patrouilles du duc avaient été prises à parti, et qu'elles ne s'en sont pas toujours sorties indemnes.

— Ce ne sont que des histoires. Jamais des brigands ne tiendraient tête à des soldats.

— Des brigands normaux, non, je te l'accorde. Mais puisque je te dis qu'il se passe quelque chose d'étrange. C'est comme tous ces marchands retrouvés morts sur les routes, leurs caravanes détruites. Pourquoi les brigands tueraient-ils ceux-là même qui les font vivre ? Qu'ils volent les cargaisons, je le comprends. Mais qu'ils détruisent tout sur leur passage, cela n'a pas de sens. »

Une jeune femme s'approcha des deux compagnons. Brune avec de grands yeux marron, les cheveux nattés et retenus en arrière, elle était suffisamment jolie pour attirer le regard de la plupart des clients de l'auberge.

« Bonjour, que puis-je vous servir ? demanda-t-elle d'une voix chaleureuse. Du vin, de la bière, un peu de gruau ou mieux, une bonne tranche de rôti de porc avec des pommes de terre ? »

Les visages de Ionis et de Chtark se fendirent d'un grand sourire. Après plus d'un mois passé sur les routes à manger des racines, des fruits ou quelques lapins grillés, ils allaient enfin pouvoir déguster un véritable repas.

« Une grosse tranche de rôti, demanda Chtark. Avec du pain, et un pichet de vin, pour mon ami et moi.

— Du rôti pour moi aussi », continua Ionis, dont le ventre gargouillait.

La jeune serveuse repartit, sous les yeux rêveurs des deux jeunes hommes. Elle revint rapidement avec un grand plateau sur lequel étaient posés deux assiettes fumantes en bois, un gros pain blanc, deux gobelets en métal et un pichet de vin.

« Cela vous fera deux pièces de bronze, dit la jeune femme en posant le plateau sur la table.

— Deux pièces de bronze ? Pour deux malheureuses tranches de rôti ? s'exclama Chtark, estomaqué.

— Ce sont les prix, mon bon monsieur. Et si cela ne vous convient pas, sachez que vous ne trouverez pas mieux ailleurs.

— Mais c'est le prix d'un demi-cochon !

— Vu vos vêtements, c'est certainement le prix d'un demi-cochon là d'où vous venez. À Avel, apprenez que les choses sont légèrement différentes, répliqua la jeune femme, moqueuse.

— C'est bon, dit Ionis, à l'attention de son ami. Voici vos deux pièces de bronze, damoiselle. »

La jeune fille pouffa.

« Mon nom est Silène », dit-elle, repartant dans la salle après avoir empoché les deux pièces tendues par Ionis.

« Mais c'est le prix d'un demi cochon ! répéta Chtark.

— À Norgall, oui. Ici, manifestement, c'est le prix de deux tranches de rôti, répondit Ionis, salivant en plantant son couteau dans la viande et en coupant un énorme morceau qu'il mit dans sa bouche.

— Combien te reste-t-il ? demanda Chtark, mettant lui aussi le nez dans son assiette.

— Quatre pièces de bronze et une pièce d'argent, répondit son ami, la bouche pleine. Et toi ?

— Neuf pièces de bronze. Avec les prix d'ici, nous n'irons pas très loin avec tout cela.

— Quand comptes-tu aller voir la garde ?

— Demain. J'espère que le duc acceptera de me voir. Comment vas-tu faire, toi ?

— Je ne sais pas encore. J'essaierai de me renseigner pendant que tu iras voir le duc.

— Excusez-moi, intervint l'un des deux joueurs de dés, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre votre conversation. Vous êtes manifestement nouveaux dans la cité, je me trompe ?

— Pas du tout, répondit Chtark, tout en mastiquant bruyamment sa viande. Nous arrivons tout juste de Norgall, dans les contreforts des Montagnes Interdites.

— Vous avez fait un long voyage jusque chez nous ! Et quel bon vent vous amène dans notre ville ?

— La famine, malheureusement. Les récoltes ont été mauvaises ces dernières années, et le village peine à nourrir tout le monde. Nous sommes venus ici pour essayer de trouver du travail.

— Et bien, finissez votre repas en paix et si vous le voulez je vous paierai une pinte de bière en jouant aux dés. Je vous raconterai ce que je sais de cette ville, où je suis né.

— Avec plaisir, l'ami », répondit Chtark.

L'homme reprit sa partie de dés en cours, pendant que Chtark et Ionis finissaient leur repas. La viande chaude et bien cuite, dont le gras coulait encore, et les pommes de terre brûlantes composaient un véritable festin aux yeux des deux voyageurs. Ils engloutirent le tout rapidement, et après que Chtark eut repris une portion, repoussèrent enfin leurs assiettes, repus. À côté d'eux, l'homme qui leur avait proposé une partie de dés était toujours en train de jouer. Il venait d'obtenir un quatre et un cinq, et n'avait plus devant lui que six pièces de bronze, alors que son compagnon entassait près de sa chope de bière une vingtaine de pièces.

« Que je sois maudit si tu arrives à faire mieux, Milar ! »

L'homme en face de lui prit les dés, et les jeta à son tour. Ils s'arrêtèrent sur un double quatre.

« Par tous les dieux... j'arrête là, Milar. Tu es trop fort pour moi.

— Mais tu peux te refaire, Jallo !

— Non. Ce n'est décidément pas mon jour de chance.

— Comme tu voudras, répondit son compagnon, empochant la vingtaine de pièces qu'il avait gagnée. À bientôt alors !

— Oui, oui, répondit son compagnon, se tournant à nouveau vers Chtark et Ionis alors que l'autre homme se levait et quittait la table.

— Il est redoutable aux dés. À chaque fois je perds contre lui. Je n'ai presque plus de quoi vous payer une bière ! J'ai une idée : on joue une partie ou deux, et celui qui gagne paie une bière aux autres. Ça vous dit ?

— Non, répondit Ionis. Nous n'avons pas d'argent à perdre.

— Allons, Ionis, juste une partie ou deux, dit Chtark. Ça paiera les bières. Silène ! Apporte-nous trois bières s'il te plaît ! cria le jeune chasseur à travers la pièce.

La jeune femme se tourna vers lui et hocha la tête en souriant. Elle partit préparer les bières au comptoir, pendant que Jallo chauffait les dés dans ses mains.

« Une pièce de bronze la partie, les dés les plus forts gagnent, et les doubles raflent la mise. D'accord ?

— C'est parti ! », répondit Chtark, un grand sourire aux lèvres.

Les premières parties, Chtark gagna facilement. Il paya les trois bières apportées par la jeune serveuse, pendant que Ionis, au début renfrogné, commençait à l'encourager. Puis la chance se mit à tourner : le tas de pièces de Chtark commença à diminuer, alors que Jallo enchaînait les cinq, les six, et les doubles. Le sourire de Chtark avait depuis longtemps disparu, et il semblait maintenant de fort mauvaise humeur.

« Tu as décidément beaucoup de chance, Jallo !

— Je dois bien admettre qu'elle semble avoir tourné, répondit celui-ci, alors qu'il venait de faire un double trois, raflant une fois encore la mise.

— Jallo, demanda Ionis, soudain suspicieux, tu peux me passer les dés s'il te plaît ?

— Tu veux te joindre à nous, l'ami ?

— Non... je voudrais juste voir les dés. »

Les traits de Jallo se crispèrent.

« Comment ? Tu insinues quoi ? Que si je gagne, c'est grâce à mes dés ? Que je suis un tricheur ? »

Le regard de Chtark allait de Jallo à Ionis.

« Ionis, ses dés sont pipés ?

— Je ne sais pas, mais c'est quand même étrange de gagner aussi souvent, et il me semble que l'un d'entre eux a été limé sur l'une des faces au moins.

— Bien sûr, quand ton ami gagne, tout va bien, mais dès qu'il perd, tu te demandes si je ne triche pas ! », répliqua Jallo sèchement, prenant les dés dans sa main.

Chtark lui bloqua le bras sur la table.

« Fais voir tes dés, Jallo.

— Lâche ma main, l'ami », répondit celui-ci, foudroyant Chtark du regard.

Ionis regarda autour d'eux. Dans le brouhaha de l'auberge, personne ne semblait leur prêter attention. À une table non loin d'eux, cinq hommes s'étaient mis à chanter à tue-tête, au désespoir du musicien qui avait décidément bien du mal à se faire entendre avec sa cithare. De l'autre côté, une tablée d'hommes et de femmes riait aux éclats alors que l'un d'eux venait de tomber, renversant son assiette et sa chope de bière. Alors que Chtark insistait auprès de Jallo, Ionis murmura quelques mots, fixant l'homme du regard. Et soudain, sans un avertissement, Jallo s'écroula sur la table, endormi. Chtark sursauta, jeta un œil à Ionis et regarda aussitôt autour de lui.

« Tu es fou ? chuchota-t-il en direction de son compagnon.

— Mieux vaut ça qu'une bagarre, répondit Ionis. Fais voir les dés, vite. »

Chtark ouvrit la main de Jallo crispée sur les dés, et les passa à Ionis. Le jeune homme les approcha de son visage, et vit les endroits où les dés avaient été limés. Il les secoua dans sa main, près de son oreille : un faible bruit se fit entendre.

« J'en étais sûr. Ils sont pipés », dit Ionis, alors que Jallo, poussant un ronflement sonore, était en train de se réveiller.

Le visage de Chtark se durcit alors que Jallo rouvrait les yeux, se relevant en se frottant le front.

« Que s'est-t-il passé ? demanda-t-il, suspicieux à son tour, ses mains vérifiant instinctivement que le contenu de ses poches était toujours présent.

— Tu sembles ne pas bien tenir la bière, Jallo », répondit Ionis, un sourire énigmatique sur les lèvres.

L'homme regarda Chtark, qui faisait rouler les dés entre ses doigts.

« Vous êtes bizarres tous les deux, je m'en vais, dit-il en se levant.

— Pas avant que tu ne m'aies rendu mon argent, répondit Chtark.

— Quoi ?

— Tes dés sont pipés, Jallo. Rends-moi mon argent, si tu ne veux pas avoir d'ennui. »

Les yeux de Chtark fixaient Jallo sans ciller. Nerveux, celui-ci regardait Chtark et Ionis, chacun leur tour, semblant les jauger. Chtark était assis juste en face de lui. La carrure du jeune homme et la force qu'il avait eue lorsqu'il lui avait cloué le bras sur la table ne laissaient que peu de doute quant à l'issue d'une éventuelle bagarre. Son compagnon, lui, était bien plus mince et ne semblait pas bien costaud, mais il inspirait à Jallo un sentiment de défiance, sans qu'il sache pourquoi. Du coin de l'œil, il regarda autour de lui. Partout, du monde allait et venait, bousculant les tables et les chaises, et nombreux étaient ceux qui, debout, chantaient ou dansaient.

« Comme vous voudrez, dit Jallo. »

Il mit la main à sa poche, semblant chercher les pièces qu'il avait ramassées au fur et à mesure. Alors que la jeune serveuse passait à côté de Chtark en lui adressant un sourire, Jallo se leva brusquement de sa chaise et se rua vers la porte, poussant violemment plusieurs personnes sur son passage.

« Poussez-vous ! Poussez-vous ! » hurlait Jallo.

Le temps que Ionis et Chtark réagissent, l'homme était déjà face à la porte. Celle-ci s'ouvrit alors que deux clients

essayaient de rentrer. Jallo les bouscula, manquant de les faire tomber, et s'enfuit dans la rue, courant à perdre haleine. En quelques secondes seulement, il avait disparu dans la cité assombrie par la nuit.

« Bienvenue à Aveld, dit Ionis à son compagnon, alors qu'arrêtés à la porte d'entrée ils cherchaient, en vain, le voleur des yeux.

— Il ne me reste que trois pièces de bronze, gémit Chtark. Il a pris tout le reste.

— On aurait dû s'en douter. Viens, revenons à notre table. »

Ionis et Chtark revinrent à l'endroit où ils s'étaient installés, et remirent les chaises en place, dans l'indifférence la plus totale. Chacun continuait de rire, boire ou manger, sans prêter attention à ce qu'il se passait autour.

« Tu n'aurais pas dû, Ionis. Si jamais quelqu'un t'avait vu...

— Il y a bien trop de bruit et d'animation ici pour que quiconque ait pu remarquer quoi que ce soit. Le risque était faible.

— Ce n'est pas une raison. J'aurai très bien pu le forcer à me donner ces dés.

— Au risque de déclencher une bagarre ? Je crois que c'était mieux comme ça. Je pense qu'il était prêt à tout pour repartir avec notre argent.

— J'irai dès demain matin à la garde. Avec ce qu'il me reste, j'ai à peine de quoi m'offrir une nuit à l'auberge.

— Je vais voir si nous pouvons dormir ici, dit Ionis en se relevant. Et ne t'inquiète pas pour le repas de demain, j'ai encore de quoi payer. »

LA GARDE D'AVELD

Le lendemain matin, Chtark et Ionis se levèrent bien après le soleil. Ils se retrouvèrent dans la salle commune de l'auberge, après la meilleure nuit qu'ils eurent passée en plus d'un mois. Dormir dans un vrai lit leur avait presque fait oublier les mésaventures de la veille. Autour d'eux, il ne restait plus qu'une demi-douzaine de personnes attablées, et Silène finissait déjà de desservir les dernières tables. Alors qu'elle posait du pain, une motte de beurre et un bol de lait chaud devant eux, Chtark lui demanda :

« Silène, sais-tu si le duc cherche des soldats en ce moment ? »

— Oh oui ! s'exclama la jeune femme. Plusieurs de ses gardes sont morts la semaine dernière encore. Il paraît qu'ils sont tombés dans une embuscade tendue par les brigands non loin d'Ern, un village au nord-est d'Aveld. De nombreux hommes ont été tués ou blessés ces derniers temps, et on dit que Féril Harken, le neveu du duc, a bien du mal à leur trouver des remplaçants.

— Ce Féril est le chef de la garde ?

— Entre autres. Si tu veux être recruté, c'est à lui que tu dois le demander.

— Et où puis-je le trouver ?

— À la Citadelle. Prends la première rue à droite en sortant, et monte tout droit, jusqu'à ce que tu arrives en haut de la ville et à une seconde muraille. Derrière se trouve ce qu'on appelle ici la Citadelle : il y a le château Harken, la caserne de la garde, ainsi que la prison. La plus grande partie des serviteurs et des artisans du duc vivent aussi là-bas. Demande aux gardes à la porte, ils te mèneront jusqu'à Féril Harken.

— Merci beaucoup ! »

La jeune servante sourit, puis retourna finir de débarrasser les autres tables.

« Eh bien, reprit Chtark à l'attention de Ionis, si le duc cherche des hommes, je devrais vite faire partie de la garde. J'y vais dès ce matin. Que comptes-tu faire de ton côté ?

— Traîner en ville, et tendre l'oreille.

— Sois prudent.

— Ne t'inquiète pas. On se retrouve ici ce soir. »

Chtark hocha la tête. Il finit d'engloutir son pain, but rapidement son bol de lait chaud, puis se leva. Il revêtit son manteau en peau d'ours qu'il avait lui-même tanné, et, après avoir gratifié Silène d'un grand sourire, sortit de l'auberge du Mouton Doré. La ville était aussi animée que la veille, et la place de la porte de l'Est grouillait déjà de monde. Partout, des gens marchaient, entraient dans des maisons, dans des échoppes, parlaient, riaient, se bousculaient. Chtark n'avait jamais vu autant de monde à la fois. Suivant les instructions de la jeune serveuse, il se tourna vers la grande artère qui montait à flanc de colline et s'y engagea d'un pas décidé. La rue était large, bordée de maisons en pierre. Le soleil n'était pas encore bien haut dans le ciel et, autour de lui, nombreux étaient ceux qui descendaient vers les marchés et les échoppes de la basse-ville. Avançant en contresens, le jeune homme croisait des serviteurs, envoyés chercher viandes et légumes pour les repas de leurs maîtres, des menuisiers, des tisseurs peut-être, partis récupérer les matériaux sur lesquels ils allaient travailler toute la journée, des apprentis, portant sur leur dos de lourds sacs de farine ou de charbon. Chtark n'y prêtait guère attention. Il marchait, le visage grave, les yeux fixés vers le haut de la colline, là où se distinguait au loin une seconde muraille qui semblait boucher la rue. Au bout d'une quinzaine de minutes, il arriva enfin au sommet. Là-haut se dressait un immense rempart crénelé, haut comme quatre ou cinq hommes, et épais de plusieurs mètres. Derrière, à travers une herse à moitié fermée, Chtark pouvait distinguer plusieurs bâtiments. Face à la porte, de l'autre côté d'une grande place pavée, se dressait comme le lui avait dit Silène la forteresse des ducs d'Avelden, un imposant château fort. Autour de la place forte se trouvaient d'autres bâtisses : une écurie, plusieurs ateliers abritant les artisans du duc, divers greniers, ainsi qu'au loin, de l'autre côté d'un champ entouré de

cordes, un grand bâtiment de bois et de pierre. Chtark fit un pas en avant, et sursauta alors que deux hallebardes lui barraient soudainement le passage. Face à lui, le visage fermé, les quatre soldats qui gardaient la porte s'étaient avancés, lui bloquant le passage.

« On ne passe pas ! dit l'un des gardes d'une voix sèche. Que veux-tu, et que viens-tu faire à la Citadelle ?

— Je désire parler au duc.

— Rien que ça ? demanda l'homme, moqueur.

— Je suis le petit-fils de son ancien maître d'arme, et je souhaite m'engager dans la garde. »

Le soldat toisa Chtark du regard. La stature et la carrure du jeune homme faisaient de lui un candidat idéal. Le garde reprit, d'une voix moins agressive :

— Dans ce cas, c'est différent. C'est le capitaine Fériel que tu dois voir.

— Le neveu du duc, c'est ça ?

— Oui. Il est capitaine de la garde et capitaine d'Avelden. C'est lui qui commande tous les soldats du duc en son absence. Il a aussi la charge de la sécurité de tout le duché. Autant dire qu'il dort peu en ce moment.

— Il cherche des hommes ?

— Pas qu'un peu. Suis-moi. »

L'homme fit volte-face, et ouvrit la marche. Il passa sous la voûte de pierre et entra suivi de Chtark dans la Citadelle. Bâtie sur le haut de la colline, celle-ci dominait toute la cité, et du haut de ses murailles, on pouvait voir à des lieues à la ronde. Droit devant l'entrée se tenait, austère, la forteresse des ducs d'Avelden. Haute d'une bonne trentaine de mètres, construite en pierre grise, elle était flanquée de nombreuses tours carrées qui en protégeaient l'imposant donjon. Devant le château, entourée par les murs de la Citadelle, l'immense cour pavée sur laquelle donnaient tous les bâtiments était plus calme que le reste de la cité. Quelques serviteurs et soldats allaient et venaient, pendant qu'une douzaine de chevaux de trait attendait patiemment que leurs charrettes finissent d'être vidées. De l'autre côté de la cour, le grand bâtiment qu'avait remarqué Chtark longeait toute la partie Nord de la muraille. Sans un mot,

le garde se dirigea vers le champ clôturé accolé au bâtiment. Chtark le suivit, le cœur battant, dévorant des yeux tout ce qu'il voyait autour de lui. Les deux hommes passèrent devant l'écurie, puis plusieurs greniers, remplis de foin et de tonneaux. Ils s'arrêtèrent à l'entrée du champ. Derrière les cordes tendues et attachées à des piquets de bois scellés dans la pierre, une dizaine de soldats étaient rassemblés. Armés d'épées et de boucliers, ils arboraient la tunique grise et or d'Avelden. Tous écoutaient attentivement celui qui, face à eux, leur parlait, d'une voix forte et autoritaire. Âgé d'une trentaine d'années, l'homme était un peu plus grand que la moyenne et bien bâti, sans être massif. Son visage, encadré par des cheveux noirs taillés court, était hâlé par le soleil. Son air était grave, et seuls ses yeux verts, souriants, laissaient transparaître un peu de chaleur. Il était revêtu d'une longue tunique sur laquelle était cousu, au niveau du cœur, le blason de la famille Harken. Chtark en déduit qu'il avait face à lui Fériel Harken, neveu du duc et capitaine de la garde d'Avelden.

«... aucun prix ne devez prêter le flanc à l'adversaire. Ayez toujours le réflexe de bouger, tourner, vous assurer que personne n'arrivera derrière vous. Surtout... Oui, Déril ?

— Capitaine, dit le soldat qui avait amené Chtark, désolé de vous déranger en plein entraînement. Voici un jeune homme qui désire entrer dans la garde.

— Une recrue ?

— Oui, Monseigneur », répondit Chtark, d'une voix plus hésitante qu'il ne l'aurait souhaité.

Face à lui, le capitaine et les soldats le dévisageaient, jugeant son allure. Son manteau en peau d'ours, ses vêtements troués et son armure de cuir usée le désignaient clairement comme un paysan. Mais Chtark savait que sa carrure plaiderait en sa faveur.

« Je suis Chtark Magreer, reprit-il plus fort et plus assuré, petit-fils de l'ancien maître d'arme du duc. Je suis venu de Norgall, dans les Montagnes Interdites, dans l'espoir de me mettre au service de mon duc.

— Merci, Déril, tu peux retourner à ton poste. Approche, Chtark. Tu as une épée ?

— Je l'ai laissée à l'auberge.

— Evar, donne ton épée et ton bouclier à ce jeune homme. Prélos, approche-toi. »

Un homme sortit du rang et s'approcha du capitaine. Athlétique, il semblait agile, et dans sa manière de tenir son épée, Chtark comprit qu'il avait affaire à un homme à l'aise avec les armes. Le jeune chasseur prit le bouclier puis la lame que lui tendait le dénommé Evar, en apprécia le poids et la facture. L'épée était de bonne qualité. Elle n'était pas aussi aiguisée que celle que lui avait laissée son grand-père, mais il s'agissait d'une bonne épée tout de même.

« Prélos, reprit Fériel quand Chtark fut prêt, désarme-le. »

Le garde s'approcha de Chtark, en souriant doucement. Chtark fit quelques pas en arrière, l'épée suivant les mouvements de son adversaire, qui commença à tourner autour de lui. Après quelques feintes, le garde tenta une première attaque, droit sur l'épée de Chtark. Celui-ci esquiva le coup aisément, l'épée de son adversaire frappant le bouclier. Chtark laissa passer ainsi deux, trois, puis quatre tentatives. À la cinquième, il entreprit à son tour de contourner le bouclier du garde, qui esquiva le coup d'un pas sur le côté. Chtark, continua d'avancer, frappant à droite et à gauche, forçant son adversaire à reculer. La sueur commençait à perler sur le front des deux hommes, pendant que les autres gardes contemplaient le spectacle, lançant des « Allez, Prélos ! Allez mon gars ! ». Chtark observait son adversaire parer les coups et reculer. Il attendait le bon moment, comme le lui avait enseigné son grand-père.

« Mets ton adversaire sur la défensive et attends qu'il fasse une erreur. Pousse-le à avoir peur, fais-le agir par instinct. Quand l'instinct prend le dessus sur la maîtrise de l'arme, c'est là où tu peux attaquer. »

Chtark sentait le moment approcher. Prélos commençait à suer à grosses gouttes, et Chtark l'avait déjà vu faire deux erreurs. Il passa à l'attaque à la troisième. Le garde avait un peu trop levé son épée, laissant un espace ouvert d'une dizaine de centimètres entre sa lame et son bouclier. En un instant, Chtark fit un pas de côté, et lança le plat de son épée de toutes ses forces contre le ventre de son adversaire. L'arme frappa celui-ci

de plein fouet, et l'homme poussa un hurlement étouffé, tout en faisant tomber sa lame et son bouclier.

Aussitôt ses compagnons crièrent à leur tour, prenant instinctivement leurs armes.

« Il n'a rien ! Il n'a rien ! cria Chtark en levant les bras. J'ai frappé avec le plat de l'épée ! »

Prélos, plié en deux, les mains sur l'abdomen, regarda son ventre et ses mains, comme s'il attendait à les voir couverts de sang malgré l'armure de cuir qui le protégeait. Il n'était pas blessé, mais, le souffle coupé, il gémissait sous la force du coup.

« Il t'a eu, Prélos. Tu as trop levé ta garde, dit Fériel, souriant. Rangez vos armes, ajouta-t-il à l'adresse des autres soldats. Le combat a été loyal, et aucun sang n'a été versé. »

Le neveu du duc se tourna vers Chtark, le jaugeant à nouveau du regard.

« Comment t'appelles-tu, m'as-tu dit ?

— Chtark Magreer, Monseigneur.

— Tu te bats bien, Chtark. Très bien, même. Tu as une bonne technique, une bonne maîtrise de ton arme, et un grand sang-froid. Ton grand-père était le maître d'arme de mon oncle ?

— Oui, Monseigneur.

— Appelle-moi capitaine. À partir de ce jour, tu fais partie de la garde d'Avelden. Nous avons besoin d'hommes comme toi en ces moments... difficiles. Gardes !

— Oui, capitaine ! répondirent à l'unisson les hommes de Fériel.

— Je vous demande d'accueillir votre nouveau compagnon de la meilleure manière qu'il soit. Gvald, montre-lui nos quartiers, trouve-lui un lit et un coffre pour qu'il puisse ranger ses affaires. Explique-lui aussi nos règles.

— Bien, capitaine, répondit un homme massif, dont la tête rousse et ébouriffée dépassait largement du groupe de soldat.

— Gvald est mon second, il commande les hommes en mon absence. Tu dois lui obéir autant qu'à moi. Suis-le, il te montrera où t'installer. Revenez ensuite : nous continuons l'entraînement. »

Les yeux gris de Gvald examinaient le nouveau venu de haut en bas. Quand Chtark l'eut rejoint, le soldat posa sa lame à terre sans un mot, et tous deux partirent en direction du grand bâtiment qui jouxtait le champ d'entraînement. Les hommes regardèrent le jeune chasseur partir tout en reprenant leurs propres armes, hésitant entre l'animosité pour l'avoir vu se défaire aussi facilement de leur compagnon, et l'étonnement de voir un paysan manier l'épée d'une telle manière.

« Tu te bats très bien », dit Gvald, alors qu'il ouvrait la porte de la caserne.

La porte donnait dans une immense pièce pourvue d'une grande cheminée, devant laquelle étaient installées plusieurs tables.

« Le capitaine Fériel était impressionné. Voici la grande salle. C'est ici que nous mangeons et que nous passons la plupart de notre temps quand nous ne sommes pas à l'entraînement ou en patrouille. La garde d'Aveld est composée d'une centaine d'hommes. Ceux que tu as vus tout à l'heure sont les derniers recrutés. Ils doivent encore s'entraîner. Les autres sont de guet sur les remparts, ou essaient de sécuriser les routes autour de la cité. Les derniers rapports des éclaireurs de Celdyn Harin, le capitaine des éclaireurs, sont alarmants. Les bandes de pillards s'approchent de plus en plus des grandes villes et n'hésitent plus à attaquer même les caravanes les mieux protégées.

— Nous l'avons malheureusement vu, dit Chtark. Une caravane de six hommes, tous massacrés.

— Où ça ?

— Sur la route de l'Est, en longeant le Bois de Trois Lunes. »

Gvald soupira, le visage soucieux.

« Les patrouilles ne cessent pourtant presque jamais. Les hommes commencent à être fatigués. À peine rentrés, ils doivent repartir. Mais rien ne semble y faire. Les attaques sont de plus en plus nombreuses.

— Sur tout le trajet, les rares fois où nous nous sommes arrêtés, tout le monde ne parlait que de cela. Nous avons fini par éviter les bourgs. La plupart des habitants finissaient par

être méfiant, et ne nous accueillaiient que difficilement. Il faut dire qu'après un mois de voyage, nous n'avions plus l'air très présentable.

— Un mois entier de voyage ?

— Et encore, nous avons marché plus vite que de raison. Mon village est dans les contreforts des Montagnes Interdites, à la frontière est d'Avelden. »

Gvald siffla.

« Eh bien ! Je ne pensais pas un jour rencontrer un homme des frontières. Allez, viens, suis-moi. Je vais te montrer le reste de la caserne. »

Gvald fit visiter à Chtark la cuisine commune, la salle d'armes où étaient rangées toutes les armes à disposition des soldats, puis le mena à l'étage, où se trouvaient les dortoirs. Il installa le jeune chasseur dans l'un des nombreux lits inoccupés.

« Nos effectifs se sont réduits ces derniers temps, expliqua Gvald quand il vit les yeux surpris de Chtark. Plusieurs hommes sont morts lors des combats contre les brigands, et quelques-uns sont partis. Certains pour protéger leurs familles, vivant dans des villages isolés dont les nouvelles étaient inquiétantes, d'autres ont déserté. Il paraît même qu'il y en a qui ont rejoint les brigands. Mais ça, moi, j'en doute. La solde est d'une pièce d'argent par mois. Le seigneur Fériel est un bon capitaine. Il attend à ce que chacun de ses ordres soit suivi à la lettre, mais c'est un homme juste. Et il n'a pas son pareil à l'épée, sauf son oncle, peut-être. Il est dur à la tâche, et attend de chacun de ses hommes qu'il le soit tout autant. Mais nous sommes bien traités, et bien considérés par le duc et une bonne partie des habitants de la cité. Tu as le droit de sortir de la caserne entre le dîner et le coucher, sauf si tu es de patrouille bien sûr. Les murailles de la Citadelle ferment à minuit. Si tu n'es pas rentré à cette heure-là, attends-toi à passer un mauvais moment : le capitaine est très strict sur ce point, et attend une attitude irréprochable de notre part. Tu as des questions ?

— Non, répondit Chtark.

— Bien. Suis-moi, nous allons te prendre une arme avant que tu ne récupères tes affaires ce soir, et retourner à l'entraînement. On va voir ce que tu vaudras contre moi. »

LE SECRET DE IONIS

Pendant que Chtark démarrait son entraînement dans la garde d'Avelden, Ionis, lui, errait dans la ville. De taverne en auberge, des marchés aux boutiques des herboristes ou des diseurs de bonne aventure, le jeune homme essayait de trouver ce pour quoi il était venu à Avelde avec son ami. Mais rien, pas une piste, pas une trace de ce qu'il cherchait. Tout autour de lui, et où qu'il aille, les discussions tournaient inlassablement autour des nouvelles qui arrivaient tant bien que mal des autres cités d'Avelden. Toutes semblaient plus alarmantes les unes que les autres. Dans chaque région du duché, les attaques des bandes de brigands étaient de plus en plus fréquentes et de plus en plus audacieuses. Dans les lointaines cités d'Agriler et de Pélost, les gardes fermaient désormais les portes dès la nuit tombée, tandis qu'à Péost, le bourgmestre avait déclaré le couvre-feu, et il était interdit de sortir de chez soi après le coucher du soleil. Partout, les rumeurs allaient bon train, alimentées par les rares marchands qui parcouraient encore les routes du duché, et colportées par chacun. La cité bruissait de l'inquiétude et du mécontentement croissant de la population. Les critiques étaient de plus en plus ouvertes à l'encontre du duc Harken et de ses soldats, incapables d'assurer l'ordre dans le duché. Certains, dans les tavernes ou bavardant avec leurs amis, leurs voisins, au coin d'une rue ou dans une échoppe, affirmaient que les troupes de brigands, plus fortes et mieux organisées de jour en jour, devaient certainement être contrôlées par quelque ennemi d'Avelden. D'aucuns y voyaient là l'influence d'un autre duché, souvent Fahaut ou Pont, dont les relations avec le seigneur Harken étaient houleuses, ou bien encore du royaume voisin d'Irbano. D'autres jugeaient que le duc, trop vieux et dépassé par les événements, devait laisser la place à sa fille, Dame Iselde. L'anxiété était palpable dans les rues d'Avelde. La garde de la ville, normalement forte de plus de

cinq cents soldats, avait été largement diminuée afin de venir en aide aux cités en difficulté, et les éclaireurs du duc revenaient régulièrement porteurs de funestes nouvelles : des fermes incendiées, des villages pillés, et la mort, qui hantait les routes d'Avelden. Tout ceci n'étonnait pas Ionis. Norgall n'avait pas vu de marchand depuis le dernier printemps, et les rares contacts avec les villages de la région n'étaient guère rassurants. Peu avant leur départ, un nouveau convoi avait été retrouvé détruit et ses hommes tués non loin d'Ernelon, à seulement quatre jours de marche de Norgall, et le petit bourg de Sénestan avait été attaqué par un groupe de dix hommes armés. Les habitants avaient pu repousser l'assaut et éviter le pillage, mais au prix de plusieurs vies. Norgall avait jusqu'ici été épargné... mais tous au village se demandaient jusqu'à quand. Depuis la mort de son père, Ionis n'avait plus personne à Norgall, mais Chtark avait laissé à son frère aîné la charge de protéger les siens. Le jeune homme le savait, son ami ne pourrait s'empêcher de penser à eux.

Secouant la tête et reléguant un instant ces tristes préoccupations, Ionis revint à l'objet de sa quête. La journée avançait, et son espoir s'affaiblissait. Il soupira. Serait-il venu à Avelde pour rien ? A bout d'idées, les pieds fatigués d'avoir arpenté toute la journée la cité en long et en large, il se décida à essayer une dernière piste et retourna à la seule échoppe où il avait vu des herbes médicinales. Le soleil commençait à descendre dans le ciel. Le jeune homme attendit patiemment que les derniers clients s'en aillent de la petite boutique et entra à son tour. À l'intérieur, un vieil homme se tenait près d'un comptoir en bois patiné par le temps. Autour de lui, dans des bocaux de verre, tenus en fagots, dans des sachets ou sous forme de poudre, des dizaines d'herbes et de plantes attendaient d'être utilisées. Onguents contre les douleurs, herbes somnifères, filtres d'apaisement des maux de têtes, tout y était. Souriant intérieurement, Ionis reconnut dès son entrée toutes ces odeurs auxquelles il était habitué dans la maison de son père adoptif. Le parfum des herbes que Jéhomon faisait bouillir doucement pour en extraire les essences les plus précieuses, la senteur de celles qu'il laissait sécher pendant des semaines

avant de les mettre dans des sachets de tissus. Ionis inhala profondément toutes ces odeurs et se tourna vers le vieil homme qui semblait attendre qu'il lui adresse la parole.

« Bonsoir. Vous avez là une belle collection d'herbes et de plantes.

— Merci, jeune homme. Mon échoppe est en effet l'une des plus fournie de la cité. Que puis-je pour vous ? Vous avez des douleurs ? Du mal à dormir ? Des problèmes d'odeur ?

— Rien de tout cela, par chance. Je cherche juste... un petit renseignement.

— Je vous écoute. »

Ionis se racla la gorge, soudain mal à l'aise. Il hésita un instant, puis reprit la parole, cherchant ses mots :

— Je... je viens de très loin, d'un petit village dans les montagnes, à l'est. Là-bas, toute pratique de l'art de la magie est bannie. On m'a dit que dans les grandes cités, cet art était parfois permis, et que certains le pratiquaient. Non pas que je connaisse ces pratiques, non, mais il se trouve que ma mère est malade, très malade, et que seule la magie pourrait la sauver et...

— Je n'ai pas besoin de tes raisons, jeune homme. Par bonheur, la sorcellerie est ici aussi peu tolérée que dans ton village. Tout juste acceptons-nous la magie de guérison, et encore, uniquement par respect pour les prêtres et prêtresses d'Idril, dont les bénédictions ont sauvé et sauvent encore bien des vies.

— Ah, dit Ionis, essayant de masquer sa déception et le rouge qui lui montait à la tête.

— Cela dit..., reprit le vieil homme.

— Oui ?

— Il existe bien un sorcier dans cette ville. Il se nomme Merrat Trahl, et est au service du duc Harken. Il paraît que chaque duc et duchesse d'Ervalon a un mage à son service. Va savoir pourquoi. Quoi qu'il en soit, Trahi est, à ma connaissance, le seul sorcier à des lieues et des lieues à la ronde. Mais personne, à part lui bien sûr, ne se vanterait de toute façon d'avoir de tels dons. »

Les yeux de Ionis se mirent à pétiller de joie et d'excitation. Essayant de ne rien laisser paraître, il sourit aimablement au vieil herboriste. Prêt à partir, il reprit son sac qu'il avait posé à terre. Le vieil homme leva la main, arrêtant Ionis, et reprit :

« Attends. Je doute cependant que Maître Trahi t'aide en quoi que ce soit. C'est un personnage fat, imbu de sa personne et qui a un mauvais fond, comme tous les sorciers. Ne lui fais pas confiance, ou cela te perdra, crois-moi.

— Merci de vos conseils. Mais je dois vraiment le voir. Pouvez-vous me dire où vit ce Maître Trahi ? »

L'herboriste hésita un instant puis, après avoir soupiré, répondit :

« Il habite près de la Citadelle. Tu trouveras facilement sa maison : c'est une grande bâtisse en pierre, flanquée d'une tour de plusieurs étages. Prends la rue en face de mon échoppe, et monte jusqu'à ce que tu trouves sa maison, sur ta droite. Mais tu perds ton temps, mon garçon. Jamais Merrat Trahl n'aidera un paysan à soigner sa mère.

— Je dois tout de même essayer. Merci bien, merci beaucoup ! répondit Ionis, remettant sa capuche sur sa tête. Et bien le bonsoir ! »

D'un hochement de tête, le vieil homme le salua. Le cœur battant, Ionis sortit. Dos contre la porte de l'herboristerie, les yeux perdus vers les hauteurs de la cité, il murmura, pour lui-même :

« Enfin ! J'en ai enfin trouvé un ! »

Resserrant son manteau en laine contre lui, Ionis partit d'un pas rapide dans la direction indiquée par le vieil homme. La rue s'élevait vers le haut de la colline. Quasi déserte, elle bordait des maisons plus imposantes les unes que les autres. Presque toutes étaient en pierre, arborant fièrement les armoiries de leurs propriétaires sur leurs frontons. De petits jardins d'ornement, toujours clos de murs, en entouraient quelques-unes. Partout, des vitraux colorés, bleus, rouges et verts, arrêtaient les regards des curieux. Contrairement aux autres quartiers que Ionis avait pu traverser jusque-là, il n'y avait que peu d'activité. Seuls quelques soldats en patrouille, ainsi que de rares serviteurs, arpentaient les larges pavés de

l'artère. Impressionné par la richesse affichée et le calme de cet endroit, le jeune voyageur avançait silencieusement dans l'ombre des maisons. Le front barré d'un pli soucieux et le cœur battant, ses yeux passaient de droite à gauche, à la recherche de la maison décrite par l'herboriste. À quelques mètres du sommet, la rue s'arrêtait brusquement, barrée par une imposante muraille haute de plusieurs mètres. Ionis sourit, et soupira de soulagement. Face à lui, accolée aux remparts, une maison contre laquelle avait été édifiée une grande tour de trois ou quatre étages lui faisait face. Construite en pierres sombres et flanquée d'un jardinet abrité par la muraille, la maison dominait une grande partie de la cité. Comme la plupart des autres demeures, de nombreuses décorations en agrémentaient les murs, sous les fenêtres et près du toit. La majorité d'entre elles représentait des paysages de montagne et des scènes de bataille gravées dans la pierre. En haut du deuxième étage du bâtiment, des dizaines de gargouilles taillées dans la pierre semblaient porter la toiture pointue. Une pluie fine s'était mise à tomber, et l'eau s'écoulait à travers la gueule des monstres de pierre. Des armoiries, représentant un lion rugissant, le dos contre un livre ouvert, étaient sculptées sur l'imposante porte en bois qui donnait accès à la rue et sur chacun des côtés de la tour. Sur toute la bâtisse, de larges vitraux reflétaient la lumière de la lune. Mais Ionis ne percevait derrière aucune bougie, aucune lumière. Il hésita quelques instants, et après avoir pris sa respiration, se décida. Il traversa la rue, s'approcha de la grande porte. Un grand heurtoir en bronze, aux armoiries du lion et du livre, y était fixé. Il s'en saisit et, doucement, frappa trois fois. Après quelques instants, la porte s'ouvrit, laissant apparaître un vieil homme. Les cheveux blancs, la peau pâle et ridée, il portait une livrée noire de serviteur. L'homme le dévisageait, d'un air interrogateur.

« Oui ? dit-il d'une voix sèche, après avoir attendu vainement que Ionis se présente.

— Bonjour... Je... Suis-je bien à la maison de Maître Trahi ?

— En effet.

— Je... Est-il possible de lui parler ?

— Hélas non, jeune homme. Mon maître est très occupé.

— C'est très important.

— Les travaux de mon maître le sont également. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, dit le serviteur, en refermant la porte.

— Attendez ! dit Ionis. Attendez ! »

De son pied, il bloqua la porte, et fixa de son regard le vieil homme.

« Je... je connais l'art de la magie. J'ai besoin d'un maître, qui me guide et m'apprenne. Je suis venu de Norgall, dans les contreforts des Montagnes Interdites. J'ai marché pendant des semaines pour arriver jusqu'ici. J'ai besoin de voir Maître Trahi. S'il vous plaît. » Le vieil homme regarda à nouveau Ionis, comme s'il le voyait pour la première fois. Puis il ouvrit la porte, et dit : « Entrez. Je vais voir si Maître Trahi peut vous recevoir.

— Merci, répondit Ionis, merci mille fois. » Le serviteur fit pénétrer Ionis dans une grande entrée, richement décorée. Les murs étaient couverts de tapisseries, et le sol avait été carrelé des armoiries du maître des lieux. D'imposants fauteuils en bois, ainsi qu'une armoire et plusieurs coffres, formaient le reste de l'ameublement. Plusieurs portes donnaient sur cette salle. Le vieil homme se dirigea vers l'une d'elle, et fit entrer le visiteur dans une petite pièce dont les fenêtres donnaient sur la rue. À la grande surprise de Ionis, qui n'avait vu aucune lumière de l'extérieur, un feu brûlait dans la cheminée, face à lui, et plusieurs bougies éclairaient le reste du salon. Au centre, cinq fauteuils étaient disposés autour d'une table basse. Des tapisseries représentant des scènes de chasse décoraient les murs. Le serviteur fit signe à Ionis de s'installer. Intimidé, celui-ci s'assit dans l'un des fauteuils, face au feu, pendant que la porte se refermait. Les pensées du jeune voyageur filaient à la vitesse d'un Sang d'Or, ces chevaux qui, selon les légendes, galopaient plus vite que le vent. Que ferait-il si Merrat Trahl refusait de le voir ? S'il refusait sa requête ? Que deviendrait-il ? Il avait accompagné Chtark jusqu'à Aveld par loyauté envers son ami, bien sûr, car tous savaient que les routes étaient devenues dangereuses, et que les voyages étaient maintenant hasardeux. Mais il l'avait fait aussi pour fuir son village. Fuir Norgall, pour trouver quelqu'un qui pourrait l'aider à maîtriser ce don, dont il

ne savait s'il fallait en avoir honte ou, bien au contraire, en tirer fierté. Ce don, que son père lui avait conjuré de garder secret, et qui l'avait rendu suspicieux aux yeux de tous. Tous sauf Chtark, son ami, le seul à connaître l'étendue de son secret. Dans la lumière dansante des flammes qui crépitaient dans la cheminée, Ionis secouait doucement la tête, le visage déterminé. Il le savait, il ne pouvait pas revenir à Norgall. Avec la mort de son père adoptif, plus rien ne le retenait là-bas, et il avait bien senti le soulagement des uns et des autres lorsqu'il avait annoncé son intention de partir avec Chtark. Peut-être essaierait-il de se faire engager ici, chez un apothicaire, ou bien chercherait-il des plantes rares ou des herbes médicinales pour le compte d'un marchand ou d'un herboriste... Soudain, la porte du salon s'ouvrit, et un homme entra. Ionis hésita un instant, peu habitué aux manières des villes. Derrière, le serviteur lui fit signe de se lever. Ionis s'exécuta aussitôt, et s'inclina du mieux qu'il le put. Il avait eu du mal à cacher sa surprise. Merrat Trahl n'était pas du tout tel qu'il l'avait imaginé. Devant lui se tenait un homme encore relativement jeune, qui ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans. Grand, blond, ses cheveux mi-longs et ondulés encadraient un visage carré et souriant. Les traits réguliers et large d'épaules, Merrat Trahl était un bel homme, et son apparence faisait penser à celle d'un courtisan ou d'un chevalier. Seule la longue robe blanche brodée de rouge et recouverte d'une grande cape rouge dénotait un peu et le désignait comme un homme de savoir. Souriant de ses dents blanches, Merrat toisait Ionis de haut en bas.

« Bonsoir, jeune homme. Je suis Merrat Trahl, mage du duc Harken. Mon serviteur m'a dit que tu souhaitais me voir ?

— Excusez-moi heu... Maître Trahi, de vous importuner, surtout à cette heure si tardive... je n'ai eu connaissance de...

— Aux faits ! Comme Zerel a dû te le dire, je suis très occupé en ce moment.

— Excusez-moi ! Je me nomme Ionis, je... cherche un maître. Je... j'ai des affinités avec le feu, voyez-vous. Et je peux faire s'endormir un homme juste en chuchotant quelques mots.

— Assieds-toi. »

Ionis obéit, sous le regard scrutateur du mage. Zerel était quant à lui reparti, après avoir refermé la porte.

« Depuis quand as-tu ces dons ?

— Depuis ma naissance. Au début, je trouvais cela normal... mais j'ai vite compris que cela ne l'était pas. Les enfants du village se sont mis à me craindre et ne voulaient plus m'approcher. Plusieurs fois j'ai mis le feu autour de moi, sans le vouloir. La faculté d'endormir m'est venue plus tard, vers mes dix ans.

— Tes parents ont-ils les mêmes dons ?

— Je ne connais pas mes parents. J'ai été trouvé à l'entrée du village alors que je n'avais que quelques mois. L'herboriste m'a recueilli chez lui. Il venait de perdre sa femme, et a pensé qu'un enfant pourrait atténuer sa douleur. Lorsqu'il a compris que j'avais ce... don, il m'a fait jurer de le cacher. Pour mon bien, disait-il.

— Il n'avait pas tort. Où est ton village ?

— Je suis de Norgall, un petit village dans les contreforts des Montagnes Interdites.

— Tu as fait un long voyage... Uniquement pour trouver un maître ?

— Aussi pour accompagner mon ami d'enfance, qui veut intégrer la garde d'Aveld.

— Bien... Montre-moi ce que tu sais faire.

— Pardon ? Comment ?

— Utilise ta magie !

— Sur vous ?

— Par exemple.

— Vous êtes...

— Sûr, oui. Allez, je n'ai pas que ça à faire. »

Merrat regardait Ionis fixement. Le jeune homme déglutit, se leva, puis commença à murmurer quelques paroles, comme pour lui-même. Il tendit ses mains vers Merrat, paumes ouvertes, le regard concentré. Le mage regardait la scène, décontracté. Au bout de quelques secondes, Ionis baissa les mains, décontenancé.

« Je ne comprends pas ! s'écria le jeune homme, le visage défait. Ça fonctionne d'habitude. J'ai endormi un homme qui voulait nous voler hier encore !

— Ne t'inquiète pas. Je te crois. C'est moi qui ai empêché ta magie de fonctionner, mais je l'ai bien ressentie. Si tu as des affinités avec le feu, essaie maintenant de manipuler celui qui est dans la cheminée. »

Ionis se tourna vers le foyer, et à nouveau murmura quelques paroles incompréhensibles. Les flammes se mirent à crépiter, et commencèrent à monter de plus en plus haut dans l'âtre, dansant au rythme des paroles de Ionis.

« C'est bon, dit Merrat. Tu peux arrêter. »

Ionis baissa les mains, et les flammes redevinrent normales aussitôt.

« Assieds-toi », dit Merrat, faisant la même chose et sonnant une clochette à côté de lui.

La porte s'ouvrit quelques secondes plus tard, et le serviteur qui avait accueilli Ionis arriva, portant un plateau et deux tasses de thé fumant.

« Merci, Zerel. Tu peux nous laisser. »

L'homme acquiesça en silence, puis referma la porte derrière lui. Merrat prit une tasse, et avala une gorgée de thé, sans lâcher Ionis du regard. Le jeune homme gardait la tête baissée, les yeux plongés dans la contemplation de ses mains.

« La magie est un art ancien, reprit Merrat. Un art dont les règles ont, en grande partie, été oubliées depuis la Grande Guerre des Tribus. Au fil des années, au fil des décennies, les mages sont devenus de plus en plus rares, sans que l'on ne sache pourquoi. Nombre de leurs connaissances se sont perdues. Alors que la magie se raréfiait, les gens commencèrent à s'en méfier et à redouter ceux qui la maîtrisaient. Jusqu'à aujourd'hui, où ceux qui pratiquent la magie sont appelés sorciers, rejetés des villes et villages, et sont parfois même tués, par peur, par ignorance. User de magie est risqué de nos jours, et l'étudier l'est encore plus, à moins de s'assurer de la plus grande discrétion ou de la protection des grands de ce monde. Tout étant sans doute lié, reprit Merrat après une légère pause, ceux qui ont le don sont maintenant très peu nombreux. Sois

donc fier de ce pouvoir que tu as. Il semble fort en toi. Je suis surpris de voir que, sans apprentissage, tu sais déjà manier le feu et, par certains aspects, l'esprit. Jeune loris, je vais...

— Mon nom est Ionis, Maître. »

Merrat jeta un regard désapprobateur au jeune homme, puis reprit, comme s'il n'avait pas été interrompu.

« Je vais donc accéder à ta requête et t'aider à mieux maîtriser cette magie. Mais à deux conditions. »

Ionis attendait, suspendu aux lèvres de Merrat Trahl, essayant de contenir son cœur qui battait de toutes ses forces dans sa poitrine.

« La première, c'est que je veux ton obéissance pleine et absolue. La magie est un art qui peut être dangereux, et un art qui réclame parfois des efforts dont on ne mesure pas l'ampleur au début. Tu penseras parfois que ce que je demande est absurde ou ne sert à rien. Libre à toi. Mais j'attends à ce que tu le fasses tout de même. Tu verras aussi que je ne pourrai certainement pas t'accorder autant de temps que tu le souhaiterais. Le duc attend beaucoup de moi. Ton apprentissage passera bien après mes obligations. Est-ce clair ?

— Oui, Maître Trahi, répondit Ionis.

— Quant à la seconde condition... Connais-tu le Bois de Troisièmes ?

— Non, Maître Trahi. Mais on dit qu'il est hanté et extrêmement dangereux.

— C'est ce qu'on dit, en effet. Je veux que tu y ailles pour moi.

— Pardon ?

— C'est mon premier ordre, Ionis. Ton père était herboriste, donc tu connais les plantes, j'imagine ?

— Oui.

— La chargonne donne des feuilles séchées dont l'un des effets est de... ?

— ... diminuer les besoins en sommeil de celui qui en consomme, termina le jeune homme.

— En effet, dit Merrat. Il se trouve que le Bois de Trois-Lunes regorge de ces plantes. Je veux que tu m'en ramènes.

— Mais le Bois est à plusieurs jours de marche d'ici, Maître Trah !

— Je ne suis pas pressé. Et tu ne devras pas l'être non plus.

— Bien, Maître Trahi. Mais...

— Oui ?

— Le Bois est-il aussi dangereux que ce qu'on en dit ?

— Il peut même l'être plus encore. Mais les véritables dangers du Bois ne sont pas là où on les attend, et tu ne risqueras rien à y pénétrer. Sois juste vigilant à respecter les lieux, et être le plus discret possible. Reviens quand tu auras des feuilles de chargonne.

— Bien, Maître Trahi, répondit Ionis. Merci beaucoup. »

Merrat se leva, signifiant la fin de l'entretien. Ionis se leva à son tour, et se dirigea vers la porte qui s'ouvrit au même moment, tenue par Zerel.

« À bientôt, Ionis », dit Merrat, alors que le serviteur du mage ramenait Ionis à la porte d'entrée. « Je compte sur toi. »

AU SERVICE DU DUC

D'AVELDEN

Quelques jours à peine étaient passés depuis leur arrivée en Avelde. Ionis avait pris une chambre au mois à l'auberge du Mouton Doré, tandis que Chtark s'était lui définitivement installé à la caserne de la Citadelle. Le jeune chasseur s'était rapidement intégré à la garnison. Les autres soldats le respectaient, impressionnés par son habileté à l'épée alors qu'il n'avait pas vingt ans. À la grande fierté de Chtark, seuls le capitaine de la garde et Gvald, son second, pouvaient le battre en duel. Pendant que son ami s'entraînait avec les soldats d'Avelde, Ionis, lui, errait dans les rues de la capitale, se renseignant sur tout ce qui touchait au Bois de Trois-Lunes. Ce que le jeune homme apprenait ne le réjouissait guère. Les gens racontaient toujours la même chose. Le Bois était selon eux maudit, et personne n'y entrait plus, depuis des décennies. Les bûcherons avaient abandonné son exploitation, et les chasseurs évitaient même d'en approcher la lisière. Ceux qui entraient à l'intérieur devenaient fous, ou finissaient possédés par les esprits qui le hantent. Et, jamais, jamais on n'avait vu quelqu'un en ressortir. Ionis revenait de ses journées préoccupé. Il hésitait à se rendre à Trois-Lunes, et au fur et à mesure de ses conversations avec les habitants de la cité, il s'était rendu compte que la situation du duché était plus qu'inquiétante. Partout, dans les tavernes et sur les marchés, la recrudescence des attaques de brigands constituait le cœur des discussions. Selon la rumeur, leurs bandes agissaient maintenant sur tout Avelde, et s'approchaient de plus en plus de la capitale, menaçant même l'approvisionnement de certains biens. Les prix du vin d'Escalon et la laine de Lahémone avaient doublé, et le fer des montagnes commençait à se faire rare. Pire encore,

quelques voyageurs racontaient que des villages isolés étaient tombés sous la coupe des pillards, et qu'ils y agissaient en véritables petits seigneurs. Chaque soir, Chtark et Ionis se retrouvaient à la taverne du Mouton Doré. Confortablement installés près de la cheminée, une chope de bière à la main, ils se racontaient leurs journées passées. L'excitation de cette nouvelle vie à laquelle ils avaient tant aspiré se mêlait à un sentiment d'inquiétude. Norgall était loin désormais, et tous deux se demandaient si les attaques des pillards empiraient là-bas aussi. En fin de soirée, lorsque le sujet des brigands était épuisé, la discussion revenait régulièrement sur Merrat Trahl. Malgré sa joie apparente pour son ami, Chtark s'était montré méfiant envers le nouveau maître de Ionis. Celui-ci ne parvenait pas à savoir si la défiance de son ami était due au fait que Trahi était un véritable mage, ou s'il regrettait que le duc use des services d'un tel homme. Quoi qu'il en soit, le jeune apprenti essayait à chaque fois de changer de sujet. Il n'appréciait guère les critiques du seul homme qui lui ressemblait et qui avait accepté de l'aider. Enfin, peu avant que la taverne ne ferme, Chtark quittait son ami et retournait à la Citadelle, rejoignant la caserne et ses compagnons.

Un soir, alors que Chtark, dans l'armurerie, se préparait à rejoindre son ami, le capitaine Fériel s'approcha de lui.

« Chtark, mon oncle souhaite te voir. Suis-moi. »

Chtark, surpris, hésita un instant.

« Maintenant, Capitaine ? demanda-t-il.

— Oui, maintenant. Viens. »

Chtark, soudain inquiet, posa son arme et le bouclier qu'il était en train de finir de lustrer. Les deux hommes quittèrent la caserne et se dirigèrent vers le château, de l'autre côté de l'esplanade. La nuit était tombée depuis peu sur Avel, et les premières lanternes avaient déjà été allumées. Le printemps n'était pas encore arrivé. Le vent du soir amenait une odeur piquante de froid et de terre humide, typique des longs mois d'hiver d'Avel. Alors qu'ils cheminaient sur le parvis qui séparait la résidence des ducs d'Avel du reste de la Citadelle, chaque soldat, chaque serviteur s'arrêtait et s'inclinait respectueusement devant le neveu du duc. Adossée aux

remparts, protégée par ses nombreuses tours, la forteresse était impressionnante. Partout, des bannières aux armes d'Avelden claquaient au vent. Six hommes en arme gardaient l'immense porte de bois renforcée qui menait à l'intérieur du château. Tous saluèrent leur capitaine et levèrent leurs hallebardes. Le plus âgé d'entre eux s'avança et poussa l'un des deux battants. D'un signe de tête, Fériel Harken le remercia, et sans ralentir son pas, entra dans le château. Derrière lui, Chtark le suivait, impressionné. L'entrée de la forteresse était aussi grande que l'auberge du Mouton Doré. Au fond de la pièce, un escalier de pierre monumental éclairé par des dizaines de torches accrochées aux murs montait vers les étages supérieurs. De chaque côté, un couloir partait, menant dans le ventre du château. Les murs de pierre grise arboraient tous des tapisseries, des trophées de chasse, des armes et des armures. Le tout était cependant légèrement suranné, comme si la résidence avait connu des années plus fastes. Les couleurs de certaines tapisseries étaient passées, et la rouille tâchait plusieurs armures. Les sourcils froncés, Chtark en vit quelques-unes qui semblaient prêtes à s'écrouler. Des domestiques passaient d'un couloir à l'autre, montaient et descendaient les marches de l'escalier, l'air affairé. Revêtus de la livrée des serviteurs d'Avelden, ils portaient des plateaux chargés de victuailles, des coffres, des parchemins disposés sur des plateaux en argent, ou passaient simplement, en courant presque devant Fériel Harken et Chtark, prenant tout juste le temps de saluer le neveu de leur maître.

« Suis-moi. Le duc nous attend. »

Arrachant son regard à la pièce autour de lui, Chtark suivit son capitaine. Celui-ci prit le couloir à droite de l'escalier. Après avoir passé une demi-douzaine de portes fermées, le couloir s'arrêtait devant une arche de pierre, haute comme deux hommes, dont les piliers étaient gravés des armoiries d'Avelden. La montagne ceinte d'une couronne, peinte en gris foncé, ressortait sur la pierre plutôt claire du reste de la forteresse. Derrière l'arche se trouvait une salle immense, longue de vingt mètres au moins. Au fond, assis sur un siège surélevé, se tenait un homme âgé. À ses côtés, plusieurs personnes discutaient.

Dans le reste du hall, de nombreux fauteuils, quelques bancs et plusieurs tables étaient installés. Tous étaient inoccupés, et la salle résonnait faiblement des échos de la discussion qui s'y déroulait. Les murs et les sols étaient ici entièrement nus, exceptés les murs Est et Ouest. Le premier arborait une grande tapisserie carrée aux armoiries du duché. En face, la seconde, de la même taille, représentait le chêne couronné d'Ervalon. Les gardes à l'entrée de la salle du trône d'Avelden saluèrent Fériel Harken et son compagnon et les laissèrent entrer sans un mot. Le capitaine traversa la pièce, avançant jusqu'à quelques mètres du fauteuil ouvragé où se trouvait son oncle. Les quatre notables en discussion avec le duc se turent et s'inclinèrent respectueusement devant le nouvel arrivant.

« Mon seigneur, voici notre dernière recrue, comme vous me l'aviez demandé. »

L'homme assis sur le trône détacha son regard de ses interlocuteurs et se tourna vers les nouveaux arrivants. Il était vieux, plus vieux que Chtark ne l'aurait imaginé. Ses cheveux blancs, surmontés d'une fine couronne en argent, étaient tressés et attachés derrière sa tête, encadrant un visage ridé. Ses yeux, d'un bleu franc, fixaient le jeune soldat, le dévisageant de haut en bas. Même assis, l'homme semblait grand. Les épaules larges, avec des bras épais comme ceux de Chtark. Il avait certainement été impressionnant. L'armure de chaîne qu'il portait, bien que d'apparat, renforçait l'air martial qu'il arborait. Mais ses traits étaient usés, et malgré l'autorité naturelle qui émanait du duc, Chtark voyait un homme âgé, inquiet et fatigué.

« On m'a dit que tu étais le petit-fils du vieux Magreer, mon ancien maître d'arme ? dit le seigneur d'Avelden d'une voix forte, ne quittant pas Chtark des yeux.

— Heu... En effet, mon seigneur duc. Mon nom est Chtark Magreer. Je viens de Norgall, où mon grand-père s'est installé après ses années à votre service et au service de votre père.

— Ton grand-père était redoutable à l'épée. J'ai mis bien du temps à le battre. Est-il toujours en vie ?

— Non, mon seigneur. Il est mort il y a six ans de cela.

— Hmm... Il était déjà bien vieux quand il est parti d'Aveld. »

La voix de Chtark était presque aussi forte que celle de son suzerain. Faisant tout ce qu'il pouvait pour ne pas laisser voir à quel point il était impressionné, le jeune homme répondait aux questions qui lui étaient posées, droit comme un i, les bras alignés sur les flancs, les yeux fixés sur le menton du duc. Celui-ci continuait de l'observer, détaillant sa carrure, ses cheveux en bataille, sans doute trop longs pour un guerrier, sa barbe courte, son visage carré et volontaire. Les yeux gris de Chtark croisèrent un instant le regard du duc. Le jeune chasseur semblait solide et fier.

« La route a dû être longue depuis les montagnes de Norgall. Le trajet a-t-il été tranquille ?

— Un peu trop, mon seigneur. Les routes sont vides. Nous n'avons croisé que peu de caravanes, et toutes uniquement dans la région entourant Aveld.

— Es-tu passé par Erbefond ?

— Oui. Mon grand-père m'avait laissé une carte des routes d'Avelden. Nous avons suivi la route de l'Est jusqu'ici, en passant par les collines d'Erbefond.

— As-tu croisé des gens là-bas ? Es-tu passé dans les villages ?

— Non, mon seigneur. Nous avons préféré éviter toute rencontre. Tout le monde dit que les routes ne sont plus très sûres depuis quelque temps. Nous nous sommes arrêtés dans quelques fermes, mais dormions à la belle étoile la plupart du temps.

— Vous ?

— Je suis venu avec un ami d'enfance, Ionis.

— Et où est-il ?

— En ville. Il a pris une chambre à l'auberge du Mouton Doré.

— Féril me dit que tu es un très bon soldat. Ton ami est-il un bon combattant lui aussi ?

— Non, mon seigneur. Mais il a de nombreux talents... qui m'ont sauvé la vie à plusieurs reprises.

— Ses talents doivent en effet être grands alors. »

Le duc continua de fixer Chtark du regard pendant quelques instants, perdu dans ses pensées. Puis il reprit :

« Depuis l'été dernier, les attaques de brigands sont de plus en plus fréquentes. Et ceci, dans tout le duché. Mes soldats sont fatigués, débordés et subissent de lourdes pertes. Les bandes de pillards, elles, semblent bien mieux entraînées, bien mieux équipées et bien mieux dirigées qu'auparavant. On parle aussi de disparitions, d'assassinats, de gens emmenés de force loin de chez eux. Les fermes isolées se barricadent le soir, et n'ouvrent plus aux voyageurs de passage que très rarement. Dans tout Avelde, de nombreuses voix commencent à s'élever. Tout ceci dure et empire depuis trop longtemps déjà. Malheureusement, mes moyens ne sont pas illimités, loin de là. J'ai besoin des soldats pour protéger mes cités. Nombre d'entre eux ont déjà été blessés lors d'escarmouches, et beaucoup d'autres rechignent désormais à s'éloigner des murailles. Quant à mes éclaireurs, ils sont tous dispersés dans les collines qui entourent Avelde, surveillant les moindres allées et venues sur les routes. Tu m'as l'air courageux. Les voyages ne t'effraient pas, et Fériel est impressionné par ton adresse à l'épée. Je veux que tu me rendes un service. Selon les renseignements que j'ai, l'une des plus importantes bandes de voleurs se trouverait dans les collines d'Erbefond, non loin du village de Mirinn. D'après ce que je sais, il y aurait au moins une trentaine d'hommes, armés et organisés comme une petite armée. Ils seraient responsables de nombreux raids dans toute la région, dont certains quasiment aux portes de ma capitale. Plusieurs caravanes se sont fait piller en venant ici. Je veux que cela cesse. J'ai besoin que quelqu'un aille là-bas, discrètement, et se renseigne sur leur nombre exact, sur leur force, et sur leurs intentions. Je veux aussi savoir qui est leur chef, et à quel seigneur ou à quel homme il obéit. Il me faut quelqu'un de discret, de courageux, et de loyal. Fériel m'a dit que tu connaissais la région d'Erbefond pour y être passé en venant jusqu'ici. D'après lui, tu pourrais être l'homme de la situation. Si le sang d'Illamon Magreer coule en toi, je veux bien le croire et te faire confiance. »

Chtark ne put réprimer un sourire de fierté.

« Tu iras avec ton ami aux talents si précieux si tu le souhaites. Je vais te faire également accompagner d'un homme

dont ses talents à lui, qui l'ont conduit droit dans mes geôles, pourraient également t'être utiles. Fériel, emmène-le là-bas. Et toi, jeune homme, reviens dès que tu le peux me faire le compte rendu de tes investigations. Je te récompenserai à la hauteur de tes efforts et de tes résultats. Je compte sur toi. Est-ce clair ?

— Très clair, mon seigneur.

— À bientôt alors. »

Le duc tourna la tête vers les quatre hommes toujours debout à côté de lui, et reprit, à voix basse, sa discussion avec eux. Fériel Harken fit une révérence en direction du vieil homme. Chtark l'imita, gauchement. Le capitaine fit volte-face, et après un dernier signe de tête aux gardes, quitta la salle du trône, suivi par son compagnon. Arrivé dehors, il se dirigea de l'autre côté de la Citadelle, vers une petite porte située au fond d'une voûte, creusée dans la muraille. Chtark, qui était passé devant de nombreuses fois, savait qu'il s'agissait des geôles d'Aveld. Tout en traversant de nouveau l'esplanade vers la prison, le capitaine lui expliquait :

« L'homme dont parlait le seigneur Harken est un voleur. Il a été fait prisonnier par la garde alors qu'il tentait de chaparder des fruits et de la viande sur le marché. Il s'est bien défendu, mais bien qu'il fut armé, il n'a rien fait pour tuer mes hommes. Il voulait juste s'enfuir, je crois. Le duc souhaite lui donner une seconde chance. Aussi a-t-il décidé de le libérer, et de lui donner une tâche pour se racheter. Cette tâche, c'est t'aider dans la mission qui t'a été confiée. S'il la mène à bien, il sera libre. Sinon, il sera chassé d'Avelden. C'est à toi de faire en sorte que tout se passe au mieux. Le duc compte sur toi. Ramène cet homme dans le droit chemin, et, surtout, reviens avec les informations dont nous avons besoin.

— Mais, Capitaine... si c'est un voleur, ne risque-t-il pas de nous trahir ?

— Je ne pense pas. Les brigands qui attaquent les caravanes et les villages ne sont, je crois, pas plus des voleurs que toi et moi. Je les soupçonne plutôt d'être des soldats au service d'un ennemi de mon oncle. Lequel ? Et que cherchent-ils ? C'est ce que nous devons trouver. »

L'entrée de la prison était gardée par deux soldats en arme. Fériel Harken leur fit un signe de tête. Les deux hommes s'inclinèrent et levèrent leur hallebarde. L'un d'eux posa son arme contre le mur, et, à l'aide d'une clef accrochée non loin de là, ouvrit la lourde porte en bois. Derrière, un escalier descendait abruptement dans les remparts de la Citadelle. Après une longue descente, Fériel Harken et Chtark arrivèrent dans une petite pièce sombre et humide, meublée d'une simple table et de deux chaises. Au fond se trouvait une nouvelle porte en bois, encore plus épaisse que la première, et munie de barreaux rouillés. Deux gardes étaient assis à la table, en train de polir leurs épées. Chtark sourit discrètement en remarquant les dés et le gobelet mal cachés sous un casque bosselé. À l'arrivée de leur capitaine, les hommes se levèrent et se mirent au garde-à-vous.

« Vous désirez, capitaine ? »

— Menez-nous à l'homme que nous avons arrêté sur le marché la semaine dernière. Nous l'emmenons.

— Oui, mon capitaine. »

Le plus vieux des deux hommes se leva, et sortit de sous sa tunique un trousseau de clefs. Il prit l'une des lanternes qui éclairait la pièce et ouvrit la porte. Elle donnait sur un couloir sombre, sans aucune lumière. À droite et à gauche, des portes munies elles aussi de barreaux donnaient accès aux cellules, une vingtaine en tout. Chtark suffoqua à l'odeur infecte qui émanait du couloir, un mélange de sueur, d'excréments et de moisi. Fériel Harken se tourna vers lui, grimaçant lui aussi : « Ne t'inquiète pas, on finit par s'y faire. » Levant sa lanterne afin d'éclairer autour d'eux, le soldat entra. Il prit le couloir de droite, suivi par le capitaine et son compagnon. Alors qu'ils passaient devant les différentes portes, ils entendirent des bruits de chaînes traînées et de coups tambourinés. À travers les barreaux, les prisonniers hurlaient : « Pitié ! Ayez pitié ! »

« Je vous en supplie, laissez-moi voir le jour une dernière fois ! » « A boire... à boire... »

« Harken, bâtard dégénéré ! Viens là si tu es un homme ! » Le soldat ouvrit une porte au fond du couloir. Un homme enchaîné dormait à même le sol de la cellule exiguë. Le soldat

lui donna un coup de pied dans les côtes, et l'homme se recroquevilla en grognant.

« Allez, réveille-toi, racaille ! Le capitaine Fériel veut te causer ! » Le prisonnier grogna à nouveau, et se releva doucement, en se frottant les côtes. Fériel le regarda de haut en bas.

« Tu es libre, dit-il après quelques secondes. Définitivement, si tu le souhaites, et si tu acceptes ce que je vais te proposer. Suis-moi. » Utilisant l'une des clefs de son troussseau, le garde défit les fers accrochés aux chevilles du voleur. Après s'être rapidement massé sa jambe ankylosée, il se releva doucement, en se tenant aux murs. Après tant de jours passés enfermé, la lumière de la lanterne que le gardien avait accrochée sur la porte l'aveuglait. Il leva ses mains afin de protéger ses yeux. Il n'était pas très beau à voir. Mal rasé et pâle, ses cheveux châtons taillés courts étaient en bataille et emmêlés de brins de paille. Il était vêtu d'une armure de cuir usée, trouée à plusieurs endroits, et de vêtements bon marché aux couleurs passées. Après quelques instants, lorsque ses yeux furent habitués à la lumière, il baissa les mains, découvrant son visage. Il ne devait pas être beaucoup plus âgé que Chtark. Ses yeux noirs dévisageaient les nouveaux arrivants. Malgré ses traits tirés par la fatigue et la privation, son expression avait un quelque chose de moqueur, et un faible sourire se dessinait sur ses lèvres. Le jeune homme se redressa complètement. Sous le regard mauvais du gardien, il frotta ses vêtements de la poussière et des excréments de rats. Lorsqu'il eut terminé, il mit ses mains sur ses hanches et regarda à nouveau ses visiteurs, d'un air de défi.

« Mon seigneur, je suis heureux de vous revoir ! Vous vous êtes enfin rendu compte que je suis innocent ?

— Tais-toi, et suis-moi, avant que je ne change d'avis. » La menace fit effet. Effaçant son sourire, le prisonnier fit tout de suite quelques pas en direction de la porte. Fériel Harken se retourna, et fit signe à l'homme et à Chtark de le suivre, pendant que le soldat refermait la porte derrière eux. Au grand soulagement du jeune Magreer et de son nez, ils remontèrent immédiatement à la surface. La nuit était tombée depuis

longtemps sur Aveld. Arrivé à l'air libre, le voleur se mit à inspirer profondément, un sourire extatique sur les lèvres. Le capitaine d'Aveld lui laissa quelques instants, puis s'adressa à nouveau à lui.

« Tu n'as pas commis de meurtre. Le seigneur Harken a souhaité te donner une seconde chance. Aussi ai-je un marché à te proposer. Veux-tu l'entendre ? »

L'homme acquiesça en silence, ses yeux passants du capitaine au jeune garde à ses côtés.

« Tu le sais sans doute, les pillards attaquent de plus en plus ouvertement, entre Aveld et les collines d'Erbefond. Leurs cibles ne sont plus uniquement les caravanes, mais également les fermes isolées et les villages. Le duc veut que cela cesse. Il a besoin de savoir d'où agissent exactement ces troupes, ainsi que leur nombre. Le soldat à côté de moi a pour mission d'aller vers Erbefond et d'enquêter sur ces pillards. Le marché que je te propose est le suivant : aide-le à remplir sa mission, et tu seras définitivement libre. Le duc te récompensera aussi. En or. Trompe-le et tu seras banni d'Avelden. Que choisis-tu ? »

L'homme se racla la gorge.

« Ma foi... je crois que je ne vais pas trop hésiter. J'accepte le marché, bien que je vous assure, seigneur Harken, que mon arrestation repose sur un profond malentendu. Je cherchais justement l'argent dans ma bourse lorsque vos hommes sont arrivés, je n'avais absolument pas, malgré ce que vous a raconté ce pauvre marchand, l'intention de voler qui que ce...

— Bien sûr, bien sûr. Où est ton épée ?

— Vos hommes me l'ont prise, mon seigneur.

— Chtark, tu lui prendras une épée à la caserne. Je te le confie. Et toi, dit-il, l'index pointé sur le jeune voleur, tu obéiras à mon soldat comme s'il s'agissait de moi. Vous partirez dès demain. Et revenez dès que vous le pouvez. »

Chtark hocha la tête, imité quelques instants plus tard par son compagnon. Féril les regarda une dernière fois, puis repartit en direction du château.

« Quel sale caractère, dit le jeune voleur, le regardant partir.

— Je ne trouve pas, répondit Chtark, sèchement. Je suis Chtark Magreer, de Norgall. Et toi ?

— Douma Sancenerre. Ne crois pas tout ce que cet homme t'a dit : je suis innocent. J'allais juste demander à un ami de me prêter suffisamment d'argent pour acheter cette maudite pomme quand ces rustres de gardes me sont tombés dessus, comme la peste sur le royaume.

— Peu m'importe. Je veux juste que tu m'aides dans la mission que m'a confiée le duc. Tu as entendu le capitaine : si tu obéis, tu seras libre. Sinon, tu seras définitivement banni d'Avelden. »

Douma fit une grimace de peur, et Chtark ne sut pas s'il se moquait de la menace ou faisait semblant de la prendre au sérieux.

« Suis-moi. Nous allons te prendre une arme et ensuite nous irons à l'auberge du Mouton Doré avant qu'elle ne ferme ses portes. Je t'y présenterai mon ami, Ionis. Il viendra certainement avec nous à Erbefond. »

LA POURSUITE

Ils partirent le lendemain matin. Après avoir pris un solide petit-déjeuner, les trois compagnons rangèrent le peu d'affaires qu'ils avaient et se préparèrent au long voyage jusqu'aux collines d'Erbefond. Chtark et Ionis avaient acheté des rations de viande et de légumes séchés, et avaient rempli plusieurs outres de vin. Le soleil était à peine levé qu'ils passaient déjà les portes de la cité d'Aveld et reprenaient la route de l'Est, dans l'autre sens cette fois. Douma parlait peu. Il jetait régulièrement des regards sur Chtark, essayant de jauger sa force ou sa volonté d'aller jusqu'au bout de ce que lui avait demandé le duc. Le jeune soldat marchait devant, sans faire attention à ses compagnons. Le torse gonflé de l'importance de sa mission, il avançait, confiant dans le fait que chacun avait à cœur de découvrir ce qu'il se passait dans les collines d'Erbefond. Ionis connaissait son ami par cœur et se méfiait du nouveau venu. Il restait donc à l'arrière du petit groupe, préférant surveiller les faits et gestes de Douma, sachant que si ce dernier essayait de leur fausser compagnie, Chtark risquait fort d'être pris par surprise. Ne quittant pas le voleur devant lui, il cherchait, en vain, ce qui pourrait les convaincre de passer par le Bois de Trois-Lunes. La veille, à la taverne, il avait évoqué la possibilité de traverser le Bois afin d'arriver plus vite à Erbefond. L'occasion était trop belle d'aller dans la forêt, et de ramener la chargonne demandée par son maître. Mais, devant les regards ahuris de Douma et de Chtark, il avait vite compris qu'il aurait fort à faire pour convaincre ses compagnons de passer par le raccourci.

Ils marchèrent ainsi pendant toute la matinée dans la grande plaine d'Aveld, le silence seulement brisé par les oiseaux à la recherche de baies ou préparant leurs nids. Autour d'eux, il n'y avait que des champs et de rares vergers. Quelques fermes surgissaient de temps en temps, cachées dans des bosquets ou

derrière des haies de saules. Chtark avançait d'un pas rapide, même pour Ionis. Au fil des heures, le jeune mage sentait ses jambes fatiguer, et il attendait avec une impatience grandissante l'heure du déjeuner et la pause qu'ils feraient. Douma semblait lui aussi souffrir de la cadence. Il avait à plusieurs reprises tenté de diminuer le rythme mais avait dû abandonner, houspillé par Chtark, qui à chaque fois leur rappelait l'importance de leur mission. Alors que le soleil approchait de son zénith, les trois jeunes hommes arrivèrent en vue du premier carrefour. La route de l'Est continuait vers Erbefond et, plus loin, jusqu'à Norgall et ses montagnes. De celle-ci, un chemin partait vers le nord, et menait, selon ce qu'avait dit Maître Thage, vers le village d'Ern. À l'embranchement, une jeune femme était accroupie aux côtés d'un homme, assis contre les roues d'une charrette. Alors qu'ils s'approchaient, les voyageurs comprirent qu'il y avait un problème : la charrette était défoncée, et sa cargaison gisait, éparpillée sur le chemin. D'un geste, Chtark sortit son épée du fourreau, et les trois compagnons se mirent à courir en direction de la jeune femme. Celle-ci les entendit approcher, et se leva brusquement, faisant face aux nouveaux arrivants. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, sous un manteau de laine marron muni d'une grande capuche. La fille était jeune, d'une vingtaine d'années à peine. Brune, avec de grands yeux noisette, ses cheveux longs tenus en une longue tresse encadraient un visage plutôt joli, clairsemé de quelques taches de rousseur. Des larmes coulaient de ses yeux rougis. Sa robe était tachée de sang, et elle tenait d'une main tremblante une dague, qu'elle pointait vers eux.

« N'approchez pas ! hurla-t-elle, paniquée. N'approchez pas !

— Baisse ta dague, ordonna sèchement Chtark, levant son épée, menaçant.

— N'approchez pas ! Je sais me battre ! continua la jeune femme, la voix éraillée.

— Chtark, arrête. Elle est terrorisée, dit doucement Ionis, mettant sa main sur le bras de son compagnon, le forçant à baisser son épée.

Ne crains rien, reprit-il à l'attention de la femme. Nous ne te voulons aucun mal. Que s'est-il passé ? »

Les yeux de la jeune fille passaient de Chtark à Ionis, en passant par Douma. Sa dague pointée vers eux, elle continuait de pleurer, sans pouvoir s'arrêter.

« Je... je ne sais pas, répondit-elle, hoquetant. Mon oncle et mon frère étaient en route pour Aveld, avec la récolte de la semaine. J'étais en retard, on devait se rejoindre sur la route, je suis plus rapide qu'eux... Quand je suis arrivée... Mon oncle... était déjà... mort. Mon frère a disparu. Ils ont dû l'emmener. »

Les sanglots de la jeune femme reprirent de plus belle.

« Qui ça, « ils » ? Les as-tu vus ? demanda Chtark, pendant que Douma tournait autour de la charrette, inspectant le sol.

— Cinq hommes, répondit celui-ci à la place de la jeune fille. Venus par la route de l'Est. Cinq hommes sont repartis aussi. Une trace est plus enfoncée. Ton frère est-il suffisamment léger pour être porté ?

— Oui. Il n'a que douze ans. Par où sont-ils partis ?

— Vers l'est. Ils ont repris la route. Ils n'ont même pas pris la peine d'effacer leurs traces. »

La jeune fille rangea sa dague dans sa ceinture, prit le sac à dos qui était à terre à ses côtés et commença à courir dans la direction pointée par Douma.

« Elle est folle, dit Chtark, impassible alors qu'il la regardait partir. Seule contre cinq hommes alors qu'elle sait à peine tenir une dague. Combien ont-ils d'avance d'après toi, Douma ?

— Deux heures, trois au plus.

— Bien. Enterrons le cadavre, dit Chtark, posant son sac à terre et se mettant en quête d'un outil qui lui permettrait de creuser la terre.

— Et la fille ? demanda Ionis.

— Elle ne risque rien. À ce rythme, elle va vite s'épuiser. Nous pourrions facilement la rattraper. »

Après avoir cherché quelques instants, Chtark revint avec trois épaisses planches de bois, prises sur la charrette détruite.

« Enterrons-le sous l'arbre, là-bas. Aidez-moi à creuser. »

Sans s'échanger un mot, ils firent un trou peu profond, dans lequel ils installèrent le corps. Ils le recouvrirent de terre, et Chtark posa sur la petite butte trois pierres qu'il avait ramassées. Le travail achevé, ils mangèrent rapidement, toujours en silence et sans appétit. Après avoir fait disparaître les traces de leur passage, ils se hâtèrent de reprendre leurs affaires et se remirent en route, le pas plus rapide encore que le matin. Régulièrement, Douma faisait s'arrêter ses compagnons et observait le sol.

« Elle a arrêté de courir, dit-il, une demi-heure après qu'ils eurent quitté le croisement. À ce rythme, nous devrions la rejoindre en fin de journée.

— Et les autres ? demanda Ionis.

— Je ne sais pas trop. Je crois qu'ils gardent leur avance. Viens voir. »

Chtark rejoignit Douma, et s'agenouilla au-dessus des marques qu'il lui désignait. Sur la route humide, une dizaine d'empreintes étaient visiblement plus fraîches que les innombrables traces des passages de caravanes et de chevaux.

« Elles ne sont plus aussi fraîches que ce midi, dit le soldat. Je pense qu'ils gardent leur avance ou même qu'ils sont plus rapides que nous. Nous devons accélérer le pas demain si nous voulons les rattraper, mais ce ne sera pas avant demain midi au plus tôt. »

Les trois compagnons marchèrent à un rythme soutenu toute l'après-midi. Autour d'eux, la plaine changeait, petit à petit. Les bosquets se faisaient plus denses, et les champs et les fermes étaient de plus en plus rares. Alors que la nuit tombait, ils arrivèrent en vue d'un petit feu de camp, brillant au bord de la route.

« La fille, j'imagine », dit Chtark, laconique.

La jeune femme était en effet assise au bord du feu, l'air épuisé. La dague toujours à la main, elle regarda sans un mot les trois hommes s'approcher et s'asseoir autour du foyer.

« Nous avons enterré ton oncle, dit Chtark.

— Merci, répondit-elle, la voix lasse.

— Il ne faut jamais courir lorsqu'on suit une piste. Parce que soit on s'épuise, soit on tombe dans un piège.

- Ils ont mon frère.
- Et tu comptes te battre seule contre cinq hommes ?
- Je sais me battre.
- Non. Tu sais à peine dans quel sens tenir ta dague. »

La jeune femme fusilla Chtark du regard.

« Comment t'appelles-tu ? demanda Ionis, essayant de faire baisser la tension qu'il sentait entre la fille et son ami. Et qui sont ces hommes qui ont attaqué ton oncle ?

- Je m'appelle Aurianne. Aurianne Dalfort. »

Sa voix était encore brisée, et elle parlait tout bas, en fixant les flammes devant elle.

« Je viens du village d'Ern, au nord-est d'Aveld. Quant à ces hommes, je ne sais pas qui ils sont. Nous avons eu quelques soucis récemment, au village. Deux maisons isolées ont été brûlées et plusieurs hommes ont disparu. Certains au village disent que les brigands d'Erbefond viennent jusque chez nous pour piller les fermes et enlever des hommes valides. Ils disent que les brigands auraient pris possession du village de Mirinn, et qu'ils feraient travailler ceux qu'ils capturent à la construction d'un fortin. Je ne sais pas si c'est vrai. Mais nous n'avons plus de nouvelles de Mirinn depuis plusieurs semaines. Son bourgmestre, Reld Thrin, venait souvent rendre visite à son cousin, qui vit non loin d'Ern. Mais cela fait longtemps qu'on ne l'a pas vu. Plus personne ne prend le risque de voyager bien loin ces derniers temps, et les marchands ne viennent plus jusqu'à chez nous. Les routes ne sont plus sûres depuis longtemps déjà et... »

La jeune fille étouffa un nouveau sanglot.

« J'espère que mon frère a été emmené pour aller dans le fortin. Sinon, ils l'auraient déjà tué, comme mon oncle, vous ne croyez pas ?

— Nous t'aiderons à le retrouver, dit Chtark. Le village de Mirinn est-il loin d'ici ?

— À quatre jours de marche en longeant le Sud du Bois de Trois-Lunes, mais deux jours seulement en le traversant.

— Hors de question d'entrer dans Trois-Lunes, dit Chtark.

— Complètement d'accord, insista Douma.

— J'irai seule alors.

— En fait, dit Ionis en pesant ses mots, il se trouve que j'aimerais bien y aller moi aussi.

— Ionis, nous avons déjà parlé de cela, le coupa Chtark.

— Je sais. Mais c'est important. J'accompagnerai Aurianne, et nous nous retrouverons à Mirinn.

— Je ne pense pas qu'il soit bon de se séparer, dit Chtark. Autant à nous trois nous pouvons, je pense, tenir ces brigands en respect, autant je refuse de te laisser partir seul dans cette forêt, Ionis.

— Chtark, lança Aurianne, manifestement excédée par l'attitude autoritaire du soldat, je peux très bien me débrouiller toute seule. Je n'ai pas besoin de toi. Et je ne t'ai pas demandé de me suivre.

— Je dois vraiment aller dans le Bois de Trois-Lunes, insista Ionis. Tu le sais. »

Chtark marmonna dans sa barbe quelques instants, sous le regard inquiet de Douma qui énumérait à voix haute, pour que chacun le sache comme lui, les dangers recensés dans le Bois de Trois-Lunes : loups-garous, fantômes sans tête, esprits de la nuit, et autres apparitions démentes.

« Bien, reprit Chtark, coupant Douma alors que celui-ci commençait à parler des araignées géantes mangeuses d'hommes. Dormons ici cette nuit, et demain nous couperons par la forêt. Nous aurons ainsi une chance de rattraper ces brigands.

— Mais vous êtes tous fous ! s'exclama Douma, regardant ses compagnons les uns après les autres.

— Je ne vais pas laisser mon frère être mis en esclavage, répondit Aurianne.

— Nous ne pouvons pas la laisser seule, continua Chtark. Et puis, si nous capturons ces hommes, nous pourrions certainement en apprendre plus sur les brigands de la région.

— Comment ça ? demanda la jeune femme.

— Je suis, enfin, nous sommes ici sur ordre du duc Harken.

— Vous êtes des soldats du duc ?

— En quelque sorte, oui. Enfin, je le suis en ce qui me concerne.

— C'est le duc qui vous envoie ? Pour lutter contre les brigands ? À vous trois ? demanda Aurianne, perplexe.

— Je ne peux pas t'en dire plus. Mais le duc est bien conscient des difficultés rencontrées et...

— Et quoi ? le coupa Aurianne, réprimant sa colère. Sait-il, ton fameux duc, qu'ici on meurt de faim ? Que les caravanes ne viennent plus jusque dans nos villages, que nos champs sont détruits, brûlés, que nos fermes sont abandonnées par crainte d'une attaque des brigands ? Et en quoi ton fameux duc va-t-il m'aider à retrouver mon frère, hein ? C'est sûr que bien au chaud dans sa forteresse, il doit s'en moquer de tout ça !

— Pas du tout, répondit Chtark, piqué au vif. Pour preuve, nous sommes ici.

— Il est trop tard, Chtark. Le peuple n'en peut plus du duc. S'il est incapable de gérer Avelden, il est temps qu'il passe la main.

— Ce n'est pas à nous de décider de cela », répondit Chtark, sèchement.

Aurianne jeta un regard noir à Chtark, puis se tut. Le silence se fit pesant.

« Bien, je vais me coucher, dit Ionis.

— Moi aussi », dit la jeune femme, d'une voix dure.

Les uns après les autres, tous s'installèrent dans leurs couvertures autour du feu. Ils s'endormirent rapidement, fatigués par cette longue journée de marche.

LE TOMBEAU DE MELOREE

Le lendemain matin, Chtark et Aurianne ne s'adressèrent pas la parole, et c'est dans une ambiance lourde que tous rangèrent leurs affaires et reprirent la route. Chtark marchait devant, perdu dans ses pensées, suivi par Douma et Aurianne, et enfin Ionis, qui fermait la marche. Dans le brouillard matinal, les arbres autour d'eux, plus nombreux au fur et à mesure qu'ils avançaient, formaient d'étranges silhouettes. Continuant de suivre les traces laissées par les ravisseurs, les quatre compagnons marchaient, plus vite encore que la veille. Peu avant midi, la route se scinda en deux. La partie sud, que Chtark et Ionis avaient prise à l'aller, contournait la forêt, tandis que l'autre s'incurvait vers le nord, et se dirigeait droit vers le Bois de Trois-Lunes. Quand ils furent arrivés au croisement, Douma s'agenouilla, cherchant à nouveau les traces de leurs prédécesseurs. « Par Odric... Ils ont pris la route du Bois. Ils sont fous !

— Comme ça nous n'avons plus le choix, dit Chtark. Mais nous allons devoir accélérer l'allure si nous voulons les rattraper. »

Douma accueillit la nouvelle de manière presque aussi enthousiaste que lorsqu'ils avaient décidé de passer par la forêt. Ses pieds lui faisaient mal et ses jambes commençaient à se raidir. Aurianne était déjà repartie, sans même un regard à ses compagnons. Avec un soupir, Douma remit son sac sur son dos, et lui emboîta le pas, suivi de Chtark et Ionis. La route qu'ils empruntaient était en piteux état. Recouverte de feuilles mortes, d'herbes et de mousses, jalonnée de trous et bloquée en certains endroits par des branches ou des arbres couchés, elle n'était manifestement plus utilisée depuis longtemps.

Autour d'eux, les bosquets se densifiaient et le soleil du début de printemps avait du mal à passer à travers les branches dénudées. Régulièrement, Douma s'arrêtait pour vérifier que les

brigands étaient bien passés par là. La petite troupe marcha toute la journée, passant de bosquet en bosquet, sans jamais croiser âme qui vive. Au détour d'un virage, alors que le soleil s'approchait de l'horizon, la lisière du Bois de Trois-Lunes leur apparut. Face à eux, la route s'enfonçait, droit dans la forêt, sombre et immense. Formant comme une frontière entre les arbres et le monde extérieur, l'orée faisait une démarcation nette, les chênes, hêtres et châtaigniers mélangés formant une ligne quasiment droite à l'intersection de la route. Tous regardaient l'entrée de la forêt, avec un étrange sentiment de crainte. Les innombrables avertissements sur cet endroit hantaient leurs esprits. Fantômes hurlants, monstres réputés parcourir les chemins tortueux, les histoires étaient toutes pires les unes que les autres. Chtark posa son sac à terre et brisa le silence :

« Nous dormirons ici ce soir. Nous entrerons dans la forêt demain matin, quand il fera bien jour.

— Enfin une bonne idée ! s'exclama Douma, s'écroulant au sol et enlevant immédiatement ses chausses. Mes pieds n'en peuvent plus et je meurs de faim.

— Ionis, peux-tu préparer un petit feu ? Je vais essayer de trouver quelque chose à manger. »

Aurianne s'assit à son tour, manifestement épuisée elle aussi. Ionis ramassa quelques branches et brindilles et s'occupa du feu, pendant que Douma préparait le campement pour la nuit. Chtark avait quant à lui disparu dans les sous-bois, à la recherche de gibier. Une heure plus tard, éclairés et réchauffés par les flammes, tous mangeaient de bon cœur les deux lapins que le chasseur avait piégés. Harassés par leur journée de voyage, ils ne discutèrent que peu de temps avant de tous s'endormir, enroulés dans leurs couvertures. Ils se réveillèrent le lendemain, légèrement anxieux. L'idée d'entrer dans le Bois de Trois-Lunes, maintenant qu'ils étaient face à lui, n'avait l'air d'enchanter personne. Tous préparaient leurs affaires en silence, pendant que de l'eau chauffait pour le thé matinal. Aurianne était comme à son habitude prête la première, mais, pour une fois, elle attendit ses compagnons, sans rien dire. Tous

burent leur thé rapidement, et après avoir nettoyé leur campement, reprirent leur route, en silence...

Au fur et à mesure qu'ils avançaient dans le Bois de Trois-Lunes, ils se sentaient de plus en plus mal à l'aise. La forêt était très dense, et les arbres ne laissaient passer que peu de lumière à travers leurs ramures. Tout autour d'eux était sombre, étouffant. Les cris des oiseaux arrivaient, lointains. Quelques rares lièvres détalait à leur approche, faisant parfois sursauter les quatre voyageurs. Chtark avançait le premier, l'épée à la main, le visage concentré et prêt à frapper. Tous avaient la désagréable impression d'être épiés, suivis, d'entendre quelqu'un ou quelque chose les suivre, au loin, ou bien d'apercevoir une ombre, derrière un arbre, un rocher. Les traces des brigands continuaient sur la route devenue chemin, qui serpentait entre les arbres et bifurquait maintenant vers le nord-est. Après de longues heures de marche, l'heure du déjeuner arriva enfin. D'un commun accord, ils s'arrêtèrent à la lumière d'une petite clairière. Chacun s'assit en silence sur des rochers et des branches tombées. À peine installés, Aurianne et Douma s'étaient débarrassés de leurs chausses et se massaient les pieds, grimaçants. Ils avaient du mal à tenir le rythme de Chtark et de Ionis, plus habitués qu'eux à marcher après avoir passé un mois sur les routes d'Avelden. Le repas, à base de restes de la veille et de fruits séchés, fut pris rapidement.

« Je propose qu'on fasse une pause pour se reposer un peu. Une petite heure, pas plus, dit Chtark, en voyant les visages fatigués de ses compagnons.

— Avec plaisir, répondit Douma. J'ai l'impression de ne plus avoir de peau sous la plante des pieds.

— Aurianne ?

— Ça me va, répondit la jeune fille, les traits tirés.

— Dans ce cas, je vous laisse, je vais essayer de trouver quelques herbes, dit Ionis, en se levant.

— Tu t'y connais ? demanda Aurianne, soudain intéressée.

— Oui. Mon père était l'herboriste et le soigneur au village. Je connais les plantes les plus communes d'Avelden.

— Saurais-tu reconnaître les fleurs d'Alléum ? Elles sont censées soulager les douleurs et les ampoules.

— Je sais. Elles poussent par ici ?
— D'après les anciens, oui. Si tu en vois, peux-tu m'en ramener ? Je sais les préparer.
— Je regarderai.
— Sois prudent, dit Chtark, et ne t'éloigne pas trop.
— Pas de risque, répondit Ionis. Cet endroit me donne la chair de poule. »

Laissant son sac à dos, le jeune homme quitta la clairière, le regard rivé au sol. Depuis leur entrée dans la forêt, il avait eu beau chercher, il n'avait vu aucune trace de chargonne. Maître Trahi lui avait pourtant assuré que celles-ci poussaient dans le Bois de Trois-Lunes. Peut-être poussaient-elles plus loin du chemin, là où la forêt était encore plus sombre... Ionis frissonna. Il regarda derrière lui : il voyait encore vaguement l'espace dégagé de la clairière, mais n'entendait aucune voix. Autour de lui, les oiseaux sifflaient, et, alors qu'il avançait, il entendait fuir quelques bêtes effrayées. Le jeune homme chercha longtemps, au pied des chênes, sous les feuilles, sous les branches mortes... Il avait vu un pied de chargonne une fois près de Norgall. Il reconnaissait entre mille ses feuilles vert sombre dentelées, et son odeur à mi-chemin entre la menthe et la sauge et... Là-bas ! À quelques dizaines de pas de lui, là où la forêt descendait dans un petit vallon, plusieurs pieds semblaient l'attendre. Un sourire se dessina sur les lèvres du jeune homme. Il fit les quelques pas qui le séparaient de l'objet de sa quête. Il arracha le premier pied, et entendit un craquètement, qui se fit de plus en plus fort, comme se propageant autour de lui. Il tendit l'oreille, essayant de comprendre d'où venait ce bruit, quand tout à coup le sol de la forêt s'effondra sous ses pieds. Et dans un fracas de pierres brisées et de branches cassées, Ionis disparut.

« Cela fait presque deux heures, dit Aurianne. Je ne veux pas attendre plus longtemps. Ils prennent de l'avance sur nous. Et puis je commence à m'inquiéter. Chtark, tu le connais, toi, est-ce normal ?

— Je vais aller le chercher. Restez ici.
— Est-ce bien raisonnable ? demanda Douma, jetant des coups d'œil autour de lui. Tellement de rumeurs courent sur

cette forêt... Et tu avais dit toi-même qu'il valait mieux ne pas se séparer. Je propose qu'on reste ensemble.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, insista Aurianne, commençant à charger ses affaires dans son sac à dos.

— Douma a raison, Aurianne. Cette forêt est dangereuse, et peut-être que Ionis a des soucis. Levons le camp, allons le chercher, et ensuite nous reprendrons la route.

— Je ne peux pas laisser mon frère !

— Aurianne, je ne peux pas, moi, abandonner mon ami. Et je pense qu'il vaut mieux que Ionis soit avec nous si nous devons nous retrouver face à cinq hommes armés.

— Il n'est même pas armé, dit Douma, dubitatif.

— N'en sois pas si sûr, Douma, répondit Chtark, prenant lui aussi ses affaires. Allons à sa recherche. »

Rapidement, le feu fut éteint et tous furent prêts. Ils partirent dans la direction prise par Ionis. Douma était en tête, suivant les traces laissées par leur compagnon. Ils marchèrent pendant un quart d'heure, repérant sans difficultés les branches cassées et les traces de pas dans la boue. Ils arrivèrent finalement à l'endroit où la forêt descendait dans une sorte de petite vallée peu profonde.

« Regardez, dit Aurianne. Là-bas. On dirait que le sol s'est effondré. »

Ils s'approchèrent prudemment de ce qui semblait être un trou dans le sol de la forêt. Chtark prit la lampe à huile accrochée à son sac, et l'alluma, s'approchant du trou afin de l'éclairer.

« On dirait une sorte de plafond qui aurait cédé. Regardez, on voit la pierre, ici. Elle a été taillée.

— Je n'aime pas ça, dit Douma.

— Regardez ! cria Aurianne. En bas ! »

Son doigt pointait vers les éboulis, dont émergeait le haut du corps de Ionis.

« Par Odric, jura Chtark, faisant tomber son sac et en sortant précipitamment une corde. Douma, accroche ça à un arbre, vite. »

Son compagnon s'exécuta, pendant qu'Aurianne se débarrassait elle aussi de son sac.

« Je descends avec toi, dit-elle à Chtark, tu auras besoin de moi. »

Chtark ne répondit pas, les yeux fixés sur Douma. Dès que celui-ci lui fit signe que la corde était bien attachée, il la saisit. L'épée à la main, sa lampe accrochée à la taille, il descendit rapidement au niveau des éboulis. Arrivé en bas, il lâcha la corde, qui commença à remonter. La pièce où il se trouvait était carrée, avec des murs en pierre taillée. Une ouverture dans l'un d'eux semblait mener vers d'autres salles. Chtark s'approcha de Ionis, qui semblait inconscient. Il dégagea les pierres qui emprisonnaient son ami, pendant qu'Aurianne le rejoignait en descendant à son tour.

« Ionis ! Ionis tu m'entends ? demanda Chtark, lui secouant doucement l'épaule.

— Ne le bouge pas, Chtark ! ordonna Aurianne. Il a peut-être quelque chose de cassé !

— Que... que s'est-il passé ? murmura Ionis d'une voix faible, ouvrant un œil tuméfié.

— Ne bouge pas, lui répéta Aurianne, arrivant à ses côtés. Comment te sens-tu ? Tu as mal quelque part ?

— Un peu partout, mais rien de grave il me semble, répondit Ionis s'extrayant de l'amas de gravats à l'aide de Chtark. J'étais en train de récupérer des feuilles de chargonne quand soudain le sol s'est effondré sous moi. Je suis tombé et plus rien... puis vous êtes arrivés.

— On dirait une ancienne tombe, dit Chtark, levant sa lampe afin de mieux voir. Regardez les murs, on dirait qu'ils sont peints.

— Tout va bien ? demanda Douma, depuis la forêt.

— Oui, répondit Chtark, tu peux descendre.

— Nous n'avons pas le temps, répondit Aurianne. Reprenons la route.

— Juste cinq minutes, Aurianne. Ou bien allez-y, et je vous rejoins.

— C'est toi-même qui disais...

— Cinq minutes. Pas une de plus », dit Chtark, s'approchant de l'un des murs.

Les pierres autour d'eux semblaient très anciennes. Des restes de couleurs étaient visibles çà et là sur les murs, du rouge, du bleu, et des formes se distinguaient encore. Le tout faisait penser à une scène de bataille. Les quatre côtés de la salle étaient peints de la même manière et étaient tous plus abîmés les uns que les autres. Chtark s'approcha d'une ouverture dans l'un d'eux. Les restes d'une ancienne porte en bois, maintenant effondrée sous le poids de l'humidité et des années, séparaient vaguement les deux pièces. La seconde était plus grande encore que la première. Au fond, une seconde porte, renforcée de fer rouillé, y tenait encore. Au milieu, les restes d'une ancienne fontaine de pierre gisaient à terre, un mince filet d'eau s'échappant encore de la source qui avait été captée et qui se perdait dans les fissures du sol. Les murs, en partie couverts de mousse noire et grise, étaient gravés d'inscriptions. Chtark s'approcha de l'un d'eux et nettoya rapidement la mousse.

« Ionis ! cria-t-il. Viens voir, il y a des inscriptions sur le mur. » Le jeune homme rejoignit son ami, le visage encore contusionné. Il s'approcha de l'inscription, et lut à voix haute :

Les Chants de Mélorée – Chant VII – Le Chant du Retour

Puis la guerre éclatera pour un siège vide depuis des siècles.

*Des armées oubliées surgiront des anciennes barrières,
Pilleront et brûleront les terres désunies.*

*Au plus sombre des moments jaillira la lumière,
Alors que le sombre pouvoir avancera dans l'ombre,
tirant les fils de la destinée.*

Il s'approcha du second mur que Chtark avait nettoyé entre-temps et lut à nouveau :

Les Chants de Mélorée – Chant II – Le Chant des Âges

A l'heure où l'ombre grandira reviendra Celle-Qui-Voit,

*Celle qui retrouvera les secrets oubliés des Prophètes.
Elle y perdra ses yeux et découvrira le désespoir
Quand, abandonnée des siens, elle comprendra
combien est lourd
Le fardeau des Augures.*

Derrière eux, Aurianne venait d'arriver, pâle comme la mort, se tenant contre un mur. Elle regardait les inscriptions, les unes après les autres. Mélorée. Elle l'avait vue dans ses rêves. Elle était morte des siècles auparavant, lors de la bataille de Fahaut. « Ça fait froid dans le dos, ces trucs, dit Chtark.

— La dernière inscription est illisible, dit Douma, face au dernier mur. On y lit juste que c'est le troisième chant, c'est tout. Et il y a ce dessin, regardez : une harpe stylisée, avec une chouette à côté.

— Douma, vient m'aider, dit Chtark. On va essayer d'ouvrir cette porte. »

Chtark et Douma posèrent leurs armes et s'approchèrent de la porte renforcée. Le voleur s'approcha de la serrure, donna un coup dedans. La pièce de fer, rongée par la rouille, tomba à terre. Il poussa la porte, une fois, deux fois, mais elle résista, comme bloquée. Chtark l'aida et, ensemble, ils réussirent à la pousser légèrement, laissant passer un filet de lumière dans l'entrebâillement.

« Elle donne à l'extérieur », dit Douma.

Après un dernier effort, la porte céda enfin, et s'ouvrit suffisamment pour laisser passer un homme. Tous ressortirent. Ils étaient à quelques mètres en dessous de l'endroit où Ionis était tombé, dans le flanc du vallon.

« Allons-y maintenant, dit Aurianne. Ça ne sert à rien de rester ici. Nous avons suffisamment perdu de temps. »

Après un dernier coup d'œil au mausolée, chacun reprit ses affaires, et ils repartirent en direction du chemin et d'Erbefond. Sur la route, oubliant momentanément les dangers du Bois, les questions allaient bon train.

« Quelqu'un connaît cette Mélorée ? demanda Douma.

— Non, répondit Ionis. Mais ces inscriptions sont très vieilles, vu l'état des murs et de la porte intérieure.

— Aussi vieille que la Grande Guerre ? demanda Douma. Les murs de la pièce où est tombé Ionis étaient couverts d'une fresque, et il m'a semblé qu'il s'agissait de champs de bataille.

— C'est possible, dit Chtark.

— Et cette histoire de prophète ? De la magie ?

— Les prophéties ne sont pas de la magie, répondit Aurianne. Les prophéties sont l'art de comprendre les signes présents autour de nous. De la même manière que tu sais lire les traces, Douma, de la même manière qu'en fonction de la forme et de la couleur des nuages je sais dire quel temps il fera le lendemain ou le surlendemain, certains savent lire des signes... invisibles aux autres. Des signes qui ne prédisent pas le temps, mais des événements à venir. Des événements qui sont suffisamment forts pour être inscrits à l'avance.

— Tu es prophète ? demanda Chtark, soudain suspicieux.

— Non, répondit Aurianne, sèchement. Ma grand-mère était réputée pour pressentir certains événements. Elle faisait des rêves, qu'elle disait. Et parfois elle nous parlait de ces signes. C'est elle qui m'a expliqué cela. Il n'y a aucune magie là-dedans. Vraiment aucune. »

Chtark jeta un coup d'œil dubitatif à Aurianne, qui accéléra encore la cadence de marche en feignant d'ignorer les soupirs de Douma.

LA CHUTE DE MIRINN

Ce n'est qu'à la fin de la journée que les voyageurs sortirent de la forêt. Dès que les derniers arbres furent passés, tous poussèrent un soupir de soulagement. Malgré toutes les légendes sur le Bois de Trois-Lunes, ils en étaient ressortis vivants. L'impression d'être épiés, suivis, sans qu'ils ne puissent voir ou entendre quoi que ce soit, avait cependant mis leurs nerfs à rude épreuve. D'après Douma, et ce malgré leur pause, leur rythme soutenu avait permis de récupérer une partie du retard qu'ils avaient sur les brigands. Ceux-ci n'étaient plus, selon lui, qu'à une heure de marche. Tous étaient épuisés après ces deux jours de marche rapide. Poussés par une Aurianne inflexible, qui n'avait guère parlé depuis leur découverte du mausolée, ils décidèrent néanmoins de continuer à avancer, malgré leur fatigue. Ils espéraient rattraper les hommes et leur prisonnier avant que la nuit ne tombe. Ils firent une courte pause à la sortie du bois, puis reprirent la route, sans un mot, les traits tirés. Mais deux heures plus tard, alors que le soleil se couchait, aucun campement n'était encore en vue. Aurianne, en tête de la procession, commençait à ralentir la cadence, la tête baissée. Ils allaient s'arrêter lorsque soudain, dans la lumière du crépuscule, ils virent une silhouette apparaître devant eux, au détour du chemin. Aurianne, Douma et Chtark prirent chacun leurs armes, pendant que Ionis se décalait afin de voir la personne qui arrivait.

« Qui va là ? cria Chtark à l'adresse de la silhouette, qui ne bougeait plus elle non plus.

— Un simple voyageur, répondit une voix rude et âgée. Et vous ?

— Nous ne vous voulons pas de mal. Nous recherchons une bande de cinq hommes, qui ont avec eux un enfant d'une douzaine d'années.

— Et pourquoi les recherchez-vous ?

— L'enfant est mon frère, dit Aurianne d'une voix fatiguée. Nous devons le retrouver. »

L'homme reprit sa marche et s'approcha. Lorsqu'il sortit de l'ombre formée par la frondaison des arbres, ils virent un vieillard, équipé pour un long voyage. Appuyé sur un bâton de marche, emmitouflé dans un grand manteau sombre, il portait de chaque côté deux besaces bien remplies. Ses cheveux courts étaient blancs, et son visage parcheminé de rides.

« Je les ai croisés il y a deux heures, dit-il. Mais vous ne les rattraperez pas avant Mirinn. Je les ai entendu dire qu'ils ne s'arrêteraient pas avant. Ils avaient le garçon avec eux.

— Comment allait-il ? demanda Aurianne, d'une voix inquiète.

— Il était attaché, mais avait l'air en bonne santé.

— Ils vous ont vu ? demanda Chtark.

— Non. Je les ai entendu arriver et me suis caché.

— Et pourquoi ça ? demanda à nouveau Chtark, suspicieux.

— Mon nom est Reld Thrin. Je suis l'ancien bourgmestre de Mirinn. Je fuis le village, et vais tenter de prévenir le duc de ce qui se passe. Je ne pouvais rien faire pour ce jeune homme.

— Savez-vous ce qu'ils vont faire de mon frère ?

— Ne vous inquiétez pas, il ne risque rien. Ils vont certainement l'emmener au fortin. Ils ont besoin de main-d'œuvre. Les brigands sont en train de faire construire une petite place forte, entre Mirinn et Rolo, à deux jours au nord.

— Des brigands qui construisent un fortin ? demanda Chtark, ne cachant pas sa surprise.

— C'est ce qui se disait à Ern, mais tout le monde en doutait, dit Aurianne, elle aussi surprise.

— Les troupes de brigands qui écument nos terres depuis bien longtemps se sont renforcées ces derniers mois. Là où auparavant nous ne subissions que quelques vols de bétail ou de nourriture, nous avons dû faire face à de véritables raids, de plus en plus violents et de plus en plus nombreux. Un nouveau chef a pris le contrôle des différentes bandes et en a fait une véritable petite armée : plus d'une trentaine d'hommes en tout, munis d'arcs et d'épées. À de nombreuses reprises, j'ai envoyé des messages à Aveld, demandant de l'aide. Mais le seigneur

Harken n'a envoyé aucune troupe, et ce qui devait arriver arriva. Les habitants de Mirinn ont fini par perdre espoir, assiégés derrière les murailles de bois du village, et se sont tous rendus hier. Il ne reste que les jeunes Lirso et moi-même. J'ai décidé de quitter Mirinn et de prévenir le duc que le village était tombé, et que Rolo subirait sans doute le même sort très prochainement.

— Mais ça n'a pas de sens, dit Douma. Des voleurs ne prennent pas possession des terres.

— Je ne comprends pas plus que vous, jeune homme.

— Qui sont ces Lirso dont vous parlez ? Pourraient-ils nous amener jusqu'à ce fortin ? demanda Aurianne.

— Pourquoi êtes-vous ici ? Uniquement pour le jeune garçon ? Vous posez beaucoup de questions, dit Reld, ignorant la question de la jeune femme.

— Nous sommes envoyés par le duc, répondit Chtark. Mais trop tard, à ce que je vois.

— Et vous n'êtes que quatre, dont une femme et un maigrelet ? Est-ce là toutes les forces dont dispose le duc d'Avelden ? demanda le bourgmestre, hésitant entre la moquerie et le désespoir.

— Nous ne sommes pas là pour combattre ces hommes, Reld, mais pour estimer leur force et avertir le duc de leur nombre et de leurs intentions. Il me semble que nous sommes maintenant fixés.

— Mais c'est trop tard, mon jeune ami.

— Et qui sont ces Lirso alors ? insista Aurianne. Savent-ils où trouver mon frère ?

— Ce sont un frère et une sœur dont les parents sont morts il y a très longtemps, et que j'ai recueillis. La jeune fille est une fine lame, son frère est lui un peu... sauvage. Ils se sont enfuis dans les bois au Sud du village lorsque Mirinn a capitulé. Et si vous avez l'intention de retrouver votre frère, mademoiselle, je vous conseille en effet de leur demander leur aide. Ils sont dignes de confiance, et seront heureux de vous assister contre les brigands. Qui plus est, ils connaissent la région mieux que quiconque. Évitez par contre Mirinn tant que vous pouvez : Péhor, le chef des brigands, y a laissé une dizaine d'hommes et le village lui est aujourd'hui acquis. Suivez mes conseils, et tout

ira pour le mieux. Quant à moi, je dois encore avancer un peu avant qu'il ne fasse nuit noire : ma route sera longue jusqu'à Aveld.

— Vous n'allez quand même pas passer par le Bois de Trois-Lunes ? demanda Douma, ahuri.

— Bien sûr que si. N'est-ce pas ce que vous venez vous-même de faire ?

— Si, mais... le Bois est hanté. Sa traversée est risquée, et certains disent que des fantômes...

— Je n'ai pas de temps à perdre à contourner le Bois, le coupa Reld, en reprenant ses affaires. Et il n'est pas si dangereux que ça, quand on sait le respecter.

— Soyez prudent, Reld, dit Aurianne.

— Vous aussi soyez prudents. Et si vous rencontrez les Lirso dites-leur bien de ma part de ne pas tenter de revenir à Mirinn. Ils y risqueraient leur vie.

— Nous n'y manquerons pas. »

Après un dernier signe de la main, le vieil homme reprit sa route. Il disparut au bout de quelques instants, avançant tranquillement vers la forêt, dont la masse sombre était encore vaguement visible dans le crépuscule.

« Que faisons-nous ? demanda finalement Douma lorsque Reld ne fut plus visible.

— Installons-nous ici pour la nuit, répondit Chtark. Cela ne sert à rien de continuer, surtout si le village est entre les mains des brigands.

— Et mon frère ? demanda Aurianne, acide. On l'abandonne ?

— Non. Demain, nous irons dans les bois à la recherche des Lirso. D'après Reld, ils sauront nous mener au fortin. Nous tâcherons alors de libérer ton frère. Et quand ce sera fait, nous retournerons à Aveld, avec toutes les informations que nous aurons pu récupérer. Le duc saura quoi faire.

— Cela n'a manifestement pas été le cas jusqu'ici, répondit Aurianne, sèchement.

— Vous n'allez pas recommencer tous les deux, protesta Ionis. Cherchons plutôt un endroit où dormir. Je ne tiens pas à

rester trop près de la route, au cas où quelqu'un passerait par là. »

Le lendemain matin, après une nuit de sommeil réparatrice, tous étaient d'accord pour rechercher les Lirso et éviter Mirinn. Ils déjeunèrent rapidement, et reprirent la route. Après deux heures de marche à bonne allure, le paysage avait changé autour d'eux. La forêt avait été remplacée par une multitude de collines en pente douce, parsemées çà et là de bosquets. L'herbe était verte, et de nombreux ruisseaux coulaient, reflétant la lumière du soleil. Le chemin qu'ils suivaient continuait toujours plein est. Enfin, en sortant d'un petit bois, ils aperçurent au loin Mirinn. À quelques centaines de mètre d'eux, en haut d'une petite colline plate, de nombreuses maisons dominaient le paysage, entourées d'une palissade de bois. Plusieurs colonnes de fumées s'élevaient du village.

« La route continue jusqu'au village. Laissons-la et bifurquons vers le sud, proposa Chtark. Nous finirons bien par trouver le bois que nous a indiqué le vieux bourgmestre. »

Ils marchèrent encore une bonne partie de la journée à travers les collines. Le soleil commençait à descendre, et le terrain s'aplanissait enfin. Les bosquets devinrent de plus en plus fréquents, jusqu'à ce que les voyageurs soient à nouveau complètement entourés par les arbres. Ils n'étaient pas à l'aise. Tout autour d'eux semblait étonnamment silencieux. Il n'y avait aucun cri d'oiseau, aucun bruit d'animal détalant à leur approche. Juste un grand silence. Chtark était tendu, la main sur la garde de son épée.

« Des loups, dit-il soudain, à voix basse. Ils nous observent. Sortez vos armes doucement, et continuons d'avancer. »

Tous obéirent. Douma sortit sa lame de son fourreau, tandis qu'Aurianne prenait sa dague à la main. Ionis serra plus fermement le bâton de marche qu'il avait récupéré en entrant dans le bois, regardant furtivement à droite et à gauche, cherchant un signe des loups qu'avait sentis Chtark. Ils continuèrent de suivre le jeune soldat et arrivèrent dans une petite clairière. Tout à coup, un hurlement se fit entendre

derrière eux et une dizaine de loups surgirent des bois, encerclant les voyageurs.

« En cercle, vite ! Il ne faut pas montrer notre dos ! », hurla Chtark à ses compagnons.

Tous obéirent et levèrent leurs armes, se préparant au combat. Le plus gros des loups ouvrit sa gueule, laissant voir ses énormes crocs.

Il poussa à nouveau un grognement et prit son élan pour attaquer ses proies, suivi de plus loin par le reste de la meute.

« Non ! », hurla une voix rauque, en provenance de l'orée de la clairière.

À peine l'ordre avait retenti que tous les loups parurent comme figés. L'énorme mâle qui avait sauté atterrit juste en face de Chtark. L'homme et le loup ne se quittaient pas des yeux. La bête, les oreilles baissées, grognait doucement, menaçante. Ses poils étaient complètement hérissés, et de la salive coulait sur son menton.

« Au moindre de mes mots, ils vous sautent dessus. Alors un conseil : ne faites aucun geste, à moins que vous n'ayez envie de vous mesurer à eux. Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? »

En face d'eux, sortant du bois, venait d'apparaître un jeune homme. Sa voix était grave et rocailleuse, comme s'il n'avait pas l'habitude de parler. Les cheveux et les yeux noirs, le visage carré envahi par une barbe de plusieurs jours, il portait une chemise marron fermée par des lacets, un solide pantalon enfoncé dans des bottes en peau, le tout recouvert par une armure de cuir. Il portait à la taille une épée, et tenait un arc bandé dans la direction de Chtark. Ses yeux gris, fixés sur les voyageurs, brillaient d'un éclat presque aussi sauvage que celui des loups.

« Nous ne vous voulons aucun mal, dit Aurianne, d'une voix qu'elle tentait de contrôler, ne pouvant détacher son regard des loups qui les encerclaient. Mon frère a été enlevé par des brigands. Nous essayons de le retrouver. Nous avons croisé sur la route le bourgmestre de Mirinn, Reld Thrin, qui nous a dit que nous pourrions trouver en ce bois de l'aide pour mon frère. Nous recherchons les Lirso. Est-ce vous ? »

Le jeune homme regarda Aurianne, impassible. Après un instant, il baissa son arc et siffla. Les loups se tournèrent vers lui et d'un bond, disparurent dans les bois.

« Suivez-moi », ordonna-t-il, sèchement.

Après un instant d'hésitation, les quatre voyageurs baissèrent leurs armes à leur tour et suivirent l'homme des bois. Celui-ci n'avait pas attendu leur réponse et avait déjà fait volte-face. Il avançait rapidement dans la forêt, sans faire le moindre bruit, évitant les branches tombées, les feuilles crissantes et les flaques d'eau croupissante. Derrière lui, Chtark et ses compagnons avaient du mal à suivre le même rythme. Les vêtements de Ionis s'accrochaient aux branches trop basses des arbres et Aurianne glissait régulièrement sur le sol boueux. Chtark et Douma étaient eux plus à l'aise. Cependant, comparés à leur guide, ils faisaient autant de bruit qu'une armée entière. Leurs armes claquaient contre les arbres et leurs boucliers en bois, cognant contre leurs sacs ou les gourdes accrochées à leurs ceintures, provoquaient la fuite de tous les animaux à plusieurs dizaines de mètres à la ronde. À chaque bruit, le jeune inconnu se retournait et leur jetait des regards noirs. Ils le suivirent dans les sous-bois pendant une dizaine de minutes et arrivèrent dans une grande clairière, traversée par un petit ruisseau. Une vieille hutte en bois, recouverte de branchages, avait été installée au bord du cours d'eau, adossée à un immense chêne. Devant la cabane, une grande femme blonde était assise près d'un feu de camp, au-dessus duquel était suspendue une marmite. Le visage de la femme était pâle et ses cheveux longs tombaient en cascade sur ses épaules. À ses côtés, une épée et un bouclier cabossés traînaient, posés à même le sol. La femme semblait épuisée et de nombreuses taches de sang maculaient la chemise claire qu'elle portait sous son armure de cuir. Les grands yeux gris de la femme-soldat allaient de l'homme des bois aux visiteurs qu'il avait amenés avec lui.

« Vous êtes blessée ? demanda Aurianne.

— Légèrement. Mon bras me fait souffrir et je saigne encore un peu de la jambe droite.

— Je peux voir ?

— Vous êtes guérisseuse ?

— Par la grâce d’Idril, oui », répondit Aurianne.

Au nom de la Déesse, le visage de la jeune femme se fendit d’un sourire soulagé.

« Alors j’accepte avec plaisir. Donhull, peux-tu servir du thé à tes invités, s’il te plaît ? »

L’homme des bois acquiesça en silence, entra dans la hutte pendant que chacun s’installait autour du feu. Après avoir distribué des gobelets en bois et en fer et jeté quelques herbes dans la marmite, il s’assit à son tour, légèrement en retrait. Aurianne pendant ce temps défaisait les bandages de la jeune femme, inspectant les blessures.

Celles de la jambe étaient superficielles, mais plusieurs entailles sur le bras de la femme, provoquées par des lames, suintaient encore.

« Quelques-unes sont sérieuses. Je vais devoir user des pouvoirs de la Déesse. Cela ne vous dérange pas ? »

— Notre père adoptif suit la voie d’Idril. Il nous a appris à ne pas avoir peur des capacités de ses serviteurs. »

Aurianne hocha la tête, et posa ses mains sur les lésions de la jeune femme. Les yeux mi-clos, la guérisseuse se concentrait, sa bouche récitant ce qui devait être une prière. Au bout de quelques minutes, doucement, les blessures se mirent à se refermer d’elles-mêmes, comme si elles guérissaient à une vitesse extraordinaire. Autour des deux femmes, personne ne parlait. Les regards de chacun étaient hypnotisés par la scène qui se déroulait sous leurs yeux. Chtark et Douma, la bouche ouverte, n’avaient pas l’air très à l’aise. Ils détournèrent le regard dès qu’Aurianne eut fini de soigner la blessée, comme si cela avait été... sale. Ionis quant à lui souriait. Il voyait enfin pour la première fois la magie de la guérison, bénédiction des prêtres d’Idril et seule magie qui était encore tolérée sur les terres d’Ervalon. La femme-soldat et l’homme des bois ne semblaient, eux, pas impressionnés du tout, comme si ce qui venait de se passer était tout à fait normal.

« Merci, dit simplement la jeune femme une fois guérie. Le pouvoir de la déesse-mère est grand. Mon nom est Miriya Lirso, et voici mon jeune frère, Donhull. »

Aurianne avait maintenant les traits tirés, comme si elle avait fourni un effort intense.

« Je suis Aurianne, et mes compagnons sont Chtark, Douma, et Ionis. Il s'agissait de blessures dues à des armes, n'est-ce pas ? Vous vous êtes battus ?

— Oui. Hier. Après des semaines de harcèlement, notre village a été pris d'assaut par les brigands. Ils étaient une trentaine. Ils ont attaqué à l'aube, nous encerclant. Nous étions une quinzaine, et nous nous sommes enfermés derrière les barricades, espérant les décourager. Ils ont alors commencé à tirer des flèches enflammées. Des maisons ont pris feu et les villageois se sont mis à paniquer. Cela faisait des mois que nous avions demandé en vain l'aide du seigneur Harken. Nous étions tous au bord du découragement. Voir leurs maisons brûler a anéanti le peu de courage qu'il restait encore dans les cœurs de certains. Ils ont commencé à crier qu'il fallait se rendre, que nous allions tous mourir et qu'il ne fallait plus rien attendre du duc. Malgré tout ce que Reld a pu dire, malgré tout ce que nous avons pu dire Donhull et moi, la milice a fini par céder et a baissé les armes. Ils ont ouvert les portes du village et les brigands sont entrés, comme des conquérants. Leur chef, Péhor, a donné un jour à Reld et à tous ceux qui restaient fidèles au duc pour quitter les lieux. Reld est parti, nous aussi. Et c'est tout. Le reste du village a accepté l'autorité des brigands.

— Nous avons croisé Reld Thrin sur la route qui mène à Mirinn. C'est lui qui nous a guidés jusqu'à vous. Il nous a dit que les brigands de la région étaient en train de construire un fortin dans la région. Est-ce vrai ? demanda Chtark.

— Oui. Des hommes ont commencé à disparaître il y a un peu plus de trois mois. Nous ne savions pas s'ils avaient été tués par des bêtes sauvages ou par des brigands, ou s'ils étaient tout simplement partis. Mais Donhull et moi sommes tombés un jour sur le fortin en construction. Il se trouve non loin de la route qui relie Mirinn à Rolo, le seul autre village de la région, à une grosse journée de marche au nord. Nous y avons vu ces hommes enchaînés, qui montaient des palissades autour d'un donjon en bois. Nous avons prévenu la milice, mais ils n'osaient pas sortir aussi loin du village. Ils craignaient que les brigands

en profitent pour attaquer Mirinn. Mais nous savions qu'ils avaient juste peur. Le fortin était à moitié terminé la dernière fois que nous y sommes passés. C'était il y a quinze jours.

— Et vous pensez qu'ils auraient pu y amener mon frère ? demanda Aurianne.

— C'est sûr. Ils ont besoin de beaucoup de main-d'œuvre et semblent être pressés. »

Chtark se tourna vers Miriya :

« Savez-vous combien d'hommes composent la bande qui vous a attaquée ?

— Non. Tout ce que nous savons, c'est juste que depuis que la construction du fortin a démarré, il sert de base à tous les brigands d'Erbefond. Il semble que Péhor ait réussi à les réunir sous sa coupe.

— Et ce Péhor, vous le connaissiez avant ?

— Pas du tout. Nous ne savons ni qui il est ni d'où il vient.

— Le plus simple est alors de nous rendre là-bas. Nous verrons sur place.

— Et je ne repartirai pas sans mon frère, reprit Aurianne. Vous pouvez nous emmener au fortin ?

— Comment comptez-vous le libérer ? Attaquer le fort est peine perdue. La palissade doit être terminée maintenant et ils sont bien trop nombreux à l'intérieur. »

Les regards d'Aurianne et de ses amis se tournèrent vers Chtark. Celui-ci réfléchit un instant et se racla la gorge.

« Nous aviserons sur place. Peut-être pourrions-nous pénétrer dans le fort sans nous faire repérer, dit-il en regardant Ionis. Ce qui est sûr, c'est que nous devons libérer le frère d'Aurianne et obtenir le plus de renseignements possible sur ces hommes. Nous avons pour cela besoin de votre aide. Nous emmèneriez-vous là-bas ? »

Miriya jeta un regard à son frère, qui hocha la tête, sans un mot.

« Vous dormirez ici ce soir et nous partirons demain matin avant le lever du soleil, répondit la jeune femme. Si nous partons tôt et marchons très vite, nous pouvons atteindre le fortin en une seule journée. Il faudra être prudent et essayer de

ne pas se faire repérer. La dernière fois, ils étaient une vingtaine là-bas. »

Jusqu'à la fin de la soirée, les discussions tournèrent presque exclusivement autour des brigands. Chtark était infatigable. Intéressé par les armes qu'ils avaient, leurs armures, leurs formations, s'ils avaient des chefs intermédiaires entre eux et Péhor et toutes autres sortes de questions, il ramenait à chaque fois la conversation à eux. Donhull avait disparu dès la fin du repas, sans un mot, et c'est Miriya qui se prêtait de bonne grâce à l'interrogatoire du soldat. Malgré sa connaissance de la région et ce qu'elle avait pu apprendre de son côté, la jeune femme n'avait cependant qu'une vision partielle des forces en jeu. Chtark finit par comprendre qu'une partie de ses questions trouverait sans doute leur réponse au repaire des brigands. Ce n'est que fort tard que tous s'installèrent enfin dans la cabane et autour du feu pour une nuit de sommeil réparatrice.

Le lendemain matin, ils furent réveillés en sursaut par les hurlements des loups. Chtark et Douma, qui s'étaient installés autour du foyer, se levèrent en un instant, l'épée à la main, prêts à frapper. Ionis venait de surgir de la cabane, les cheveux en bataille, son bâton à la main. À l'orée de la clairière, Donhull était assis aux côtés de deux énormes bêtes dont il flattait la tête. Le soleil venait à peine de se lever et la clairière était encore sombre. À la lueur du feu, Miriya était déjà en train de faire chauffer de l'eau, son sac chargé et ses armes rangées à ses côtés.

« Dépêchons-nous, dit la jeune femme. Nous devons partir tôt si nous voulons arriver au fortin avant ce soir. »

Les yeux ronds, Chtark, Douma et Ionis regardaient tour à tour la jeune femme impassible, occupée à faire infuser les feuilles de thé, et son frère, assis tranquillement aux côtés des deux énormes bêtes.

« Ne vous inquiétez pas pour les loups, dit Miriya, sans même lever la tête. Ils ne vous attaqueront pas. »

Les trois compagnons, rejoints par Aurianne, sa dague à la main, mirent quelques instants avant de baisser leurs armes. Mal à l'aise, ils se mirent à ranger leurs affaires et se préparer pour le voyage, attentifs à ne pas tourner le dos à Donhull et ses

loups. Tous furent prêts en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire. Après avoir pris un thé rapide, la troupe hétéroclite se mit en route, dans le silence et la fraîcheur de l'aube. Donhull, qui avait pris la tête de la procession, loin devant, ouvrait le chemin. Les deux molosses, qui lui arrivaient en haut de la cuisse, avançaient tranquillement à ses côtés.

« Il les a dressés ? demanda discrètement Aurianne à Miriya, lorsqu'ils furent sortis du bois.

— Non. Enfin, je ne crois pas. Donhull a toujours eu un lien très... étrange avec les loups. Ils semblent l'avoir accepté comme l'un des leurs. Après la mort de nos parents, j'ai grandi dans le village, chez Reld qui nous avait recueillis. Donhull n'a pas voulu y venir. Il s'est construit cette cabane dans la forêt alors qu'il était tout enfant, et n'a jamais voulu s'installer ailleurs. Au village, les gens l'appellent « Donhull des Loups », ou, quand je ne suis pas là, « l'homme-bête ». Donhull parle peu, et n'aime pas trop la compagnie. Mais, au-delà d'être mon petit frère, il est fiable et courageux, et connaît la région comme sa poche. »

L'ATTAQUE DU FORTIN

Ils marchèrent durant toute la journée. Donhull avançait en éclaireur, à quelques dizaines de mètres devant le reste de la troupe. Les deux loups trottaient à ses côtés, humant régulièrement l'air autour d'eux. Les hurlements qu'ils poussaient parfois faisaient se dresser les poils de Chtark et de ses amis. Les loups étaient des prédateurs féroces, et les bûcherons, dans les montagnes de Norgall comme dans la région de Ern, ne s'aventuraient jamais seuls dans les forêts. Comment le frère de Miriya pouvait-il leur imposer sa volonté ? Ionis l'avait assuré à Chtark : il n'y avait là aucune magie. Le jeune homme savait sentir les vibrations de l'air caractéristiques qui suivaient l'utilisation de la magie. Seul son maître, Merrat Trahl, semblait pouvoir les cacher. Le mystère restait donc entier. Ne se souciant pas des interrogations qu'il suscitait, le frère de Miriya les guidait vers le fort, à vive allure. Douma regretta rapidement la cadence que leur imposait Aurianne les jours précédents, qui lui semblait maintenant une ballade comparée à la course qu'ils menaient. Autour d'eux, le paysage ne changeait guère depuis la veille : de nombreuses pâtures, la plupart vides de bêtes, tapissaient les flancs doux des collines. Dans les vallées les plus larges, coincés entre les ruisseaux et les quelques bois, des champs attendaient les premières semences du printemps. Il n'y avait aucune route, tout juste de rares chemins, qui menaient d'un champ à l'autre. Lorsque le soleil fut au zénith, la petite troupe fit une courte pause. Donhull s'installa en retrait et mangea en silence avec ses loups. Il laissa à peine le temps à ses compagnons de se restaurer et de reposer leurs pieds. Après avoir fait un signe de tête à Miriya, il se releva et, sans un mot, reprit la marche. Le reste de la journée se passa comme la matinée. Enfin, alors que le soir commençait à tomber, Douma commença à ralentir. Quelques minutes plus tard, ressortant d'un vallon peu profond, ils virent au loin le

fortin, dressé sur une colline plus haute que les autres. Une palissade de bois, haute de trois ou quatre mètres, protégeait quatre petits bâtiments aux toits en chaume. L'enceinte formait un carré d'une trentaine de mètres de long. À chacun de ses angles, quatre petites tourelles permettaient de surveiller les environs. De la lumière sortait de chacune d'entre elles. Un petit chemin en terre menait à une porte, protégée par une cinquième petite tour, carrée cette fois. La construction, même vue de loin, était impressionnante.

« Comment ont-ils pu construire cette place forte ? demanda Chtark, interloqué. Et surtout, pourquoi ?

— Nous n'en savons rien, répondit Miriya. Mais ils y ont mis beaucoup d'énergie. La dernière fois que nous sommes venus, la palissade n'était pas là, et il n'y avait que deux bâtiments.

— Mon frère se trouve là-dedans ? demanda Aurianne.

— Certainement. Ils gardent les prisonniers dans l'une des constructions à l'intérieur.

— Est-il possible de rentrer sans être vu ?

— Il va falloir profiter de la nuit. Mais escalader la palissade risque d'être difficile. Vous avez des cordes ?

— Je peux ouvrir la porte, dit Ionis.

— Comment ? demanda Miriya. Elle est forcément fermée de l'intérieur, et gardée, qui plus est. Tu ne pourras pas t'en approcher sans être repéré. Et je ne parle même pas de l'ouvrir.

— Ne vous en faites pas pour moi. Restez ici, et surveillez les torches de la tour au-dessus de la porte. Je vous ferai signe lorsque vous pourrez venir. »

Aurianne regarda Chtark, l'air décontenancé. Le jeune soldat regarda à son tour Ionis, et lui dit, en souriant :

« On te rejoint. Sois prudent. »

Ionis acquiesça et partit en direction du fortin, seul.

« Mais il va se faire massacrer ! s'exclama Aurianne une fois que Ionis fut hors de vue.

— Ne t'en fais pas, répondit Chtark. Il a plus d'un tour dans son sac et même s'il n'a pas d'épée, je ne souhaiterais pas me trouver face à lui lors d'un combat. Faisons comme il a dit et je suis sûr que nous trouverons la porte ouverte. »

Tous attendirent donc, en silence. Aurianne ne parvenait pas à tenir en place. Faisant les cent pas, elle ne quittait pas des yeux la lumière qui émanait de la tour principale. À plusieurs reprises, elle crut la voir bouger, le cœur battant. Mais ce n'était à chaque fois qu'un effet de son imagination. La jeune femme finit par rejoindre ses compagnons, assis sur des rochers à quelques mètres derrière. Enfin, au bout de ce qui lui parut être une éternité, Chtark se leva, souriant de toutes ses dents, son épée pointant le fortin.

« Le signal, dit-il. Allons-y, vite. »

En haut de la colline, les lumières de la tour d'entrée dansaient. Tous prirent rapidement leurs affaires et se remirent en marche, à la lumière de la lune. Ils avançaient doucement, le dos courbé, passant derrière les arbres et derrière les rochers, priant pour ne pas se faire repérer. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques mètres de la palissade, ils ralentirent encore, attentifs à faire le moins de bruit possible. Donhull et Douma, les plus discrets, étaient passés devant. Tels deux ombres silencieuses, collés contre l'enceinte, ils menèrent leurs compagnons jusqu'à l'entrée. De chaque côté du fort, les lanternes accrochées en haut des deux tours éclairaient à quelques mètres de distance. Sur les plates-formes qui surplombaient chacun des deux postes de guet, le corps d'un homme gisait, un bras ou une jambe pendant dans le vide. Douma s'approcha de la porte, doucement, et la poussa. Elle s'ouvrit sans un bruit. Le jeune voleur fit un signe à ses compagnons qui le rejoignirent les uns après les autres derrière un grand tas de foin. Derrière la palissade, une grande cour desservait les quatre bâtiments, tous en bois, qu'ils avaient vu de loin. Des éclats de voix et de rires sortaient du plus grand d'entre eux. À travers les fenêtres rudimentaires, les intrus pouvaient voir une demi-douzaine d'hommes attablés, en train de manger et de boire. Aucun bruit ne sortait des trois autres constructions. La dernière d'entre elles, qui n'avait aucune fenêtre, était légèrement excentrée. Deux hommes en interdisaient l'accès. Installés face à face devant un tonneau et trop occupés à jouer aux dés, ils n'avaient pas remarqué les mouvements furtifs près de l'entrée. La porte de la tourelle

carrée était entrebâillée. Ionis en sortit et rejoignit ses compagnons. Les traits tirés, le teint pâle, il arborait un sourire forcé.

« C'est bon, chuchota-t-il. Ils dorment, tous.

— Tu es blessé », dit Aurianne, désignant le bras gauche de Ionis.

Un morceau de tissus maculé de taches sombres et humides entourait celui-ci.

« Ce n'est rien.

— Ne bouge pas. Je vais te soigner. »

Sans attendre la réponse, Aurianne s'approcha de Ionis.

« Cela ne va prendre qu'un instant », ajouta-t-elle en murmurant, à l'attention de leurs compagnons.

Elle défit doucement le bandage. Une profonde entaille courait du haut du poignet jusqu'au coude de Ionis. Sans se soucier du sang qui coulait ni des grimaces de son compagnon, elle plaqua une main sur la blessure. Le jeune homme sentit alors une douce chaleur qui se propageait doucement tout le long de son bras, semblant se concentrer autour de l'entaille. Comme si son corps se réparait à une vitesse extraordinaire, il vit le sang s'arrêter de couler, ses tissus se ressouder. Quand Aurianne enleva sa main, Ionis constata, sans voix, que sa blessure avait disparu. Seules restaient les taches de sang séché. Autour d'eux, tous fixaient également le bras du jeune homme, ne prenant même pas la peine de cacher leur étonnement. Faisant doucement jouer les articulations de son poignet, Ionis sourit.

« Merci, dit-il.

— Combien en as-tu eu ? demanda Chtark dans un souffle.

— Les deux des tours de devant, et celui de l'entrée. Il m'a entendu monter et m'a blessé avant que... je n'aie eu le temps de m'en débarrasser. Les deux qui montent la garde devant la porte là-bas sont trop occupés à boire et à jouer et ne se sont rendus compte de rien.

— Les prisonniers sont là-bas ?

— Oui, répondit Miriya.

— Restez là, ordonna Chtark, Douma et moi allons essayer de les avoir par surprise. Au moindre mouvement dans la grande salle, prévenez-nous. »

Sans un bruit, tous sortirent leurs armes de leurs ceintures ou de leurs fourreaux. Chtark posa sa main sur l'épaule de Douma. Toujours courbés, ils se levèrent et partirent ensemble, longeant l'intérieur de la palissade. Les deux joueurs lançaient bruyamment leurs dés l'un après l'autre, buvant, jurant et riant. Les deux envoyés du duc se déplaçaient dans un silence total sur le sol de terre battue. Ils arrivèrent rapidement derrière le bâtiment, le contournèrent, et se positionnèrent chacun d'un côté. Après un signe de tête de Chtark, ils se précipitèrent sur les gardes qui, pris par surprise, n'eurent pas même le temps de crier avant de recevoir chacun un énorme coup sur la tête. Assommés, ils s'écroulèrent sans un bruit. Chtark et Douma les traînèrent rapidement derrière le bâtiment, puis revinrent devant la porte. Le jeune voleur s'approcha de la serrure, sortit des outils de sa poche et quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit dans un grincement sonore. Il entra, pendant que Chtark surveillait la cour. Quelques instants plus tard, Douma ressortit, suivi par une dizaine de personnes en file indienne. Les uns après les autres, ils se faufilaient derrière le bâtiment, longeant à leur tour la palissade en direction de l'entrée du fortin. Soudain, les bruits de voix venant de la salle éclairée s'amplifièrent. Quelqu'un venait d'en ouvrir la porte. Un homme se tenait dans l'embrasure, le visage goguenard, semblant à moitié ivre.

« Alors les gars on ne s'ennuie pas tr... »

Il ne termina pas sa phrase. Face à lui, à une dizaine de mètres, tout le monde s'était figé. Le souffle suspendu, plus personne n'osait bouger.

« Alerte ! hurla l'homme. Alerte, les prisonniers s'échappent ! »

Le cri du brigand avait été comme un signal. Les prisonniers se mirent à courir de toutes leurs forces vers la porte. Chtark, Douma, leurs armes à la main, s'avancèrent pour couvrir leur fuite, pendant qu'Aurianne, Donhull, Ionis et Miriya surgissaient de leur cachette. Du bâtiment principal, les

brigands sortaient les uns après les autres, armés d'épées, de dagues ou de toute autre arme qu'ils avaient eu le temps de prendre. Ils étaient une dizaine au total. Trois d'entre eux se ruèrent vers l'entrée du fortin, espérant la bloquer, tandis que les autres se dirigeaient vers Chtark, Douma et les prisonniers. Les premiers coups d'épées retentirent. Miriya et Donhull, qui s'étaient avancés afin de protéger l'accès à la porte, recevaient les premières attaques. Les brigands, qui n'avaient pas tous eu le temps de s'équiper sous le coup de la surprise, tentaient de profiter de leur surnombre. Deux d'entre eux essayaient de faire reculer le frère et la sœur pendant que le troisième se préparait à les prendre à revers. Reld n'avait pas exagéré quand il avait décrit Miriya comme une fine lame. La jeune femme parait les coups aisément, tout en gardant un œil sur son jeune frère. Donhull, le visage crispé, un rictus aux lèvres, semblait moins à l'aise. Armé d'une épée comme son adversaire, il avait déjà une légère entaille sur le bras. Le brigand face à Miriya tenta une percée. Revenant soudainement à elle, la jeune femme contra le coup en projetant violemment son bouclier contre l'arme du brigand. L'homme, étourdi une fraction de seconde, n'eut pas le temps de voir son adversaire plonger et lui planter son épée dans le ventre. Dans un râle, les mains crispées sur sa blessure d'où le sang giclait, il s'écroula à terre. Miriya ne lui accorda pas un regard. Du coin de l'œil, elle avait aperçu le troisième brigand arriver derrière elle. Elle eut juste le temps de pivoter et de lever son bouclier avant qu'il ne lui plante sa dague dans le dos. À peine essoufflée, le regard dur comme l'acier, la jeune soldate entama le nouveau combat. À quelques mètres de là, au milieu des différents bâtiments, Chtark et Douma avaient fort à faire. Le soldat du duc tenait difficilement face à trois brigands, qui le forçaient à reculer vers la palissade. Douma quant à lui faisait tout pour empêcher trois autres hommes d'intercepter les prisonniers, leur hurlant de se dépêcher. Le premier d'entre eux arriva à la porte, juste derrière Miriya. À la surprise de la jeune femme, il ne s'enfuit pas. D'un geste, il s'agenouilla et s'empara du couteau abandonné près du cadavre du brigand. Profitant de l'obscurité et du chaos de la mêlée, il se jeta dans le dos de l'adversaire de Donhull, où il enfonça profondément sa lame. Le

brigand hurla, et s'effondra. Ionis, resté en retrait, eut à peine le temps de voir le visage du prisonnier avant que celui-ci ne lâche son arme et ne retourne se cacher dans l'ombre. Il s'agissait d'une jeune femme châtain aux yeux clairs, vêtue d'une tunique sombre, le visage déformé par un mélange de peur et de colère. Un cri de douleur ramena Ionis au combat qui se déroulait devant ses yeux. La situation de Chtark se compliquait. Un homme supplémentaire était face à lui, et du sang semblait couler de la jambe de son ami. La vision du jeune apprenti était trouble. Après les efforts qu'il avait dû fournir pour endormir les trois gardes, sa tête le faisait atrocement souffrir. Les lumières des torches, pourtant lointaines, l'aveuglaient et lui vrillaient le crâne. Crispant les mâchoires, il rassembla ses dernières forces. Il murmura quelques mots, et pointa sa main droite vers les hommes qui commençaient à encercler Chtark. Dans un sifflement strident, un éclair de feu, long comme une flèche, jaillit de sa main, et se fracassa dans le dos de l'un des assaillants. La tête du mage sembla éclater sous le coup de l'effort. Avant de s'effondrer, il eut juste le temps d'entendre les hurlements de panique autour de lui : « Ils ont un sorcier ! Ils ont un sorcier avec eux ! Tuez-le ! » Chtark fut le seul à ne pas céder à l'affolement. Il avait déjà vu Ionis utiliser ses pouvoirs et sa magie du feu lorsque, deux ans auparavant, il s'était perdu dans les montagnes. Pris par l'excitation de la chasse, il s'était aventuré trop loin dans la forêt au-dessus de Norgall. Rapidement, il avait entendu la meute de loups qui le poursuivait. Alors qu'il était acculé contre la falaise, Ionis avait soudain surgi de la forêt et avait fait reculer les bêtes avec ses flèches de feu. Lorsque la dernière bête fut partie, son ami s'était effondré, vidé de toute force. Chtark sourit à l'évocation du courage de son ami. Profitant de la surprise et de l'effroi des brigands, il enfonça sa lame dans le ventre de l'un d'eux, tout en fracassant son bouclier sur la tête d'un second. Sa jambe le faisait souffrir, et il sentait le sang chaud couler le long de sa cuisse. Son dernier adversaire recula de quelques pas, la peur dans les yeux, cherchant à droite et à gauche ses compagnons. Il ne vit pas arriver le coup fatal. Un des prisonniers avait récupéré une nouvelle arme et venait de lui trancher la gorge.

Dans un gargouillis sinistre, le brigand s'effondra et mourut après quelques soubresauts. Reprenant difficilement sa respiration, Chtark remercia d'un hochement de tête le jeune homme qui venait de le débarrasser de son dernier adversaire. Près de la porte, Miriya, Donhull et une jeune femme armée d'une dague tenaient tête contre quatre hommes, pendant que les autres prisonniers commençaient à sortir. Aurianne était penchée sur Ionis, essayant de le ramener à lui. Peine perdue, savait Chtark. Ionis ne se réveillerait sans doute que le lendemain. Douma, enfin, était à quelques mètres de lui, peinant toujours sous les assauts de ses trois adversaires. Resserrant les mains autour de son arme, poussant un hurlement à la gloire d'Odric, Chtark courut dans la mêlée pour l'aider. Le voleur, essoufflé et blessé en plusieurs endroits, lui envoya un regard reconnaissant lorsqu'il arriva à ses côtés. Le soldat s'aperçut vite que, malgré un certain manque de technique, son compagnon se battait très bien. Il était agile, toujours en mouvement, et Chtark n'arrivait presque jamais à prévoir où il allait attaquer la fois suivante. Mais il fatiguait trop vite. Plus loin, près de la porte, Donhull frappait à l'aveuglette. Il semblait lui aussi épuisé, et entre chaque coup, son visage grimaçait de douleur et de fatigue. À ses côtés, Miriya tenait ses adversaires à distance, sans réussir à s'en débarrasser. Trop occupée à protéger son jeune frère, elle ne parvenait pas à prendre le dessus. La jeune prisonnière s'était interposée entre les Lirso et l'un des pillards qui essayait à son tour de les prendre à revers. Elle savait vaguement manier sa dague, mais difficilement se battre. Parant les coups les uns après les autres, elle jetait des regards furtifs autour d'elle, cherchant quelqu'un qui pourrait l'aider ou un endroit où fuir. Habiles et complémentaires, Chtark et Douma se débarrassèrent facilement de leurs derniers adversaires et coururent aider leurs compagnons. Le combat prit rapidement fin, et les cadavres des brigands finirent par joncher le sol du fortin, inondé de sang. Épuisés, tous se laissèrent tomber par terre, lâchant leurs armes. Près de la porte du fortin, Aurianne, accompagnée d'un jeune garçon, était penchée sur un corps, étendu à terre. Après quelques instants, elle se releva, posa sa main sur l'épaule du garçon, et tous les

deux revinrent vers leurs compagnons. Le visage d'Aurianne était triste, et ses yeux brillaient légèrement.

« Un des prisonniers est mort, dit-elle. Je n'ai rien pu faire.

— Mais tu nous as sauvés nous, dit Miriya. Merci d'avoir guéri ma blessure au flanc pendant le combat. Quand le brigand m'a touché, j'ai bien cru que j'allais m'effondrer sous la douleur. Et en un instant, elle avait disparu.

— Magie, maugréa Douma, jetant un regard mauvais à Ionis, toujours allongé à terre.

— Chtark, tu savais pour Ionis ? demanda Aurianne.

— Bien sûr.

— Il dort ? C'est normal ?

— Il se réveillera dans quelques heures. Il a dû pousser les limites un peu loin. Ça lui est déjà arrivé. C'est ton frère ? demanda Chtark désignant le jeune garçon brun à ses côtés.

— Oui. Il n'a rien, par la grâce d'Idril.

— C'est une bonne chose », répondit Chtark.

Le regard du frère d'Aurianne passait de la jeune femme à ses compagnons. Malgré son air bravache, ses yeux étaient encore ceux d'un enfant, et il avait manifestement été impressionné par le combat. Une tête passa par la porte. L'un des prisonniers était revenu. Un homme, dans la force de l'âge et revêtu de haillons, entra. Il s'approcha du cadavre de son compagnon, et murmura une courte prière. Puis, sans s'approcher, il s'adressa aux nouveaux arrivants.

« Merci. Merci infiniment de nous avoir libérés. Est-ce le duc qui vous envoie enfin ?

— Oui », répondit Chtark.

L'homme se retourna. Il discuta un instant avec ses compagnons, puis la porte du fortin s'ouvrit en grand. Les autres prisonniers se trouvaient tous derrière.

« Nous sommes tous, en dehors du jeune homme avec vous, de Rolo. Le village est à deux petits jours de marche au nord. Je...

— Ne vous inquiétez pas, le coupa Aurianne d'une voix qu'elle voulait rassurante. Nous allons vous accompagner jusqu'à chez vous.

— Merci. Merci infiniment. Nous sommes des paysans, pas des guerriers. Ils nous ont dit que les routes étaient coupées, et qu'ils avaient des hommes à eux qui patrouillaient entre ici et Rolo.

— Ne vous inquiétez pas. Bientôt, vous serez chez vous, en sécurité. »

L'homme s'inclina. Chtark s'approcha d'Aurianne, et la prit par le bras.

« Nous ne pouvons pas les accompagner à Rolo, dit-il tout bas, laissant poindre la colère dans sa voix. Nous devons aller à Mirinn, maintenant.

— Et laisser tous ces gens sans défense ? Est-ce là ce qu'attend ton duc, Chtark ?

— J'ai une mission, Aurianne.

— Moi aussi, Chtark. La mienne est de protéger et de soigner. Va à Mirinn si tu le souhaites, mais de mon côté, j'accompagne ces gens à Rolo. »

Chtark regarda Aurianne, sans voix. La jeune femme avait posé ses mains sur ses hanches, et toisait le guerrier, qui faisait bien deux têtes de plus qu'elle.

« Bien. Comme tu voudras. Nos routes se sépareront demain matin alors », répondit Chtark, le regard noir.

La jeune fille qui avait combattu aux côtés de Miriya et de Donhull sortit du groupe de prisonniers. Âgée d'une vingtaine d'années, elle était vraiment jolie. Châtain, les yeux verts, athlétique, sa silhouette était presque parfaite et elle semblait le savoir. Son visage souriant ne reflétait plus aucune frayeur. Ses yeux, rieurs, dévisageaient ses sauveurs, les uns après les autres.

« Merci pour ton aide, lui dit Miriya. Sans toi, je ne sais pas si nous aurions pu tenir la porte contre les brigands.

— Ils ont dû se mettre à trois pour m'avoir lorsqu'ils m'ont capturée. Et j'ai presque failli leur échapper. Avant de partir, je vais juste prendre une épée ou deux, au cas où. Et l'armure de cuir de ce pauvre gars devrait m'aller grosso modo... Ça ne sera pas très seyant, mais au moins efficace. »

La jeune fille s'approcha des cadavres, prit deux épées et une dague, et entreprit de défaire l'un des corps de son armure. Sans le moindre dégoût pour le sang encore chaud, elle défaisait

tranquillement les lacets de cuir. Tous la regardaient, surpris, sauf Douma, qui semblait lui amusé. Quand la jeune fille eut terminé, elle sourit à tout le monde et dit :

« Peut-être pouvons-nous nous présenter ? Je suis Solenn Bérol, fille de Siméo Bérol, le bourgmestre de Rolo. »

Les uns après les autres, tous se présentèrent. Donhull, lui, avait disparu entre-temps.

« Bien, ajouta la jeune fille une fois les présentations faites, encore merci. Quand partons-nous d'ici ? Nous ne pourrons pas marcher trop vite, certains de mes compagnons sont épuisés. Les hommes de Péhor nous faisaient travailler comme des esclaves. Il nous faudra deux bonnes journées avant d'arriver à Rolo. J'espère juste que nous ne tomberons pas sur les patrouilles. »

Chtark regardait la jeune fille, ainsi que ses compagnons, derrière elle. Des villageois apeurés, ne sachant pas se battre, et ne voulant qu'une chose : retourner chez eux. Sans regarder Aurianne, il répondit :

« Nous partons demain, à l'aube. Reposez-vous. Nous devons marcher aussi vite que vous le pourrez. »

La guérisseuse jeta un regard surpris à son compagnon, mais ne dit rien. Solenn fit une rapide courbette et rejoignit les prisonniers qui se dirigeaient déjà vers la salle commune, à la recherche de nourriture.

« Une drôle de fille, dit Chtark lorsqu'elle eut disparu. Je vais aller fouiller les bâtiments. Peut-être trouverons-nous quelques informations intéressantes pour le duc. Aurianne, peux-tu veiller sur Ionis s'il te plaît ?

— Heu... oui, répondit Aurianne, après avoir hésité un instant.

— Douma, Miriya, commencez à creuser des tombes pour ces hommes pendant que je fouille. Il ne faut pas laisser les corps aux... loups. »

Chtark épousseta ses vêtements et partit à la suite des villageois vers le bâtiment d'où étaient sortis les brigands. Il s'agissait d'une seule et unique pièce, meublée de trois grandes tables installées autour d'un espace pierré réservé au feu. Un peu de soupe continuait à fumer dans une marmite, accrochée

au-dessus des dernières braises. Les restes du repas étaient tombés çà et là avec les chopes de bière lorsque les brigands s'étaient levés précipitamment. En dehors de la nourriture, sur laquelle les villageois se jetaient, affamés, il n'y avait rien d'intéressant ici. Chtark ne trouva rien non plus dans le dortoir ni dans ce qui devait servir d'armurerie, un petit bâtiment vide aux murs couverts d'étagères. Après avoir inspecté également en vain l'endroit où étaient retenus les prisonniers, il s'approcha enfin du dernier bâtiment. Plus petit que les autres, il ne devait faire que trois mètres sur quatre. La porte, fermée, céda facilement après quelques coups de pied. À l'intérieur se trouvait un bureau tout simple, en bois, sur lequel était disposée une carte de la région. Elle représentait les villages de Rolo, de Mirinn, la partie Est du Bois de Trois-Lunes et le fortin en construction. Dans le tiroir du bureau, après avoir minutieusement fouillé, Chtark trouva une lettre décachetée. Il l'ouvrit. Dessus, quelques mots étaient griffonnés. Ne sachant pas lire, le soldat la mit dans sa tunique, avec la carte, et ressortit. Dehors, Aurianne, qui avait usé de ses talents de guérisseuse pour guérir les nombreuses blessures des villageois, était étendue sur le tas de foin, épuisée. Ses yeux se fermaient malgré elle. À ses côtés, Miriya et Douma semblaient eux aussi à bout de force. Leurs vêtements étaient couverts de boue, et leurs cheveux brillaient de sueur. Ils venaient de finir d'enterrer les corps des brigands dans une fosse, aidés par quelques volontaires.

« Miriya, penses-tu que nous puissions passer la nuit ici ? demanda Chtark quand il eut rejoint ses compagnons.

— Donhull est parti voir si personne n'était dans les parages. Je pense que nous pouvons sans souci passer la nuit dans le fortin. Les brigands de Mirinn ne s'inquiéteront pas avant plusieurs jours. Quant aux éventuelles patrouilles, elles ne bougent jamais pendant la nuit. Elles craignent trop les loups et les ours qui chassent dans les collines.

— Que tout le monde s'installe dans le dortoir alors.

— Et... Que faisons-nous de Ionis ? demanda Douma.

— Comment ça ?

— Et bien... c'est un... un sorcier. Nous ne pouvons pas rester avec lui.

— Et pourquoi cela, Douma ?

— Mais c'est évident ! La sorcellerie n'apporte que des malheurs. Ceux qui la manipulent sont marqués par le sort. Il ne faut pas s'en approcher.

— Il nous a pourtant bien aidés ce soir. Sans lui, nous aurions eu un peu plus de mal à rentrer dans le fortin et à nous débarrasser des brigands. Et puis, la magie d'Aurianne nous a bien aidés elle aussi, non ?

— C'est différent. Il s'agit de la magie d'Idril.

— Ecoute, Douma, tu sais pourquoi tu es avec nous. Nous t'avons accepté, et Ionis aussi t'a accepté. Tu dois faire de même. Je te rappelle que, de toute manière, tu n'as guère le choix », répondit Chtark, sèchement.

Douma se renfroigna, jetant des regards méfiants vers Ionis.

« Chacun sait que la sorcellerie est mauvaise. Je doute que le duc apprécierait de savoir que l'un de ses serviteurs en use.

— Nous avons tous fait en sorte de nous en sortir vivants, dit Miriya. Ensemble, chacun avec ses moyens. Je ne vous cache pas que je ne suis pas à l'aise avec la sorcellerie, mais après tout... Chtark a raison. Si Ionis n'avait pas usé de sa sorcellerie, vous n'auriez peut-être pas pu nous venir en aide Chtark et toi, alors que nous avions du mal à tenir la porte. Et je ne sais pas alors si nous serions encore là pour en parler. Qu'en penses-tu Aurianne, toi qui parles au nom de la Déesse ? »

Aurianne hésita un instant. Elle regardait Ionis, inconscient, qui respirait paisiblement.

« Je suis comme toi, Miriya. Mal à l'aise avec toute magie qui n'est pas issue de la Déesse. Ma magie a permis de guérir vos blessures, celle de Ionis a... détruit. Mais pour la bonne cause.

— En ce qui vous concerne, reprit Chtark, rien ne vous oblige à rester avec nous si cela vous dérange.

— Toujours aussi délicat, Chtark, répondit Aurianne, le regard noir.

— Nous sommes tous fatigués, dit Miriya, et dans son état, le sorcier ne pourra quoi qu'il en soit pas nous faire de mal. Reposons-nous. »

La jeune femme prit ses affaires et celles de son frère, et se dirigea vers le dortoir. Elle fut rapidement rejointe par ses compagnons et les villageois qu'ils avaient libérés. Chtark installa Ionis dans l'un des lits du fond, et posa ses propres affaires à côté. Il entendrait quiconque s'approcherait de son ami. Après avoir organisé des tours de garde afin de surveiller le campement pendant la nuit, ils s'écroulèrent tous, épuisés.

LE PLAN DES BRIGANDS

Le lendemain matin, ils décidèrent de brûler le fortin. Ils allumèrent plusieurs départs de feux, dans le tas de foin, dans la salle commune et dans le bâtiment des prisonniers. Le vent soufflait fort, et la petite place forte fut rapidement la proie des flammes. Soulagés et fiers, tous contemplaient le spectacle de la destruction du repaire des brigands. Ceux-ci contrôlaient encore Mirinn, mais la disparition du fortin serait certainement une perte importante pour eux. Lorsque la plupart des bâtiments et l'une des tours se furent écroulés, Chtark donna le signal du départ. Menés par Donhull et ses loups, qui étaient revenus à l'aube, les villageois et leur escorte se mirent alors en branle, en direction de Rolo. Afin d'éviter les patrouilles des pillards, ils avaient décidé de ne pas suivre la route. Traversant les nombreux bosquets de noisetiers, de charmes et de hêtres, montant et descendant au gré des collines et des vallons, la petite troupe avançait doucement. La majorité des anciens prisonniers était épuisée après des semaines de travaux forcés et ils peinaient sous l'effort de la marche. Depuis le matin, personne n'avait évoqué le sujet de Ionis. Mais tous évitaient ne serait-ce que de croiser le regard du jeune homme et personne ne lui avait adressé la parole. Seul Chtark marchait à ses côtés, le visage renfrogné. Maugréant dans sa barbe, le soldat jetait des regards mauvais aux uns et aux autres. Le jeune mage sentait la gêne de ses compagnons. Blessé, il se refusait à entamer la discussion. Grâce à lui, un seul des prisonniers était mort la nuit dernière. Que se serait-il passé si, par son éclair de feu, il n'avait pas semé la panique chez les brigands ?

Même épaulés par Miriya et Donhull, ils n'étaient pas de taille à se battre contre dix hommes à la fois. Alors, malgré les craintes que la magie inspirait, il avait espéré que ses compagnons verraient le côté positif de ses dons. Mais même les anciens prisonniers l'observaient avec méfiance. La tête baissée,

le cœur lourd, Ionis repensait à tous ces regards en biais qu'il avait déjà dû supporter à Norgall. Tout n'était qu'un éternel recommencement...

Pendant qu'ils faisaient une courte pause, assis sur des rochers à quelques mètres des villageois, Chtark rompit le silence :

« Personne ne t'a encore remercié, Ionis, pour hier soir. Sans toi, je ne suis pas sûr que nous nous en soyons tous sortis indemnes. Et en tout cas, je n'aurais certainement pas été là. Alors je le fais à leur place : merci, mon ami. »

Un silence gêné suivit les paroles du chasseur.

« Ce n'est pas grave, Chtark, répondit Ionis. Mais merci quand même, termina-t-il, essayant de faire croire, sans vraiment y arriver, que cela lui était indifférent.

— On dit que la sorcellerie empoisonne ceux qui la voient, dit Solenn, qui avait passé la majeure partie de la matinée à marcher aux côtés de Douma. Et que les sorciers sont malfaisants. Ils font tourner le lait des vaches, font pourrir les récoltes, et là où ils passent, les femmes enceintes accouchent d'enfants malformés.

— Tu es enceinte ? demanda Ionis.

— Non, répondit Solenn, en rougissant.

— Alors tu n'as rien à craindre. »

Solenn manqua de s'étouffer, tandis qu'Aurianne esquissait un sourire.

« Comprends-nous, Ionis, dit la guérisseuse. La sorcellerie est maléfique. Pourquoi celle que tu utilises le serait moins que les autres ?

— La magie, répondit Ionis, n'est pas malfaisante. C'est une arme comme une autre. Qu'ai-je fait de mal en essayant de sauver mes compagnons ?

— Peut-être est-ce pour avoir notre confiance, dit Solenn. Et dès que nous aurons le dos tourné, hop ! une dague dans le dos, et vas-y que je te retire les entrailles pour maudire ta famille ! »

Ionis leva les yeux au ciel, hésitant entre le rire, la résignation et la colère.

« Ionis m'a sauvé à plusieurs reprises, reprit Chtark. Sans lui, je ne serai pas là aujourd'hui. C'est simple : si vous ne lui faites pas confiance, partez. Mais n'oubliez pas ce qu'il a fait pour vous. Aurianne, sans lui, peut-être n'aurais-tu pas retrouvé ton frère. Douma, Ionis t'a accepté tel que tu es, sans a priori. Et tu n'es même pas capable d'en faire autant. Quant à vous, Miriya et Donhull, je vous remercie de l'aide que vous nous avez apportée hier. Après avoir raccompagné ces gens à Rolo, nous irons, Ionis et moi, à Mirinn. Nous irons voir ce que nous pouvons faire pour le village, avec ou sans vous. »

Tous se regardaient les uns les autres, en évitant toujours le jeune magicien.

« Laissez-moi au moins une chance de vous prouver que je ne suis pas mauvais, dit enfin Ionis, les yeux plantés dans le sol. Seul le temps vous le montrera sans doute. Mais laissez-moi cette chance-là. S'il vous plaît. »

Chtark posa sa main sur l'épaule de Ionis, attendant la réponse des autres.

« Les loups ne te craignent pas, sorcier, dit Donhull de sa voix rauque. Je te ferai confiance.

— Par Odric, le sauvage et le sorcier qui s'allient maintenant ! s'exclama Solenn, provoquant malgré elle le rire de Douma.

— Je te fais confiance, Ionis. Même si je n'aime pas la magie, je crois que ton... feu... nous a bien aidé », dit Douma, après avoir repris son sérieux.

Aurianne et Miriya acquiescèrent. Tous les regards se posèrent sur Solenn. La jeune fille semblait soudain très intéressée par le vol de quelques oiseaux, au loin. Chtark se racla la gorge. Faisant mine de se rendre soudain compte que tous l'attendaient, elle s'exclama :

« Ah ! Bien sûr, moi aussi je te fais confiance, Ionis ! J'ai bien vu que ces éclairs de feu n'étaient destinés qu'aux brigands ! »

Solenn paraissait pourtant tout sauf convaincue. Après un petit sourire, elle partit rejoindre les gens de son village et le frère d'Aurianne qui, assis dans l'herbe non loin, massaient leurs pieds endoloris.

« Étrange fille, conclut Douma. Que comptes-tu faire après les avoir ramenés à Rolo, Chtark ? Aller à Mirinn ?

— Oui. Je veux savoir combien ils sont là-bas. Et, qui sait, peut-être pourrons-nous convaincre la milice de reprendre les armes.

— Ne compte pas dessus, dit Donhull. Ce sont des couards.

— Nous avons attendu trop longtemps avant que le duc n'agisse, nuança Miriya. Beaucoup ont perdu espoir.

— C'est à nous de leur redonner. Et puis, si nous sommes assez nombreux... »

Chtark passa en revue chacun de ses compagnons.

« Nous t'aiderons, dit Miriya sans hésiter. Ce sont des brigands comme eux qui ont tué nos parents, il y a des années de cela. »

La voix de la jeune femme ne laissait transparaître aucune tristesse. Mais ses yeux baissés brillaient d'une ancienne colère inapaisée.

« Quoi que tu fasses qui puisse leur nuire, termina-t-elle, Donhull et moi serons à tes côtés.

— Mirinn est sur ma route, dit Aurianne. Je vous aiderai aussi. Ne serait-ce que pour vous remercier de m'avoir aidée à sauver mon frère... et d'avoir raccompagné ces pauvres gens à Rolo.

— Merci », dit Chtark.

Ralenti par les villageois, le voyage jusqu'à Rolo prit trois longues journées. Aurianne, son jeune frère et Miriya marchèrent ensemble durant la plus grande partie du trajet. Les deux jeunes femmes avaient été initiées, chacune à sa manière, aux mystères de la Déesse. Aurianne était guérisseuse, comme sa mère et sa grand-mère avant elles. Ses pouvoirs, disait-elle, provenaient d'Idril. Miriya avait été élevée par Reld, qui avait lui aussi certains talents donnés par la Mère Protectrice. Le vieux bourgmestre l'avait élevée dans le respect de la Déesse. Miriya, qui ne savait que se battre, s'était promis de mettre son épée au service d'Idril et de ses serviteurs. Donhull était rarement avec sa sœur. Passant son temps à vérifier que personne ne suivait la colonne de réfugiés et qu'aucune embuscade ne les attendait devant, il faisait tout pour éviter une

quelconque compagnie. Douma marchait avec Solenn et ses compatriotes de Rolo. Il rejoignait ses compagnons le soir, lorsque tous s'arrêtaient pour la nuit. Cible de nombreuses insinuations et moqueries, il mettait une grande énergie à nier catégoriquement tout intérêt pour la jeune villageoise. Chtark et Ionis restaient ensemble, discutant du duc, d'Aveld, et de ce qu'ils feraient une fois qu'ils sauraient ce qu'il se passe à Mirinn. Le soir précédant leur arrivée à Rolo, Chtark ressortit la carte et la lettre qu'il avait trouvées dans le fortin et les tendit à son ami.

« J'ai trouvé ceci dans le fortin. Je ne l'ai montré à personne encore. Regarde la carte. C'est Avelden. Il y avait une lettre avec. Peux-tu me la lire, s'il te plaît ? »

Ionis prit le parchemin et lut à voix basse :

« Péhor,

Je suis satisfait de lire que tu es enfin le chef incontesté des brigands d'Erbefond.

Le temps du harcèlement est terminé, il faut qu'Harken commence à s'inquiéter sérieusement. Commence la construction du fortin, et essaie de prendre le village de Mirinn. Agite un peu la province et rejoins-nous ensuite, comme convenu, à Cargen.

Viens avec tous tes hommes, sans exception. Le village n'a aucune importance.

Je t'attends avant la fin du printemps.

Lance. »

Les deux amis échangèrent un regard inquiet.

« Cargen ? Mais que voudraient-ils faire dans cette vieille tour ?

— Aucune idée, répondit Chtark, le visage soucieux. On sera vite à mi-printemps. Je ne peux pas retourner à Aveld sans prévenir les miens. Cargen est à peine à une journée de marche de Norgall. Si tous les brigands d'Avelden se retrouvent là-bas, je ne donne pas cher du village. Je dois y aller.

— Quand comptes-tu partir ?

— Une fois que nous serons revenus à Mirinn. Nous ferons ce que nous pourrons pour ses habitants, puis vous partirez vers Aveld. J'irai, moi, vers les montagnes.

— Je t'accompagne.

— Non. Quelqu'un doit prévenir le duc.

— Aurianne le fera, ou Douma.

— Douma ? Ne crois-tu pas qu'il en profitera pour filer, plutôt ? »

Ionis tourna la tête et regarda un moment leur compagnon, occupé une fois encore à distraire la jeune Solenn.

« Il a eu de nombreuses occasions de filer. Il ne l'a pas fait. Je me demande finalement s'il n'est pas digne de confiance. Mais quoi qu'il en soit, tu ne me feras pas changer d'avis. Je retourne à Norgall avec toi.

— Et ton maître ?

— Il n'est pas pressé. Et moi non plus. »

Chtark regarda longuement son ami.

« Merci », dit-il enfin, lui posant la main sur l'épaule.

Le lendemain soir, tous furent accueillis en héros à Rolo. Le bourgmestre fut bouleversé par le retour de sa fille cadette. Il paya de sa propre poche plusieurs chambres à l'unique auberge du village, et invita l'ensemble des habitants à venir y écouter les exploits de ses sauveurs. Durant toute la soirée, chacun relata sa version de l'attaque du fortin. L'assemblée écoutait, hypnotisée, les actes de bravoure des jeunes gens. Au grand soulagement de Ionis, personne ne fit mention de ses dons particuliers, ni de ceux d'Aurianne. Au fur et à mesure que la nuit avançait, la bière aidant, Chtark, Douma et Solenn embellissaient leur récit, ajoutant de nouvelles précisions à chaque nouvelle question. Alors que l'aube pointait, il ne restait plus que quelques personnes à les écouter. Tous les autres étaient partis, et certains dormaient, la tête affalée sur la table.

« Et alors, avec une épée dans chaque main, racontait Solenn, une énième chope à la main et la voix pâteuse, je me suis jetée sur les sept adversaires de Douma et... Douma ! »

Celui-ci lui répondit d'un ronflement sonore, bientôt accompagné par Chtark. Haussant les épaules, Solenn se leva en

titubant. Elle se rapprocha en zigzaguant de la cheminée, et s'écroula dans le grand fauteuil à bascule qui y faisait face.

« Tous les mêmes, ces hommes. Dès que c'est pour entendre les exploits d'une femme, il n'y a plus personne ! »

Quelques secondes plus tard, Solenn avait rejoint, elle aussi, le concert de ronflements de ses compagnons.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand Chtark, Douma, Ionis, les Lirso, Aurianne et son frère repartirent vers le sud. Mirinn était loin, et malgré leur longue soirée de la veille, Chtark avait insisté pour partir peu de temps après leur réveil. Seul Ionis partageait l'impatience de son ami. Le voyage serait long d'Erbefond à Norgall, et les deux amis voulaient absolument être là-bas avant la fin du printemps. Afin d'aller le plus vite possible, ils persuadèrent leurs compagnons de suivre la route qui reliait les deux villages. Sans prisonniers à protéger et confiants en la capacité de Donhull à les prévenir de tout danger, ils espéraient que les patrouilles pourraient être évitées ou au pire, semées. Le rythme fut plus soutenu encore qu'à l'aller. À de nombreuses reprises, Douma supplia, en vain, de marcher plus lentement. Enfin, après trois longues journées d'une marche harassante, ils furent à nouveau en vue des palissades du village de Mirinn. Du haut de la colline où ils se trouvaient, le village avait l'air paisible. De la fumée s'échappait des cheminées, et plusieurs troupes passaient tranquillement sur les coteaux. Seule l'absence de la bannière d'Avelden sur la hampe de la tour de guet trahissait la présence des brigands.

« Que faisons-nous maintenant ? demanda Ionis, observant le petit bourg, les mains en visière. On ne sait pas combien ils sont, ni même s'ils savent que leur fortin a été brûlé.

— J'ai réfléchi, dit Chtark. Miriya, Donhull, restez ici avec Milar. Aurianne, Douma, Ionis et moi allons entrer au village. Nous ne sommes pas connus ici. Nous nous ferons passer pour de simples voyageurs. Une fois que nous saurons ce qui se passe au village, nous viendrons vous prévenir. Qu'en pensez-vous ?

— Ça me va, dit Miriya. On vous attend ici. »

Aurianne embrassa rapidement son frère, puis rejoignit ses compagnons. Ensemble, ils partirent vers le village. Il ne leur fallut qu'une demi-heure pour atteindre la palissade qui

entourait le village. À leur grande surprise, les portes étaient ouvertes et il n'y avait personne dans la petite rue en terre battue en face d'eux. Les maisons semblaient vides et aucun bruit n'en sortait. Seuls quelques chiens erraient, la langue pendante, fouillant dans les tas de détritux à la recherche de nourriture. Le silence était impressionnant. Aurianne frissonna.

« Où sont-ils tous passés ?

— Peut-être ont-ils fui les brigands ? dit Ionis.

— Non, répondit Chtark. Les cheminées fument encore. Il y avait du monde il y a peu de temps. Le village n'est pas grand. Essayons d'avancer un peu, mais restez sur vos gardes », termina-t-il, sortant son épée.

Mirinn ne comptait que quelques rues, toutes aussi désertes les unes que les autres. Alors qu'ils avançaient vers le centre du village, des éclats de voix se firent entendre, de plus en plus fort. Collés aux murs des maisons, Chtark et ses compagnons s'approchèrent discrètement. La ruelle qu'ils avaient empruntée débouchait sur la place du village. Elle était bondée. Tous les habitants y étaient rassemblés. Le visage tourné vers le centre, ils écoutaient un homme qui leur parlait, caché par la foule :

« Les temps sont difficiles, pour tout le monde. Partout, l'insécurité menace. Les brigands, plus forts et mieux organisés, attaquent caravanes et villages. Le duc a envoyé la majorité de ses troupes dans chacune des villes d'Avelden, pour les aider à contrer la menace. Vous vous croyiez oubliés ? Non. Nous sommes venus. Tard, il est vrai, mais nous sommes venus. Et pour trouver quoi ? Des hommes qui se sont battus pour leur liberté, pour leur terre ? Non. Des hommes qui ont cédé à la peur. Seul votre bourgmestre a osé défier les brigands. Un vieillard, seul, qui a traversé le Bois de Trois-Lunes pour supplier le duc d'apporter de l'aide à son village envahi. Et le duc, votre duc, a répondu à son appel.

— C'est le capitaine Féril, murmura Chtark à ses compagnons. Je reconnais sa voix. Comment a-t-il fait pour arriver si vite ?

— Ma vie et celle de ma famille valent plus qu'un étendard, cria un homme dans l'assemblée. Péhor nous avait promis mille

tourments si nous ne lui obéissions pas. Ma ferme est isolée, perdue à plusieurs lieues du village. C'est tout ce que je possède, avec ma vache et ma mule. S'ils l'avaient brûlé, j'aurais tout perdu. Pendant des années, le duc n'a rien fait pour nous sauver. Peu m'importe qui nous gouverne, tant que je peux faire vivre ma femme et mes cinq enfants. »

Un lourd silence suivit le discours de celui qui avait crié ainsi.

« Cela fait des années que nous les combattons. Pourquoi ? demanda la voix d'un homme âgé.

— C'est Reld, vous ne croyez pas ? murmura Aurianne.

— Parce que nous sommes libres, et que ce n'est pas par la force que notre village gagnera. Ils ont déjà tué nos pères, nos mères, ont brûlé de nombreuses fermes depuis tant d'années. Nous avons perdu la dernière bataille, mais ils avaient été diminués depuis ! Nous sommes pauvres, et isolés d'Aveld. Est-ce pour autant que nous n'avons ni honneur ni souvenirs des raids, des cauchemars de nos enfants et de nos terres brûlées ? »

Chacun commenta les propos du bourgmestre, et un léger brouhaha s'élevait de la centaine de personnes présentes autour du puits. De petits groupes se formaient. Au travers des mouvements des uns et des autres, Chtark et ses compagnons virent qu'au centre de la place se trouvaient Fériel Harken et Reld Thrin. Ils étaient accompagnés d'une vingtaine de cavaliers, aux armes du duché. Le capitaine d'Avelden semblait soucieux.

« Le duc a ordonné que la moitié de mes hommes restent ici. Ils aideront votre milice. Les brigands ne reviendront pas. »

Chtark sortit de l'ombre de la ruelle et s'avança sur la place. Il cria, afin de se faire entendre de tous :

« Nous avons brûlé leur fortin ! Il n'y a plus personne là-bas, et les prisonniers qu'ils retenaient ont tous été libérés ! »

D'un bloc, la foule se retourna pour dévisager le nouvel arrivant. Le visage de Reld se fendit d'un large sourire. Fériel Harken, lui, ne cachait pas sa surprise.

« Voilà qui devrait calmer vos dernières peurs, dit Reld, d'une voix forte. Même le fortin n'est plus. Les brigands ont vu les soldats d'Avelden approcher. Ils n'ont nulle part où se

réfugier maintenant. Ils ont fui loin de Mirinn et ne reviendront pas. Le duc a entendu nos appels. Revenons à nos anciennes vies. Oublions nos querelles, et retournons à nos champs. Je vous promets que les terres seront sûres désormais. La milice protégera le village et les soldats du duc patrouilleront dans les collines. Péhor et ses hommes ne reviendront pas, mes amis, je vous l'assure. Ils ont déjà perdu. »

Sur la place de Mirinn, les habitants semblaient indécis. Leurs regards passaient du neveu du duc et du bourgmestre à Chtark et ses compagnons qui, traversant la foule, les rejoignaient. Les visages reflétaient l'anxiété de chacun. Et si les brigands revenaient quand même, défiant les soldats d'Avelden ? S'ils mettaient leurs menaces à exécution ? Qu'allait-il advenir du village ? Les gens murmuraient, s'interrogeaient à voix basse. Les hommes de l'ancienne milice semblaient mal à l'aise. Avaient-ils honte de leur reddition, ou était-ce autre chose ? Une femme sortit de la foule et s'approcha de Reld et de ses compagnons.

« Je te crois, bourgmestre. Après tout, tu as toujours su œuvrer pour le bien du village. Je vais donc encore te faire confiance. Mais cette fois-ci, c'est trop important, et tu n'as pas le droit à l'erreur. Les brigands mettront le village à sac s'ils reviennent. Tu le sais.

— Ne craignez rien, répondit Reld, de sa voix apaisante. Ils ne reviendront pas », répéta-t-il, comme un leitmotiv.

Dans la foule, les discussions étaient animées. Reld Thrin et Fériel Harken attendaient en silence. Puis, petit à petit, plusieurs groupes se détachèrent. Ils quittèrent la place les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les hommes de la milice. L'un d'eux sortit du groupe et, la tête baissée, s'approcha du puits. Il s'agenouilla devant le jeune seigneur Harken.

« Mon seigneur, je suis Kar Largen, le chef de la milice. C'est moi qui ai ordonné la reddition des gars. Ils n'y sont pour rien. Ne les emmenez pas. »

Le capitaine d'Aveld le regarda un instant sans un mot, puis il déclara :

« Relève-toi. Je ne vais emmener personne. Ton seul tort a été de perdre la confiance en ton duc. Nul n'est infailible, et je veux croire que tu l'as fait pour le bien de ton village. Tout ce que je te demande, et tout ce que je demande à tes hommes maintenant, c'est de continuer à protéger Mirinn, et de ne plus jamais abaisser la bannière d'Avelden. Elle symbolise la force, le courage de nos terres. Elle symbole aussi le fait que vous n'êtes pas seuls. Mes soldats patrouilleront dans les collines. Crois-moi, vous ne serez plus jamais attaqués.

— Merci, mon seigneur, bafouilla l'homme en se relevant. Et merci à toi aussi, Reld. »

Kar Largen rejoignit ses compagnons, et tous disparurent rapidement dans les ruelles de Mirinn. Sur la place il ne restait plus que Reld Thrin, Fériel Harken et ses hommes, ainsi que Chtark et ses compagnons. Fériel se tourna vers le jeune soldat. Celui-ci s'inclina, vite imité par ses amis.

« Est-ce vrai, Chtark ? Vous avez brûlé le fortin des brigands ?

— Oui, mon seign... heu, capitaine.

— Combien y avait-il d'hommes ?

— Une dizaine. Armés d'épées, de boucliers et protégés par des armures de cuir. Du bon équipement, capitaine, et les hommes savaient se battre.

— Des blessés ?

— Ils sont tous morts. Un prisonnier a été tué également. Nous avons ramené les autres dans leur village, à Rolo.

— Et vous avez brûlé le fortin... à vous quatre ?

— Non, capitaine. Deux de nos compagnons nous attendent derrière les collines. Ce sont deux habitants de Mirinn qui ont fui après la prise du village.

— Allez les chercher. Et rejoignez-moi chez le bourgmestre. Je veux entendre votre histoire.

— Bien, capitaine », répondit Chtark, se mettant au garde à vous alors que Fériel retournait vers ses hommes.

« Je vais les chercher, dit le soldat à ses compagnons.

— Nous venons avec toi, dit Ionis, reprenant sa besace sur son épaule.

— Ce n'est pas la peine. Reld Thrin et le seigneur Harken l'ont dit : les brigands ont fui. Je ne risque rien. »

Le soleil se couchait lorsque Chtark revint avec les Lirso et le jeune frère d'Aurianne. Il y avait peu de monde dans les rues. Gênées ou soudainement absorbées par le seau ou les barriques qu'ils portaient, les rares personnes qu'ils croisèrent détournèrent leur regard des voyageurs. Pas une ne leur adressa la parole. En silence, menés par Miriya et Donhull, ils se dirigèrent vers la demeure du bourgmestre. Celle-ci se trouvait non loin de l'entrée du village. Il s'agissait d'une petite maison en torchis, accolée à un enclos dans lequel broutait tranquillement une chèvre. La porte en bois était entrouverte. À l'intérieur, dans la pièce principale, Fériel Harken, Reld Thrin, Aurianne, Ionis et Douma, assis autour d'une table, buvaient un thé fumant. Lorsque les nouveaux arrivants pénétrèrent dans la maison, Reld se leva et embrassa chaleureusement les deux Lirso. « Mes enfants ! Mes enfants ! Je suis incroyablement fier de vous ! » Le vieil homme amena les dernières chaises de sa maison afin que chacun puisse s'asseoir. Quand ils furent tous installés, le seigneur Harken reprit la conversation là où il l'avait laissée.

« Les derniers événements ont porté un coup très dur à Mirinn. J'ai vu les regards pleins de doutes et de craintes des uns et des autres. J'ai vu aussi ceux qui regrettent que je sois venu. Il faudra sans doute beaucoup de temps pour que vous soyez à nouveau tous unis et que la peur des pillards s'estompe. C'est une lourde tâche qui vous attend, Thrin. Mais je sais que vous en êtes à la hauteur. Vous avez affronté le Bois de Trois-Lunes, avez marché jour et nuit pour venir voir mon oncle malgré vos précédents appels restés sans réponse. Ce village a bien de la chance de vous avoir comme bourgmestre. Quant à nos promesses, soyez rassuré, elles ne seront pas vaines. Mes hommes resteront à Mirinn, sous votre commandement, tant que vous le souhaitez. »

Le capitaine Harken se tourna ensuite vers Chtark et ses compagnons.

« En ce qui vous concerne, maintenant que vous êtes tous là, je suis plus qu' impatient de savoir comment vous avez pu brûler ce fortin. Racontez-moi tout, et n'omettez aucun détail. »

Chtark prit sa respiration et se racla la gorge. D'une voix posée, il raconta la rencontre avec Aurianne, la disparition de Milar, puis la poursuite des brigands à travers le Bois de Trois-Lunes, leur rencontre avec Reld, Miriya et Donhull et, enfin, l'attaque du fort. Au fur et à mesure de son avancée dans le récit, il regardait tour à tour ses compagnons, cherchant régulièrement leur assentiment. Cette fois non plus, il ne mentionna pas les éclairs de Ionis, ni la magie d'Aurianne. Aucun des deux ne prit la peine de le corriger. Lorsque Chtark s'arrêta de parler, le thé de Fériel Harken était froid depuis longtemps, et dehors, la nuit était noire.

« Et qu'y avait-il dans cette lettre que tu as trouvée, Chtark ? », demanda le jeune seigneur.

Chtark fouilla à l'intérieur de sa tunique. Il en ressortit la carte et la lettre froissée qu'il tendit à son capitaine. Celui-ci l'approcha des quelques bougies qu'avait allumées le bourgmestre. Il parcourut le parchemin rapidement, fronçant les sourcils au fur et à mesure qu'il lisait.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? Des brigands qui jouent aux conquérants ? C'est incompréhensible... Cela n'augure vraiment rien de bon. Il faut que je rentre dès demain en Avelde. Mon oncle doit voir cette lettre de toute urgence. Peut-être aura-t-il eu d'autres informations entre-temps. Et je me renseignerai sur ce village de Cargen. Le nom ne me dit rien.

— Capitaine, dit Chtark, j'ai une requête à formuler.

— Je t'écoute.

— Je sais où se trouve Cargen. Ce n'est pas un village, mais une vieille tour, à quelques lieues de Norgall. Je... Toute ma famille vit là-bas. Si les brigands de la région se rejoignent à Cargen, ils iront très certainement piller Norgall. Je ne peux pas rester ici sans rien faire. Je sais que je viens à peine d'entrer dans la garde, mais permettez-moi, s'il vous plaît, d'aller les prévenir et leur demander de fuir dans les montagnes pendant qu'il est encore temps ? »

Fénil Harken resta silencieux un instant, semblant réfléchir. Il regardait tour à tour Chtark et ses compagnons.

« C'est d'accord, dit-il finalement. J'accède à ta requête. Je veux cependant que tu fasses quelque chose pour moi. Préviens ta famille et après, tu iras à cette tour dont tu m'as parlé. Essaie de voir ce qui s'y trame. Je veux savoir combien d'hommes se sont rassemblés, et quels sont leurs plans. Je n'ai très certainement pas assez d'hommes disponibles pour les déloger, mais je veux savoir ce qui se passe là-bas. Tu feras très bien l'affaire, j'en suis certain. »

Chtark sourit et bomba le torse, flatté par la remarque du capitaine d'Avelden.

« Je t'accompagnerai, Chtark, dit Ionis.

— Moi aussi, dit Douma, à la surprise de tout le monde. Si le seigneur Harken le veut bien, précisa-t-il, regardant ce dernier.

— Douma, tu as rempli ton engagement vis-à-vis du duc, répondit-il. Comme il te l'avait promis, tu es désormais libre de tes actes. Rien ne t'oblige à suivre Magreer... Néanmoins, je paierai une solde de garde à toute personne qui l'aidera dans cette mission. »

Le visage de Douma se fendit d'un grand sourire surpris, qu'il réprima rapidement.

« À combien se monte la solde ? demanda-t-il.

— Une pièce d'argent. Payable à l'avance.

— Seigneur Harken, vous êtes trop généreux ! Vous servir et servir le duc sera un vrai plaisir ! »

Chtark fronça les sourcils devant l'impertinence de son compagnon. Le capitaine d'Avelden, amusé, ne releva pas.

« Donhull et moi viendrons aussi si tu le souhaites, Chtark, dit Miriya. Comme tu le sais, nous avons un compte à régler avec ces brigands.

— Et toi, Aurianne ? demanda Ionis.

— Non. Je dois ramener Milar chez moi, et... je n'ai rien à voir dans tout cela. Merci infiniment de m'avoir aidée à retrouver mon frère, mais mon village a besoin de moi. Je suis leur guérisseuse, et la seule avec ma mère qui connaisse les plantes et leurs vertus. »

Ionis et Miriya semblèrent déçus, mais ne dirent rien.

« Nous partirons demain à l'aube, dit Chtark. La route est longue jusqu'à Norgall.

— Je partirai en même temps que vous vers Aveld, dit Féril Harken. Rejoignez-moi là-bas quand vous aurez des renseignements à me donner. Faites au plus vite. Je n'aime pas trop ce qui se trame. »

Le capitaine se leva, et se prépara à partir.

« J'allais oublier. »

Il sortit une bourse de sa tunique. Il la posa sur la table, en souriant à Douma.

« Voici votre solde, comme promis. Vous aurez là-dedans un léger supplément. Prenez-le, en récompense de la prise de ce fortin. Faites un partage équitable entre vous tous. Avec les remerciements du duc d'Avelden. »

D'un geste de la main, il salua l'assemblée, puis quitta la maison du bourgmestre. Miriya, les yeux pensifs, poussa un léger soupir en regardant par la fenêtre Féril Harken s'éloigner, accompagné de plusieurs de ses hommes.

Douma, donna un coup de coude dans les côtes de la jeune femme :

« Miriya, il est le neveu du duc. N'y pense même pas », se moqua-t-il.

La jeune femme, sortant aussitôt de sa rêverie, rougit. Elle ouvrit la bouche pour protester. Lorsqu'elle vit ses compagnons goguenards, elle se leva, gênée, pour ajouter une bûche dans la cheminée.

« Vous dormirez tous chez moi cette nuit, dit le bourgmestre, changeant de sujet. Il faudra se tasser un peu, mais ça devrait aller. Je vais vous faire préparer des vivres pour le voyage. Quant à ce soir, je vais moi-même préparer le dîner. Miriya, viens donc m'aider s'il te plaît. Nos jeunes amis doivent avoir faim !

— Merci, Reld, dit Chtark. Un bon repas ne se refuse jamais ! »

Le vieil homme sourit et quitta la pièce, suivi de sa fille adoptive.

« Aurianne, nous serons sans doute partis demain quand tu te réveilleras, continua le soldat une fois qu'ils furent sortis. Je voulais quand même te remercier avant de partir. Sans toi, nos blessures auraient été bien plus graves.

— C'est moi qui vous suis redevable, à vous tous. Milar est ici grâce à vous. Lorsque vous reviendrez vers Avel, passez donc me voir à Ern. Je vous recoudrai ça et là », dit la jeune femme en souriant, la main posée sur l'épaule de son jeune frère.

Reld et Miriya revinrent un peu plus tard, portant chacun une grande jatte de soupe aux lentilles. Confortablement installés autour de la grande table en bois collée devant la cheminée, tous se régalerent dans la bonne humeur. La conversation était animée, et tournait autour des derniers événements. Aurianne et Milar pensaient déjà à leur retour chez eux. Miriya et Reld devisaient de l'avenir du village, maintenant que le fortin avait été détruit et que les brigands avaient fui. Chtark était quant à lui plus sombre et moins bavard que d'habitude. Il ramenait toujours la discussion au même sujet : si les brigands n'étaient plus à Mirinn, était-il possible qu'ils soient déjà partis vers Cargen ?

Enfin, tard dans la nuit, tous s'installèrent épuisés et repus sur des paillasses improvisées. Ils s'endormirent rapidement, à la lumière des flammes qui crépitaient dans l'âtre.

LES REVES D'AURIANNE

Aurianne marchait seule dans la forêt. Le chemin débouchait sur un petit lac. Au bord de l'eau, une petite maison en pierre avait été construite. À côté, trois immenses rochers longilignes se dressaient vers le ciel, semblant le défier. Une femme aux cheveux bruns nattés était adossée contre l'un d'eux. Elle contemplait le lac. Revêtue d'une longue robe bleu clair, elle tournait le dos à la jeune guérisseuse. Une grande harpe de bois noir, gravée de symboles incompréhensibles, était posée à même le sol non loin d'elle. Bien qu'avançant sans un bruit, Aurianne était persuadée que la femme avait senti sa présence. Elle s'en approcha, doucement. Alors qu'elle ne se trouvait plus qu'à quelques mètres, celle-ci se retourna. Aurianne s'arrêta et ouvrit la bouche, stupéfaite. Le visage serein, légèrement ridé et les yeux laiteux, elle avait devant elle la femme qu'elle avait vue dans son dernier rêve. Elle avait assisté à sa mort lors de la bataille de Fahaut. Le roi l'avait appelée Mélorée. Était-elle celle dont ils avaient découvert le tombeau dans le Bois de Trois-Lunes ? Aurianne sentait la femme la scruter à travers ses yeux presque blancs. Elle serra ses bras contre elle, frissonnant. « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que je fais ici ? Où sommes-nous ?

— Accepte enfin, répondit la femme d'une voix basse. Et regarde. » D'un doigt fin, elle désigna le lac. Elle ouvrit sa main. Dans sa paume brillait une pierre blanche de la taille d'un œuf de caille, étincelante, dont l'éclat augmentait à chaque seconde. La surface du lac se rida, des vaguelettes se formant à sa surface. Le lac changea de couleur, s'obscurcit et devient noir. Aurianne, comme hypnotisée, s'en approcha, et elle vit...

Une immense table ovale. Trois personnes étaient assises autour, dans l'ombre. Tenue par une couronne, une épée et un long bâton, la carte d'un pays y était étalée. Dans un coin, Aurianne reconnut les montagnes et les forêts d'Avelden,

reconnut l'endroit où se trouvait Ern, son village natal. Puis la carte prit feu à l'Est du duché...

La vision se troubla, puis Aurianne vit... Elle vit des flammes, du sang, des hommes qui se battaient entre eux en bas des murs d'Aveld... Derrière eux, l'étendard d'Avelden flottait, dans un ciel rouge comme le sang...

Le lac se noircit, sembla bouillonner. La vision s'effaça à nouveau, puis Aurianne vit son visage apparaître. Il était marqué par la fatigue et couvert de sang séché. Des larmes ou de la fumée avaient rougi ses yeux, qui étaient d'une étrange pâleur. L'image prit de la profondeur. Elle vit alors qu'elle était à la tête d'une longue procession de gens, tous marchant lentement, la tête courbée, accablés. Derrière eux, le feu et les flammes. Autour d'elle, ses compagnons avançaient, abattus. Douma et Miriya marchaient péniblement, couverts de blessures, épuisés et trébuchant à chaque pas. Donhull se tenait quelques pas derrière, sans ses loups. Dans ses yeux brillait une sauvagerie qui fit frémir la jeune femme. Derrière eux, elle vit un Chtark plus vieux, plus grand peut-être, harnaché d'une armure de maille et d'un casque gravés d'un dragon. Aurianne sursauta. Elle avait déjà vu cet emblème, dans son rêve de la Bataille de Fahaut. Les soldats qui accompagnaient le roi Téhélis et ses hommes l'arboraient, cousu sur leurs tuniques. Elle reconnut aussi l'armure, si particulière avec son plastron gravé et son casque sculpté. C'était celle portée par l'homme que l'ancien souverain avait appelé Anarond. Le visage de Chtark était empli de haine, de rage et de douleur. Aurianne se figea d'effroi. Sur ses épaules, il portait le cadavre d'un homme. Se pouvait-il que ce soit Ionis... ?

« Noooooon ! »

Dans un cri, la jeune femme se réveilla, couverte de sueur. Elle mit quelques instants à recouvrer ses esprits. Il faisait nuit. Dans la cheminée en face d'elle, le bois était presque entièrement consumé, éclairant la pièce d'une faible lueur rouge. À ses côtés, Milar, son jeune frère, respirait paisiblement. Plus loin, Chtark, Ionis et Douma dormaient eux aussi, malgré les ronflements sonores du soldat.

Aucun bruit ne venait de la pièce à l'étage, où se trouvaient Reld et Miriya. Donhull était parti, tard, dormir dans les collines. Aurianne reprit sa respiration doucement et se calma. Se redressant de sa paillasse, elle s'assit, dos au mur.

« Ce n'était qu'un cauchemar, murmura-t-elle, comme pour se convaincre. Un cauchemar. »

Lorsque le soleil se leva, Aurianne était toujours assise, les bras croisés autour des genoux, le regard dans le vide. Elle avait été incapable de se rendormir.

« Aurianne ? Aurianne, ça va ? »

La jeune femme sortit de sa torpeur. À ses côtés, Ionis lui secouait doucement l'épaule, l'air inquiet.

« Tu te sens bien ? »

— Je... Oui. Oui, tout va bien, répondit la jeune fille. J'ai juste... mal dormi. »

De l'autre côté de la pièce, Chtark était déjà prêt. Il avait revêtu son armure de cuir. Son sac et son manteau en peau d'ours attendaient, près de la porte. Le soldat ravivait le feu, sur lequel il avait installé la bouilloire. Dans la cuisine, dont la porte était ouverte, Aurianne voyait Miriya et Donhull occupés à préparer quelques provisions. Douma, lui, dormait encore et ronflait doucement. Chtark s'approcha de lui, et lui donna quelques coups de pieds dans les côtes.

« Réveille-toi, Douma ! Nous sommes en retard, le soleil est déjà haut. »

Douma grogna, tenta de se cacher la tête sous sa peau de mouton. Chtark la lui arracha, et la jeta de l'autre côté de la pièce.

« Dépêche-toi ! répéta le soldat. Nous partons bientôt. »

Aurianne, se sentant observée, tourna la tête. Appuyé sur la rambarde de l'escalier en bois, Reld la regardait fixement.

« Qu'y a-t-il, Reld ? », demanda Aurianne, mal à l'aise.

Le vieil homme s'approcha en souriant d'Aurianne, puis posa la main sur son épaule.

« Je t'ai entendu crier cette nuit. C'était une nuit de nouvelle lune, la nuit de la Déesse. Ne crains pas forcément ses présages. »

Aurianne se raidit, mais ne dit rien. Faisant mine de ne pas comprendre ce que lui disait le bourgmestre, elle se leva. Elle rangea ses affaires en quelques minutes. Quand elle et son frère furent prêts, ils rejoignirent leurs compagnons. Assis autour de la table, ils buvaient leur thé en écoutant les préconisations de Chtark pour le voyage. Les yeux de Douma étaient encore bouffis de sommeil, et il baillait à s'en décrocher la mâchoire, manifestement peu intéressé par ce qui se disait.

« Bien, dit Aurianne. Nous allons vous laisser. Encore merci à tous. Promettez-moi de passer à Ern lorsque vous serez de retour. Ça me fera plaisir... et ça me rassurera aussi sur votre sort, termina-t-elle en souriant.

— Nous passerons, Aurianne, dit Ionis. C'est promis.

— Au revoir, Reld. Et merci pour votre hospitalité.

— De rien, jeune fille. Bonne route. Que la Déesse vous protège... et vous conseille. »

Aurianne ne releva pas et mit toute son attention à éviter le regard du vieil homme. Elle prit son sac sur son dos et se dirigea vers la porte. Avant de la refermer derrière elle, elle sourit une dernière fois à ses compagnons.

« Soyez prudents, d'accord ? »

Une fois sortie, la jeune femme se dirigea vers le campement des soldats du duc. Elle pria pour qu'ils n'aient pas encore levé le camp. Malgré tout ce qu'avait dit Reld Thrin la veille, elle n'était pas rassurée à l'idée de voyager seule sur les routes d'Erbefond. Elle espérait donc rejoindre Fériel Harken et ses hommes, pour profiter de leur protection jusqu'à Ern. Peu de temps après la guérisseuse, Chtark, Ionis, Douma, et les Lirso quittèrent à leur tour la maison du bourgmestre. Après avoir remercié Reld de son accueil, ils installèrent sur leurs épaules leurs sacs surchargés de nourriture et de vin, et se dirigèrent vers la sortie du village. Plusieurs habitants les saluèrent sur leur passage. Arrivés à la palissade, ils reprirent la route de l'Est, en direction des montagnes. Le soleil était haut dans le ciel, et Chtark et Ionis adoptèrent immédiatement un rythme soutenu. Miriya et Donhull suivaient, et Douma fermait la marche, perdu dans ses pensées. La main dans sa poche tournait et retournait la pièce d'argent donnée par le capitaine

d'Avelden. *La solde d'un garde*, avait-il dit. Douma sourit. Si Fériel Harken avait su...

Le jeune voleur et ses compagnons marchèrent toute la journée. Ils ne s'arrêtèrent qu'à quelques reprises, pour manger rapidement et permettre à Douma de reposer un peu ses pieds endoloris. Autour d'eux, le paysage ne changeait pas. Les collines succédaient aux vallées, les bosquets aux pâtures. Ils ne croisèrent personne de la journée, ni voyageur ni caravane. Lorsque le crépuscule approcha, ils s'arrêtèrent enfin et installèrent leur campement au bord de la route. Ils firent un grand feu, à la lumière duquel ils dévorèrent les provisions données par Reld. Repus et épuisés, tous s'endormirent rapidement à la lueur des flammes et des étoiles qui brillaient dans le ciel.

Ionis se réveilla le premier. Le jour se levait à peine et le feu était mourant. Il s'étira sous sa couverture de laine usée, l'un des rares objets qu'il avait pris lorsqu'il était parti de Norgall. L'été était loin, et l'air était encore vif le matin. Il ouvrit les yeux, et sursauta aussitôt. Allongée non loin de lui, tout près du feu, se trouvait Aurianne. Ionis repoussa sa couverture. Il se leva, et s'approcha de la jeune femme. Sa respiration était lourde. Elle semblait dormir profondément. Ionis ralluma le feu et entreprit de faire chauffer de l'eau. Un à un, ses compagnons se réveillèrent. Tous furent aussi surpris de voir Aurianne à leurs côtés. Ce fut finalement Chtark qui, pressé de repartir, décida de la réveiller. Il s'approcha d'elle et la secoua sans trop de ménagement. Aurianne gémit, puis ouvrit un œil. Voyant ses compagnons tous levés, elle se redressa aussitôt, en se frottant les yeux.

« Il est tard ? demanda-t-elle, un peu désorientée.

— Que fais-tu ici ? demanda Chtark.

— Je... j'ai changé d'avis. Je vous accompagne à Cargen.

— Où est ton frère ? Il n'est pas avec toi ? demanda Miriya.

— Le seigneur Harken l'a pris avec lui. Il le laissera à l'embranchement de la route d'Aveld et d'Era. Il ne risquera rien.

— Et pourquoi as-tu changé d'avis ? demanda à nouveau Chtark, méfiant.

— Pour vous remercier, dit Aurianne. Vous avez sauvé mon frère. Je veux vous aider à mon tour.

— Rien ne t'empêchait de te décider avant.

— Ton aide nous sera précieuse, Aurianne, dit Ionis, coupant court à la nouvelle dispute qu'il sentait poindre entre le soldat et la jeune femme. Tu as dû marcher longtemps pour nous rejoindre, non ?

— La moitié de la nuit. Heureusement que vous vous étiez installés près de la route », répondit celle-ci, tout en ramassant ses affaires.

Ses traits étaient tirés, et sa robe en piètre état, déchirée et tachée à plusieurs endroits. Aurianne l'essuya rapidement d'un air contrit, et rejoignit ses compagnons autour du feu. Ils mangèrent rapidement en discutant gaiement. Chtark resta silencieux, à observer Aurianne du coin de l'œil. Il était le seul à ne pas se réjouir du retour de la jeune femme et ne le cachait pas. Le repas terminé, ils nettoyèrent leur campement et reprirent leur voyage, toujours au même rythme soutenu.

Ils marchèrent pendant une dizaine de jours. Au fur et à mesure de leur progression le long de la route, les montagnes apparurent au loin, puis les collines se firent de plus en plus hautes et abruptes. Autour d'eux, les bois disparurent et les terres désolées se couvrirent peu à peu de bruyères. La région qui s'étendait entre Erbefond et les montagnes était pauvre et peu peuplée. Enfin, ils quittèrent la route de l'Est, qui bifurquait vers le sud du duché pour emprunter un chemin caillouteux qui montait dans les collines. De nombreuses pierres et rochers encombraient le passage. Le froid devenait plus vif, présageant la température qui régnait dans les montagnes devant eux. Alors que le soleil approchait de son zénith, Donhull, qui avançait de front avec Chtark, s'arrêta soudain.

« Qu'y a-t-il ? demanda le jeune soldat, prêt à sortir son épée.

— Vous ne sentez pas ?

— Non. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je n'aime pas ça. Une drôle d'odeur. Un mélange de fumée et de poussière. »

Chacun se mit à renifler l'air ambiant. Autour d'eux, les collines étaient étrangement silencieuses.

« Là-bas, reprit Donhull, en pointant du doigt devant eux. Des corbeaux. Ils tournent autour de quelque chose. »

Le visage de Chtark se liquéfia.

« Par Odric, ils sont au-dessus de Norgall ! Dépêchons-nous ! », cria-t-il.

Tous repartirent, quasiment en courant. Et enfin, au détour d'une colline plus haute que les autres, ils arrivèrent en vue du village, à quelques dizaines de mètres en contrebas. Norgall n'était plus qu'un amas de ruines encore fumantes. Les maisons avaient quasiment toutes été brûlées. Des cadavres de bêtes et de villageois, hommes, femmes, enfants jonchaient le sol. Tous égorgés ou brûlés vifs. Ils entrèrent dans le village, le visage marqué par l'horreur qu'ils découvraient. Il n'y avait plus âme qui vive. Chtark et Ionis parcouraient en silence les quelques rues de Norgall, découvrant çà et là les corps de leurs anciens amis. Parmi les cadavres, nombreux étaient ceux qui tenaient encore une dague, un couteau, une arme de fortune à la main. Arrivé près de la sortie du village, Chtark lâcha soudainement son épée et se mit à courir. Ses compagnons le suivirent, et le rejoignirent devant les ruines de la dernière maison du village. Agenouillé par terre, Chtark sanglotait, serrant contre lui les corps de deux jeunes hommes, l'un à peine plus âgé que lui et l'autre tout juste sorti de l'enfance.

« Par Odric... murmura Ionis, immobilisé par l'effroi.

— Ils sont morts ! hoqueta son ami, les yeux emplis de larmes et le visage déformé par la douleur. Ils sont morts, Ionis ! Ils ont tué mes frères ! »

LES SURVIVANTS DE NORGALL

Ils enterrèrent les frères Magreer l'un à côté de l'autre.

Non loin des ruines de la maison familiale, à l'ombre d'un grand pin, ils creusèrent un trou pour Haren, qui avait repris la ferme de leur père, et un second, plus petit, pour Clarand, le cadet. Ionis avait récupéré leurs armes, et les déposa entre leurs mains croisées. Après un dernier adieu, Chtark recouvrit les corps de terre. La tête baissée, les yeux perdus sur le sol fraîchement retourné, son visage était vide de toute expression. Quand les pierres furent installées sur les tombes, ses compagnons retournèrent au village, le laissant seul quelques instants. Abattus, ils entassèrent alors sur un lit de paille et de rondins de bois les dizaines d'autres cadavres qui jonchaient les rues de Norgall. Il y avait là des vieillards chétifs des hommes, dans la force de l'âge, ainsi que plusieurs adolescents et de nombreuses femmes. Tous avaient vendu chèrement leur peau. La majorité tenait encore dans leurs mains un marteau, une dague, une vieille épée rouillée. La nuit était presque tombée lorsque, épuisés, ils terminèrent leur macabre besogne. Ensemble, ils allumèrent le bûcher. Longtemps, Chtark et Ionis regardèrent les flammes danser, et dévorer les corps de leurs anciens voisins et amis. Le soldat avait séché ses larmes. Maintenant, ses yeux brillaient de haine.

« Nous ne pouvons pas voyager de nuit. Nous dormirons dans les collines, et repartirons à l'aube, dit Ionis. Suivez-moi. Je connais une clairière où nous serons abrités du vent et des regards. »

Personne ne mangea ce soir-là. Tous se couchèrent rapidement, autour d'un feu qui ne réchauffait qu'à peine leurs cœurs glacés. Ils n'auraient pu imaginer un tel massacre. Ils n'avaient pas été préparés à une telle horreur.

C'est Douma qui les réveilla le lendemain matin. Le brouillard était dense dans les montagnes et ils avaient

l'impression d'être perdus au milieu d'un immense océan blanc. Le jeune homme avait rajouté du bois dans le feu. Les flammes crépitaient, faisant virevolter des étincelles incandescentes.

« Des traces mènent vers le sud, dit-il tout en servant plusieurs bols de thé brûlant. Je pense qu'il y a des survivants. »

Très vite, tous rassemblèrent leurs affaires. Encore choqués par ce qu'ils avaient vu au village, personne ne proposa d'y retourner. Sans un regard en arrière, ils abandonnèrent leur campement et suivirent les traces laissées sur l'un des chemins qui partait de Norgall. Ils ne voulaient plus penser aux morts et au bûcher de la veille. La recherche d'éventuels survivants au massacre et la peur de tomber sur les brigands occupaient leur esprit. Parlant peu, l'esprit sur le qui-vive, ils avançaient dans les montagnes, guidés par Douma. Chtark, loin derrière, n'avait pas prononcé un seul mot depuis l'enterrement de ses frères. Tous respectaient son silence. Les voyageurs marchèrent ainsi toute la matinée et toute l'après-midi. Les traces continuaient, toujours plus loin. Le soleil se couchait presque quand une voix de femme retentit soudain, déchirant le silence lourd des montagnes, alors qu'ils traversaient un petit goulet entre deux falaises rapprochées : « Ne bougez plus, ou vous êtes morts ! » Tous s'immobilisèrent immédiatement. Le chemin, étroit, serpentait entre les deux flancs de la montagne. De chaque côté, les murs de pierre s'élevaient, abrupts. Il était impossible de se cacher, et impossible de fuir. Donhull, qui ouvrait la marche, leva les yeux vers le haut de la falaise, à une dizaine de mètres au-dessus d'eux. En contre-jour, une vingtaine de silhouettes venaient d'apparaître, sans un bruit. Toutes étaient munies d'arcs, dont les flèches étaient pointées en direction des voyageurs.

« Un endroit idéal pour une embuscade, grogna le jeune homme à ses compagnons. J'aurais dû me méfier d'avantage. Ne tentez rien. D'où ils sont, ils ne peuvent pas nous rater.

— Posez vos armes à terre », cria à nouveau la voix. Ils s'exécutèrent en silence.

« Qui êtes-vous ? Que venez-vous faire ici ?

— Je ne vois que des femmes là-haut. Aucun soldat », chuchota Ionis à ses compagnons.

La vue du jeune mage, pourtant perçante, parvenait difficilement à distinguer les assaillants dans le contre-jour. Mais les silhouettes au-dessus d'eux semblaient trop minces, trop frêles, pour appartenir à des hommes.

« Nous sommes envoyés par le duc d'Avelden ! hurla Chtark. Nous ne vous voulons aucun mal ! »

Aurianne et Douma levèrent les yeux au ciel.

« Tu es fou ? fulmina la guérisseuse. Tu veux nous faire tuer ? »

La voix de celle qui semblait être la meneuse des archers reprit :

« Chtark ? Chtark, c'est toi ? »

L'une des silhouettes baissa son arme et s'approcha du bord de la falaise. Le visage de Chtark, tendu vers elle, laissa échapper son premier sourire depuis la veille.

« Magalène ! C'est moi, c'est ton frère ! Tu ne crains rien ! »

La jeune femme laissa tomber son arc, et se mit à dévaler la falaise en leur direction. Sautant de pierre en pierre avec une agilité incroyable, elle descendait le flanc de la montagne à toute vitesse. Elle ne devait pas avoir plus de quatorze ans. Petite et trapue, elle était vêtue à la manière des montagnards. Protégée du froid par un grand manteau en cuir tanné, doublé de fourrure à l'intérieur, elle portait une longue robe de laine sombre tissée. Ses bottes hautes en peau accrochaient la pierre, l'empêchant de déraiper. Le visage de la jeune fille, encadré de longues nattes brunes à moitié défaites, était baigné de larmes. Arrivée en bas, elle se jeta dans les bras de son frère.

« Chtark, par Odric, hoqueta-t-elle. Tu es de retour ! Ils... ils ont tué Haren et Clarand, Chtark. Je n'ai rien pu faire... rien.

— Je sais Magalène. Nous sommes allés au village. »

Chtark, le visage enfoui dans les cheveux de sa sœur, fermait les yeux, essayant de chasser la douleur qui le submergeait.

« Avec Ionis, nous avons enterré leurs corps près de la maison, reprit-il. Sous le grand pin. »

Le frère et la sœur restèrent quelques instants dans les bras l'un de l'autre. Puis Chtark renifla, et s'éloigna un peu d'elle pour la regarder, laissant les mains sur ses épaules.

« Tu n'es pas blessée ? Notre mère est en vie ? »

— Je vais bien, ne t'en fais pas. Maman est sauvée elle aussi. Elle est au campement avec les autres survivants. Zela y est aussi, avec ses deux enfants.

— Que s'est-il passé ? Qui a brûlé le village ? », demanda Chtark.

La colère grondait dans la voix du jeune homme.

« Suis-moi au campement. Je te raconterai en route, dit la jeune fille. La nuit approche, et nous devons être rentrées avant qu'il ne fasse noir. Qui sont tes compagnons ? Je connais Ionis, mais pas les autres. Ils sont avec toi ? »

— Oui. Nous sommes envoyés par le duc.

— Le duc Harken ?

— Oui. C'est une longue histoire. »

Magalène Magreer agita la main en direction du haut des falaises, faisant signe à ses comparses de les rejoindre. Celles-ci descendirent lentement la falaise, méfiantes, leurs arcs prêts à tirer. Il n'y avait là que des jeunes femmes, toutes âgées de quinze à vingt-cinq ans. Elles saluèrent Chtark et Ionis, mais leurs visages graves jetaient des regards méfiants aux inconnus. Le soldat du duc présenta en quelques mots ses compagnons à l'assemblée, puis conclut :

« Ils sont là pour nous aider. Vous n'avez rien à craindre. »

— Rentrons au campement, dit Magalène. Nous avons au moins une heure de marche avant d'y arriver. Je ne veux pas que les autres s'inquiètent. »

La petite troupe se mit en marche, menée par la jeune fille. Tout en avançant, elle racontait à son frère les derniers événements :

« Tout a commencé il y a deux jours. Le vieux Karlsrel est arrivé au village, venant de la route interdite qui mène aux montagnes. Cela faisait des années que personne ne l'avait vu. Le bourgmestre avait interdit à quiconque de s'approcher de l'ancienne tour, et même les plus jeunes n'allaient plus embêter le vieux. Il titubait. Il était blessé, et ses vêtements étaient

tachés de sang. Maman l'a immédiatement amené chez nous et a essayé de le soigner. Il délirait. Il parlait d'hommes qui avaient envahi sa tour. Il les avait espionnés depuis sa cahute, pendant des jours et des jours, avant que finalement ils ne ressortent et se dirigent vers les collines. Il les a suivis. C'est alors qu'il s'est fait repérer, j'imagine. Deux flèches l'avaient touché, mais il avait réussi à s'enfuir et à arriver jusqu'au village... Il est mort la nuit même. Le conseil du village s'est réuni tout de suite après. Nombre d'entre eux étaient inquiets. Depuis plusieurs semaines, nous avions tous vu, de loin, d'importants groupes de voyageurs aller vers les montagnes. Avec tout ce qu'on a entendu depuis un an, les attaques, les disparitions, tout ça, personne n'avait osé les suivre. Mais, au village, les gens avaient peur. Aucun voyageur ne s'était aventuré sur nos terres depuis bien longtemps. Les plus vieux du village, Nothon et Haler surtout, étaient les plus inquiets. Ils proposaient de faire évacuer le village aux femmes et aux enfants pendant quelques jours, au cas où. D'autres, comme... Haren et Clarand, ne voulaient pas donner foi au propos d'un mourant, à moitié fou qui plus est. Le débat dura longtemps, et finalement il fut décidé que les femmes et les enfants qui le voudraient iraient passer quelques jours au Sud. Le lendemain, avec maman, on a amené tout le monde aux bergeries que nous utilisons l'hiver, pour rentrer les bêtes. Quand je suis revenue à Norgall pour prévenir Haren... Je... Il y avait des centaines d'hommes dans le village. Je les avais entendus de loin. Ils hurlaient, hurlaient, et brûlaient et tuaient tout sur leur passage. J'ai vu les soldats massacrer... les femmes et les enfants, je les entendais crier sous les coups des épées et des flèches. J'ai vu... j'ai vu Haren se faire tuer par un homme. J'ai voulu me jeter sur lui, puis Clarand s'est rué dessus, en me regardant. J'ai compris, je ne sais pas comment, qu'il ne voulait pas que je vienne. Puis... puis... je l'ai vu mourir lui aussi. Un des hommes lui a... enfoncé une lance dans le dos. Il a hurlé « Chtark », il a hurlé... Son cri résonne encore dans ma tête... »

Chtark lui posa la main sur l'épaule. Les larmes coulaient sur les joues de Magalène, sans qu'elle ne fasse rien pour les

retenir. Les yeux de Chtark brillaient eux aussi. Il déglutit. La jeune fille reprit.

« Je me suis enfuie. Je suis revenue ici apporter les nouvelles. Maman s'est évanouie en apprenant la mort de nos frères. Nous ne savons plus quoi faire, ni où aller. Que reste-il du village ?

— Rien. Absolument rien. Nous avons entassé les cadavres et allumé un bûcher. Les bêtes sauvages ne les mangeront pas. »

Dans une ambiance pesante, les rescapés avançaient à travers les montagnes. Traversant les cols et les vallées aux pentes abruptes, ils suivaient l'étroit chemin qui menait vers les pâtures d'hiver de Norgall. Ils n'arrivèrent au campement que peu de temps avant le coucher du soleil. La sente débouchait sur un large plateau, qui partait en s'évasant vers le sud. Une herbe rase et grasse tapissait le sol. Au centre, trois grandes bergeries en torchis formaient un U autour d'une cour en terre battue. De l'un des bâtiments sortaient des bêlements apeurés. Au milieu des bâtiments, plusieurs feux brûlaient, les reflets de leurs flammes dansant sur les murs blancs des abris. Autour, une cinquantaine de femmes et d'enfants se réchauffaient. Lorsqu'ils virent la troupe surgir du col, ils s'immobilisèrent soudainement. Des armes sortirent de sous les manteaux et se dressèrent. Certains portaient un couteau, d'autres avaient empoigné une fourche, une simple canne de berger parfois. Magalène s'avança et cria :

« N'ayez crainte, c'est moi, Magalène ! Je suis de retour, avec Chtark, Ionis et des amis. »

Les bras se baissèrent, et une femme sortit du groupe. Elle portait une longue robe bleue, sous un manteau en laine gris. Elle était vieille et très mince. De longs cheveux blancs sortaient de son chignon défait. Des larmes coulaient sur ses joues ridées, alors qu'elle ouvrait les bras, lâchant la dague qu'elle tenait.

« Mon enfant... Odric soit loué... »

Chtark s'approcha de sa mère, qu'il prit doucement dans ses bras. Pendant quelques instants, tous deux pleurèrent en silence. Autour d'eux, personne ne parlait. Puis, du revers de la main, Chtark sécha ses larmes.

« Le village est en ruine. Ceux qui l'ont attaqué sont partis. Je suis arrivé trop tard.

— Tu ne pouvais pas savoir.

— Si. Nous avons trouvé une lettre, loin d'ici. Elle disait qu'une armée de brigands devait se rassembler à Cargen.

— La vieille tour ?

— Oui. Nous sommes partis aussitôt pour vous prévenir. Nous avons marché, chaque jour plus vite que le précédent. Mais nous sommes arrivés trop tard, répéta Chtark, la voix rauque.

— Tu n'y peux rien, mon fils. Tu n'y peux rien. Ils étaient trop nombreux. Tu n'aurais trouvé que la mort là-bas.

— Je les vengerai. Je te le jure. Je les vengerai, maman. »

Autour d'eux, tout le monde s'affairait. La nuit approchait. Les enfants pleuraient et criaient, de faim, de peur, réclamant leur père, leur mère ou leur frère. Des femmes tentaient de les rassurer, leur promettant qu'ils reviendraient bientôt chez eux, qu'ils ne devaient pas s'inquiéter. Le repas fut frugal. Pressées par le temps, les femmes n'avaient pas apporté de vivres, et le printemps arrivé, il ne restait que peu de réserves aux bergeries. Chtark et ses compagnons partagèrent le peu qu'ils avaient. Enfin, alors que les étoiles brillaient haut dans le ciel, les enfants furent couchés dans la paille des bergeries et les femmes tinrent conseil.

« Si ceux qui ont attaqué Norgall sont définitivement partis, je veux retourner au village, disait Osielle Magreer, la mère de Chtark. Nous devons reconstruire ce qui a été détruit. Nos maisons sont en cendres. À nous de les rebâtir. Pour nos hommes, nos voisins, et nos enfants. Pour ceux qui sont morts.

— Nos hommes ne sont plus, Osielle ! Qu'allons-nous faire, seules et sans défense ?

— Ils ne reviendront pas, dit Chtark. Ils avaient rendez-vous à Cargen. Ils en sont repartis. Demain, j'irai avec mes compagnons vérifier qu'il ne reste personne là-bas. Vous ne risquerez plus rien.

— Nous devons partir. La région n'est plus sûre.

— Vous serez plus en sûreté ici que nulle part ailleurs, dit Aurianne, prenant la parole pour la première fois. Partout, les

terres d'Avelden sont hantées par les brigands. Vous connaissez ces terres. Vous connaissez les cachettes dans les montagnes, les endroits où cueillir des fruits, où trouver du bois. Si vous partez, vous ne trouverez que la famine et la mort. Restez ici. »

Les femmes discutèrent bien tard dans la nuit. Finalement, alors que la lune commençait à descendre dans le ciel, toutes se mirent enfin d'accord : le lendemain même, elles retourneraient à Norgall. Lorsque le matin arriva, les consignes furent données et tous se préparèrent pour le départ. Les enfants rassemblaient le bétail, une dizaine de brebis et quelques chèvres. Les femmes récupéraient dans les bergeries le peu de légumes séchés et de viande qu'il restait après la saison morte. Afin de ne prendre aucun risque, Chtark et ses compagnons avaient décidé de partir en éclaireurs. S'il n'y avait aucun danger, ils avaient convenu de se rendre directement à Cargen. Abandonnant quelques instants les préparatifs, Osielle s'approcha de son fils.

« J'ai trouvé ça sur le vieux Karlsrel, dit-elle. Prends-le. Puisque tu vas à Cargen, il pourra peut-être te servir... »

Elle ouvrit la main. Aurianne sursauta, et malgré elle, poussa un cri de surprise. Dans sa paume, la vieille femme tenait un épais médaillon en fer, gravé d'un dragon stylisé. La guérisseuse le reconnut sans l'ombre d'un doute. Il s'agissait de l'emblème qu'elle avait vu dans ses rêves. Elle regarda autour d'elle. Seul Ionis avait semblé remarquer sa surprise. Les autres regardaient le médaillon. Une chaîne en cuivre, manifestement plus récente, y était rattachée. Chtark tendit la main et accrocha le pendentif autour de son cou. Aurianne frissonna. Elle adressa au mage un sourire qu'elle espéra convaincant et fit mine de s'intéresser aux nuages.

Lorsque les émissaires de Fériel Harken revinrent au village, la fumée avait quasiment disparu. De Norgall, il ne restait que quelques maisons, calcinées ou effondrées. Les voyageurs s'assurèrent qu'aucune troupe ennemie n'était en vue, puis repartirent aussitôt en direction de Cargen. La vieille route sur laquelle ils s'engagèrent, sinuant autour des flancs empierrés, se dirigeait vers le cœur des montagnes. Son accès était interdit depuis de nombreuses années. Seuls quelques enfants l'empruntaient encore par défi, sans jamais cependant

dépasser le plateau de Cargen. La route était supposée mener jusqu'aux ruines du royaume d'Erdeghan, détruit pendant la Grande Guerre des Tribus. Plusieurs siècles s'étaient écoulés depuis, et personne n'aurait aujourd'hui pu en jurer. Chtark et ses compagnons avançaient en file indienne. Ils enjambaient les fissures, contournaient les éboulis, et escaladaient les parois abruptes de la montagne lorsque la route devenait impraticable. Ils marchaient en silence, attentifs à tout bruit qui aurait pu révéler la présence des brigands. Plusieurs heures après leur départ, la route déboucha sur un large plateau pierreux. Encerclé par les pitons qui s'élevaient droit vers le ciel, un torrent le traversait, avant de disparaître dans une fente entre les rochers. De l'autre côté, surveillant l'entrée d'une faille étroite où s'enfonçait un chemin, se trouvait l'antique tour de Cargen. Large et ronde, haute de six ou sept mètres, elle était construite avec la pierre des montagnes. Autour de la construction, étalés sur tout le plateau, se trouvaient des dizaines de feu de camps, éteints. Douma s'avança jusqu'au plus proche, et s'agenouilla au-dessus des cendres.

« Elles sont froides et humides. Ils sont partis depuis longtemps, dit-il en se relevant. Au vu du nombre de feu, il y avait plusieurs centaines d'hommes. Comment est-ce possible ? »

Pour la première fois depuis qu'ils le connaissaient, Chtark et Ionis virent un soupçon de crainte dans les yeux de leur compagnon.

« Qui pourrait lever ainsi une armée au sein même du duché ? demanda Aurianne. L'un des autres ducs ? Le royaume d'Irbano ? Ses frontières ne sont pas loin je crois, si ? »

— Irbano est trop loin, répondit Ionis. À plusieurs dizaines de lieues d'ici. La frontière est bien au-delà d'Agriler, qui se trouve elle-même à plusieurs jours de marche. Ils ne pourraient pas venir jusqu'à Cargen sans se faire repérer. »

Chtark ne quittait pas la bâtisse des yeux, de l'autre côté du cirque.

« Je n'étais jamais venu ici. Même gamin. Allons inspecter les ruines. Peut-être en apprendrons-nous un peu plus à l'intérieur. Et nous irons voir le duc après. Il saura alors

certainement quoi faire, et aura peut-être la réponse à toutes nos questions. »

C'était les premiers mots que le jeune homme prononçait depuis le matin. Dans sa main, il serrait le médaillon que lui avait donné sa mère. Il regarda ses compagnons, puis se mit en marche vers la tour. Tous le suivirent. Les pierres de l'édifice, grises et marron, se fondaient dans la montagne. Le toit avait souffert des âges. Il ne restait que quelques créneaux. Le reste de la tour était cependant en bon état, malgré l'ancienneté évidente de l'édifice. Ils traversèrent le plateau et arrivèrent face au bâtiment. Devant eux se dressait une immense porte, haute comme deux hommes. Le bois, sculpté, représentait deux chevaliers, revêtus de grandes capes et de heaumes. Ils portaient tous les deux une épée, dont la pointe reposait à terre. De manière surprenante, l'entrée semblait encore en bon état. Seul le vantail de droite était à moitié dégondé. Chtark poussa doucement la porte entrouverte. Celle-ci grinça en s'ouvrant. L'intérieur était sombre. Après s'être habitués à l'obscurité, ils virent qu'elle donnait sur une grande salle en arc de cercle, d'une dizaine de mètres de diamètre. Un immense escalier double de pierre leur faisait face et menait au premier étage. Entre les deux volées de marches, trois grandes portes, fermées, permettaient d'accéder à l'autre côté de la tour. Sur les murs, des socles portant des torches étaient installés tous les mètres.

« Les torches sont neuves, chuchota Ionis, dont la vue s'accommodait le plus vite des changements de luminosité. Elles ont été changées tout récemment. »

De chaque côté de la porte d'entrée, deux statues de pierre étaient installées contre le mur courbe de la tour. Chacune faisait plus de trois mètres de haut. La première représentait un soldat. Ses cheveux longs étaient attachés en arrière par une queue-de-cheval. Il était vêtu d'une peau d'ours, au-dessus de ce qui semblait être une armure de cuir clouté. Il tenait à terre une énorme hache de bataille, ses deux mains simplement posées sur le manche. Chtark le reconnut immédiatement et s'inclina devant Odric, Dieu des Montagnes et de l'Hiver. La statue à ses côtés représentait un chevalier en armure. Ses cheveux étaient mi-longs, enserrés par un large bandeau de cuir. Ses mains

munies de bracelets de force sur les hanches, il portait une cotte de maille. Aurianne, le regard grave, le fixa un instant. Son poitrail arborait le symbole du dragon. L'armure était exactement celle que portait Chtark dans sa vision. C'était aussi celle que portait l'homme qui avait accompagné le roi lors de la bataille de Fahaut, des siècles auparavant. La statue, usée par le temps, semblait prête à s'écrouler. Son socle en partie effondré, elle ne tenait plus debout. Seul le mur de la tour l'empêchait de tomber. De l'autre côté de la porte, la troisième statue représentait un homme, grand et mince. Il était vêtu d'une longue chemise de maille et d'une cape dont les bords semblaient en fourrure. Il portait une barbe courte et les cheveux mi-longs. Son front était orné d'une couronne. Ses deux bras étaient tombés, et leurs débris jonchaient le sol. À ses côtés, la dernière statue était plus petite que les autres. Elle figurait un homme, extrêmement trapu, engoncé dans une imposante armure de plaques. Dans chacune de ses mains, il portait une épée. La tête était tombée de la statue, et avait roulé à ses pieds, en plusieurs morceaux. L'homme avait une longue barbe, et des cheveux hirsutes qui sortaient d'un casque à protection nasale. Après s'être assurés que personne ne se trouvait dans cette pièce, Chtark et ses compagnons entrèrent, en silence. Chacun une torche à la main, ils avancèrent doucement en direction des portes. Ils ouvrirent la première. Derrière se trouvait une ancienne salle d'apparat, dont les murs portaient encore les vestiges d'anciennes gravures. Ces dernières avaient été vandalisées tout récemment. Des dizaines et des dizaines de marques tracées au couteau et à l'épée les couvraient désormais. À terre, plusieurs braseros gisaient, abandonnés. Autour, des os rongés et de nombreux restes de repas attestaient d'une présence récente. Juxta la salle d'apparat se trouvait une autre pièce, bien plus grande encore. Les sols, les murs et le plafond étaient là aussi en pierre. Au plafond, une fresque endommagée représentait deux immenses dragons couronnés. Le premier regardait l'Ouest, sa patte droite enserrant un arbre planté en haut d'une colline. Le second avait le regard tourné vers l'est. Enroulé autour du sommet d'une montagne, il tenait entre ses griffes deux épées entrecroisées.

Sur les murs, plusieurs tapisseries pendaient, réduites en lambeaux par le passage des siècles. De larges vitraux aux couleurs passées faisaient entrer la lumière. Bon nombre d'entre eux étaient brisés. Sur ceux qui avaient survécu au temps figuraient encore des chevaliers. Certains galopaient vers les montagnes, combattant de nombreux ennemis, pendant que d'autres chevauchaient paisiblement entre des champs de blés. Au fond de la pièce, deux immenses trônes se trouvaient côte à côte. Le siège de celui de gauche était gravé d'une couronne ceignant un arbre en haut d'une colline. Tous reconnurent les armes d'Ervallon. À droite, le second représentait une couronne posée au sommet d'une montagne, sous laquelle se croisaient deux épées. En contrebas, un dernier fauteuil en pierre, plus petit, était orné d'un dragon. Plusieurs braseros et de nombreuses couches de paille couvraient le sol de cette salle, qui avait servi de dortoir récemment. Des graffitis couvraient les murs. Dans un coin était posée une table. À ses côtés, une marmite contenait un reste de soupe de légume peu appétissant. Contre les murs, des gravats à divers endroits laissaient penser que des statues y avaient été détruites il y a peu de temps.

Ayant fait le tour du rez-de-chaussée, tous se dirigèrent vers l'escalier. Marchant doucement, ils essayaient de faire le moins de bruit possible. Ils gravirent les marches les armes à la main. Tout était silencieux. Ils parcoururent rapidement plusieurs pièces vides, et atteignirent une porte en bois, fermée. Derrière se trouvait la seule pièce de l'étage qui paraissait avoir été habitée récemment. Des peaux d'ours et de mouton couvraient le sol. Dans la cheminée se trouvaient encore quelques bûches à demi calcinées. Au plafond, une immense ouverture décorée par des vitraux illuminait la pièce. Dans un angle, un vieux lit en bois entouré de rideaux neufs avait été installé, à côté d'une table et de deux chaises. Tous examinèrent la chambre de fond en comble, comme ils l'avaient fait pour les autres pièces. Ils se préparaient à ressortir une fois de plus bredouille lorsque Ionis, resté à quatre pattes sous le lit, s'écria :

« J'ai quelque chose ! »

Il se releva, le visage radieux. Il tenait dans sa main deux parchemins, enroulés l'un avec l'autre.

« Ils étaient coincés entre le matelas et le mur. Quelqu'un a dû les oublier. »

Tout le monde se rapprocha du jeune mage. Avec application, celui-ci déroula les deux parchemins sur la table. Le premier représentait une carte d'Avelden, annotée de différentes flèches. Toutes étaient dirigées vers des villes du duché : Péost, Pélost et Agriler. La quatrième, et la plus grosse, se dirigeait droit vers... Avel ! Le cœur battant, Ionis ouvrit le second parchemin et lut à voix haute :

« Zérélan,

Les hommes de Lance arriveront dès la fin du printemps. Prévois de quoi nourrir plus de trois cent hommes pendant quelques semaines. La tour que tu as trouvée est un excellent avant-poste. Fouille-la de fond en comble : les chevaliers d'Escalon étaient riches. »

La lettre était signée « Méga ».

« Cela ne me dit vraiment rien qui vaille, dit Aurianne.

— Finissons-en avec cette tour, dit Chtark. Nous irons ensuite de toute urgence voir le duc. »

Il n'y avait rien d'autre à cet étage. Tous redescendirent et se préparèrent à quitter la tour et revenir vers Avel. Avant de sortir à la suite de ses compagnons, Chtark s'approcha de la statue d'Odric, et s'agenouilla pour prier. Quelques minutes plus tard, il surgit de la porte et hurla à ses compagnons qui l'attendaient dehors :

« Venez, vite ! »

Tous accoururent, et rejoignirent Chtark. Le soldat était penché sous le bras droit de la statue de son dieu.

« Regardez, ici. Il y a une sorte de renforcement. Il est de la taille du médaillon qu'a ramené le vieux Karlsrel. On dirait... une sorte de mécanisme, peut-être une serrure ?

— Essaie d'y insérer le médaillon », dit Douma.

Chtark regarda ses compagnons, les uns après les autres. Tous attendaient, les yeux rivés sur la statue ou sur le bijou que le soldat tenait dans sa main. Retenant son souffle, il l'installa

doucement dans le renforcement. Le médaillon s'y plaça parfaitement. Un déclic se fit entendre, semblant provenir de sous la statue. Chtark essaya de pousser la statue, en vain. Donhull et Douma le rejoignirent, et sous la force combinée des trois hommes, la statue d'Odric pivota enfin, dans un crissement sonore. Dessous se trouvait un escalier. Il descendait vers un sous-sol, plongé dans les ténèbres. Les premières marches étaient complètement recouvertes de poussière. Manifestement, personne n'était passé ici depuis des siècles. Chtark prit une nouvelle torche et descendit le premier, prudemment. Une dizaine de marches plus bas, il se retrouva dans une grande salle de pierre voûtée. Sur le mur en face de lui, le seul à être atteint par la lumière, se trouvaient six socles. Sur les cinq premiers étaient posées des statues d'hommes, grandeur nature. Tous portaient la même armure au dragon. Ils étaient armés, tantôt d'épées, tantôt de haches. En bas, sur les socles, des noms étaient inscrits. Ionis s'approcha et lut à voix basse :

« Ergil, Fanarel, Ildangar, Murgil, Velodel et Anarond. ».

Le dernier socle, au nom d'Anarond, était vide. Derrière les statues, un autre escalier descendait, de quelques marches seulement. Il donnait dans un grand vestibule. Les murs étaient également en pierre taillée. Les carreaux peints au sol représentaient un immense dragon stylisé. La lumière des torches dansait sur les murs, projetant partout des ombres inquiétantes. Face aux visiteurs se trouvait une grande porte en pierre sculptée, entourée de deux autres plus petites en bois. Ils ouvrirent ces dernières, l'une après l'autre. Chacune menait vers une petite crypte. Les murs y étaient peints de scènes de batailles se déroulant dans les montagnes. Au-dessus des combats, un homme regardait, satisfait. Une fois de plus, Chtark reconnut Odric. Au centre des cryptes étaient alignés une dizaine de sarcophages en pierre, scellés. Après avoir fait le tour des deux salles, tous ressortirent. Ils refermèrent doucement derrière eux, comme s'ils avaient peur de réveiller les morts qui sommeillaient dans leurs cercueils de pierre. Ils s'approchèrent de la grande porte en pierre. Ionis se racla la

gorge et lut au-dessus du linteau les inscriptions qui y avaient été gravées :

« Ci-gisent les capitaines des chevaliers d'Escalons, fidèles serviteurs du Roi d'Ervalon et du Roi d'Erdeghan. Qu'Odric porte leur âme et leur gloire en son royaume. »

Derrière la porte à moitié effondrée se trouvait une troisième crypte, plus grande que les deux premières. Sur les murs sculptés à même la pierre, deux hommes couronnés étaient assis sur les trônes que les visiteurs avaient vus à l'étage. Une cinquantaine de chevaliers étaient agenouillés devant eux, comme prêtant serment. Les murs du caveau avaient été creusés de plusieurs niches. Dans cinq d'entre elles se trouvaient des sarcophages. Le dernier était vide. Au fond de la salle, sur un autel en pierre, l'armure de maille ornée du dragon avait été déposée, un casque à cornes placé à côté d'elle. La cotte, intacte, brillait de mille feux à la lueur des torches. Hypnotisée, Aurianne regarda Chtark s'en approcher.

« Vous croyez qu'on peut la prendre ? », demanda-t-il, hésitant.

Dans l'obscurité, personne ne vit la jeune femme, les larmes aux yeux, secouer doucement la tête de droite à gauche.

LE GARDIEN DU BOIS DE TROIS-LUNES

Ils repartirent de la tour de Cargen le lendemain matin seulement. Chtark avait revêtu l'armure au dragon. Après quelques ajustements, elle s'était avérée être presque à sa taille. Les épaules étaient à peine un peu étroites, et la taille, elle, un peu large. Il se promit de la faire ajuster dès qu'ils seraient de retour à Avel. Depuis qu'il l'avait revêtue, il avait remarqué à plusieurs reprises qu'Aurianne l'observait à la dérobée. Il n'osa pas en parler à Ionis. L'idée que la guérisseuse puisse avoir des vues sur lui le surprenait. Bien qu'il trouvât cette soudaine attitude des plus étranges, il n'avait pas trouvé d'autre explication logique. La route du retour se fit sans encombre. Les brigands semblaient avoir disparu et les voyageurs ne rencontrèrent âme qui vive sur le parcours. Le soleil s'approchait de son zénith lorsqu'ils arrivèrent en vue de Norgall. Les gravats et les poutres de bois calcinées qui jonchaient les rues avaient été déblayés. Dans tous les coins du village, les femmes s'activaient. Certaines récupéraient les matériaux qui pouvaient encore servir, pendant que d'autres montaient des cabanes de fortune, en attendant de pouvoir reconstruire leurs maisons. Des enfants revenaient des bosquets alentours avec quelques baies et de rares lapins. Le travail pour faire renaître Norgall de ses cendres serait titanesque. Après avoir rassuré les habitants quant au départ des brigands, Chtark dit une nouvelle fois adieu à sa mère et sa sœur. Il leur promit de revenir dès que possible. Puis, tous reprirent la route. Après qu'ils eurent marché une bonne heure, Ionis s'approcha de son ami et lui murmura :

« Pourquoi n'as-tu rien dit au sujet de l'armure ? Pourquoi l'as-tu cachée sous ta cape ?

— Je ne sais pas... Je n'aurais peut-être pas dû la prendre. Elle appartenait à ces chevaliers. C'est quand même une sorte de vol. Je ne suis pas très fier, en fait.

— Alors sers t'en de la même manière que l'auraient fait ces chevaliers. Je te connais. Je suis sûr que tu en seras digne. »

Chtark, le visage soudain rayonnant, sourit à son ami. D'un geste, il ouvrit sa cape, dont il retourna les bords sur ses épaules.

« Merci, Ionis. Je ferai de mon mieux. Et je te promets que ces pillards qui ont tué mes frères le paieront. »

Les jours se suivaient. Les émissaires de Fériel Harken traversèrent à nouveau les contreforts des montagnes, puis les collines, et rejoignirent enfin la région d'Erbefond. Près de Mirinn, la route de l'Est se séparait en deux. Il fallut encore choisir entre le tronçon qui évitait le Bois de Trois-Lunes en passant par le Sud, et celui qui traversait la forêt.

« Nous avons eu de la chance une fois, dit Chtark. Nous nous en sommes sortis indemnes, mais je ne crois pas qu'il soit sage de risquer à nouveau de passer par la forêt.

— Je n'ai rien vu de bien mystérieux à l'aller, répondit Ionis, à qui l'idée de faire à nouveau un détour déplaisait au plus haut point. À part ce mausolée, bien sûr.

— Reld n'a jamais eu peur du Bois, ajouta Miriya. Il nous disait que, contrairement à ce que l'on en dit, le Bois n'est pas maléfique. Qu'il s'agit juste d'un endroit très spécial, emprunt de la magie de la Déesse. Je n'ai jamais eu l'occasion d'y aller, et j'avoue que si cela peut en plus nous faire gagner du temps... Je crois que nous devrions rentrer au plus vite avertir le duc. Ce que nous avons trouvé dans la tour est trop important. »

Aurianne acquiesça en silence.

« Douma, qu'en penses-tu ? demanda Ionis.

— Je vous suis, par le Bois ou ailleurs.

— Donhull ?

— Je serai plus à l'aise dans le bois le plus maudit que dans votre cité grouillante, dit Donhull, sèchement.

— Merci, Donhull », répondit Douma, grimaçant.

Tous les regards se posèrent sur Chtark, qui fit pendant un instant semblant de ne rien remarquer, avant de céder.

« Bien, bien, comme vous voudrez. Mais je vous aurais prévenus ! Cette forêt est pleine de danger, mon grand-père n'aurait jamais inscrit les deux épées croisées si le bois n'avait pas...

— On sait, Chtark, le culpa Ionis. Mais les choses ont peut-être changé en trente ans, et, comme l'a dit Miriya, nous sommes pressés. En route, donc. »

Tous reprirent leur sac sur le dos et continuèrent leur chemin, en direction de la forêt.

Deux jours plus tard, alors que le soir tombait, ils arrivèrent en vue du Bois de Trois-Lunes. Suivant la proposition de Douma, qui était toujours aussi peu enclin à entrer dans la forêt à triste réputation de nuit, ils s'installèrent non loin de la lisière. Ils mangèrent les perdrix et les lièvres chassés par Donhull et Chtark, et s'endormirent, repus, à la lueur des flammes du campement. Au petit matin, ils reprirent leur route et entrèrent à nouveau dans le Bois de Trois-Lunes. À peine furent-ils entrés dans la forêt qu'ils se sentirent à nouveau suivis, espionnés, exactement comme lors de leur première traversée. Sans se concerter, tous ne se mirent plus qu'à chuchoter. Tendus, ils évitaient de parler plus que nécessaire, à l'écoute d'un bruit, d'un cri, d'un signe de danger. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, la voûte formée par les arbres au-dessus de la route se densifiait et la lumière se raréfiait.

« Combien de temps nous faut-il pour traverser ? demanda Miriya, qui ne voyait pas bien où pouvait se trouver la magie de la Déesse dans un endroit aussi lugubre.

— Une grosse journée, répondit Chtark. Nous marcherons vite et ne nous arrêterons que peu de temps. J'aimerais être sorti du bois avant la nuit. »

Personne ne s'éleva contre la proposition de Chtark. Ils marchèrent à un rythme soutenu toute la journée, ne faisant qu'une très rapide pause pour le déjeuner. Mais alors que la nuit commençait à tomber, il n'y avait toujours aucune trace indiquant que la route s'approchait de la sortie du bois. Douma, qui commençait à montrer des signes de fatigue, soupira bruyamment.

« Est-ce qu'on aurait raté un...

— Chut ! le coupa Donhull. Quelqu'un nous suit. Depuis vingt bonnes minutes. Je n'étais pas sûr, mais maintenant je le suis. À gauche du chemin. Un homme, seul, et qui connaît ce bois comme sa poche. Il est presque complètement silencieux. »

À ces mots, tous s'arrêtèrent. Ils sortirent leurs armes, doucement, en faisant face à l'endroit qu'avait indiqué Donhull. Seule Miriya, dos à ses compagnons, surveillait leurs arrières.

« Qui va là ? hurla Chtark. Nous sommes au service de Fériel Harken, capitaine d'Avelden, et je vous somme de vous montrer ! »

Seul le silence répondit à l'ordre de Chtark. Le vent soufflait dans les feuilles des arbres. Il n'y avait pas un sifflement d'oiseau, pas un bruit d'animal. Puis, soudain, un rire éclata, surgissant de l'obscurité de la forêt. Le rire, grave et guttural, avait quelque chose de primaire, de sauvage. Tous en eurent la chair de poule. Instinctivement, ils resserrèrent l'emprise sur leurs armes.

« Ne craignez rien, dit une voix éraillée. Je ne vous ferai pas de mal. »

De derrière un immense chêne apparut une grande silhouette encapuchonnée. Il s'agissait d'un homme, de grande taille. Revêtu d'une longue cape verte, sa capuche lui cachait le visage. Légèrement voûté, l'inconnu s'approcha d'eux, lentement. Face à lui, aucun des voyageurs n'avait baissé ses armes. D'une main large aux ongles puissants, l'homme fit tomber sa capuche. Le visage sombre, parcheminé de rides, portait la trace d'innombrables années. Ses longs cheveux blancs étaient tressés. Sur son front, deux demi-lunes tatouées entouraient une troisième, pleine celle-ci. Ses yeux, marron clair, presque jaunes à la lueur de la lune, luisaient à la lumière des torches que portaient les voyageurs.

« Baissez vos armes. Je vous assure que je ne vous ferai aucun mal. Si j'avais voulu vous tuer, vous seriez morts depuis longtemps déjà. Je suis Lorod, le Gardien du Bois de Trois-Lunes. Vous êtes ici chez moi. Et je vous attendais.

— Vous nous attendiez ? demanda Chtark. Comment pouviez-vous savoir que nous passerions par ici ? Vous êtes un homme du duc ? »

Lorod éclata de rire à nouveau.

« Je ne connais pas le duc dont tu me parles, garçon, et je vous suis depuis que vous êtes entrés sur mes terres. Je vous le répète : vous êtes ici chez moi.

— Ces terres appartiennent au duc d'Av... ».

Chtark n'eut pas l'occasion de terminer. Il suffoqua, le souffle coupé par le coude qu'Aurianne venait de lui envoyer dans l'estomac.

« C'est incroyable, tu ressembles comme deux gouttes d'eau à ton illustre aïeule, jeune fille. Quel est ton nom ? », lui demanda Lorod.

Aurianne sursauta. Elle hésita un instant, puis répondit :

« Bonjour heu... Maître Lorod. Mon nom est Aurianne. Aurianne Dalfort. Je suis désolée, je ne vois pas de quelle aïeule vous voulez parler. Cela dit, soyez assuré que nous ne faisons que passer sur vos terres, et que... »

Lorod la regardait, interloqué.

« Je parle de Mélorée, bien sûr, la coupa-t-il. De qui veux-tu que je parle ?

— Mélorée ? Mais... il ne s'agit pas de mon...

— Vous n'êtes pas venu ici pour trouver son tombeau ?

— Non, Maître Lorod. Nous avons par hasard trouvé une crypte où était mentionné le nom de Mélorée, mais je ne... nous ne le connaissions pas auparavant. »

Lorod les regarda tous les uns après les autres. Ses yeux s'attardèrent plus longuement sur Aurianne et Donhull, puis il s'adressa à nouveau à la guérisseuse.

« Fais-tu des rêves, Aurianne Dalfort ? Vois-tu la nuit ce qui parfois se produit le lendemain, le surlendemain ou le mois suivant ? »

Lorod s'approcha de quelques pas, les yeux rivés sur la jeune femme. Celle-ci, blafarde, reculait d'autant au fur et à mesure que le vieil homme avançait.

« Sens-tu les espoirs et les craintes des gens autour de toi ? Sens-tu enfin le vent de guerre qui se lève et qui souffle, de plus en plus fort, sur Avelde et sur tout Ervalon ? »

Aurianne semblait terrorisée. La bouche entrouverte, les yeux écarquillés, elle regardait tour à tour le Gardien, Chtark,

puis Ionis, et chacun de ses compagnons. Elle avait rêvé d'eux tous. Elle avait rêvé de l'armure. Et elle avait vu la mort de Ionis. Déglutissant péniblement, son regard revint sur le vieil homme.

« Cela m'est déjà arrivé, oui », répondit-elle dans un souffle.

Lorod éclata de rire à nouveau.

« Elle avait raison ! Raison ! Toutes ces années j'ai attendu, en vain. Et enfin te voilà. Elle ne s'était pas trompée. Suivez-moi. Je dois parler à Aurianne et à l'homme-loup. »

Donhull sursauta à son tour, mal à l'aise devant le regard soudain méfiant de ses compagnons. Mais avant qu'il n'ait pu dire quoi que ce soit, Lorod avait remis sa capuche et fait volte-face, s'enfonçant rapidement dans le Bois. Après un bref instant d'hésitation, Aurianne et Donhull s'élancèrent derrière lui, immédiatement suivis par leurs compagnons.

Ils marchèrent pendant longtemps. La nuit tomba complètement, et l'obscurité devint totale sous la frondaison des arbres du Bois de Trois-Lunes. Devant eux, Lorod se dirigeait sans aucune lumière, le pas sûr. Après presque deux heures d'une marche silencieuse, le vieil homme s'arrêta enfin. Ils venaient d'arriver à la lisière d'une grande clairière. En son centre s'élevait un chêne immense, plus haut sans doute que tous les autres arbres de la forêt. Large comme quatre ou cinq hommes, il était adossé à un grand rocher sombre, contre lequel avait été installée une cabane en bois. Devant celle-ci, un petit feu se mourait. Une antique marmite pendait au-dessus des dernières flammes. Tel un animal, Lorod renifla l'air autour de lui, la tête dans le sens du vent. Quelques instants plus tard, un sourire se dessina sur son visage. Puis il entra dans la clairière et s'assit près du feu.

« Rejoignez-moi, dit-il. Vous partagerez bien mon repas ? »

Lorod laissa les voyageurs s'installer autour du feu. Tous semblaient méfiants. Le vieil homme leva le couvercle de la marmite. Une bonne odeur de soupe en sortit.

« Je n'ai que deux bols. Nous mangerons à tour de rôle. Mais je perds le sens de l'hospitalité. Je me rends compte que je ne connais même pas le nom de tous mes invités. »

Lorod regarda les uns après les autres les compagnons d'Aurianne et de Donhull.

« Mon nom est Miriya Lirso. Je suis la sœur de Donhull. Nous venons de Mirinn, de l'autre côté du Bois.

— Je suis Ionis Torde, du village de Norgall.

— Et moi Chtark Magreer, de Norgall également.

— Moi c'est Douma Sancenerre. Je suis de... d'Aveld. »

Chacun leur tour, Lorod les scruta en silence. Son regard usé par le temps semblant les traverser et lire à travers eux. Finalement, il s'arrêta sur Aurianne.

« Ce sont tes amis ?

— Heu... Oui. En quelque sorte.

— Pouvons-nous parler devant eux ? »

Aurianne hésita, puis, frissonnant à l'idée de se retrouver seule avec le vieil homme, hocha la tête.

« Raconte-moi tes rêves, Aurianne. Que disent-ils ? »

Aurianne plongea ses yeux dans les flammes qui dansaient devant elle. Elle sentait les regards de ses compagnons fixés sur elle. Devait-elle tout leur raconter ? Qu'allaient-ils penser d'elle ? Qu'elle était une folle, une sorcière, ou une menteuse ? Elle repensa à sa propre réaction face à Ionis. Elle leva les yeux, puis regarda ses compagnons, un à un. Elle voyait leur surprise, et sentait en eux un mélange de peur et d'excitation.

« Mes rêves sont plus étranges encore ces derniers temps, commença-t-elle, doucement. Le dernier, surtout. J'ai vu Aveld, en proie aux flammes. En bas des murailles, des hommes se battaient les uns contre les autres. Certains étaient des soldats d'Avelden, d'autres portaient des armures noir et or et avançaient au rythme de tambours de guerre. Après la bataille, je nous ai vus quitter Aveld, à la tête d'une procession de réfugiés. Miriya était blessée, portée sur un cheval, et cherchait son frère. Douma et Solenn, la jeune fille que nous avons rencontrée au fortin, se soutenaient l'un et l'autre, blessés également. J'ai vu Chtark aussi. Dans mon rêve, il portait cette

armure que nous avons trouvée ensuite à Cargen, avec le signe du dragon. Et il y avait Ionis aussi. Il... »

La jeune femme hésita un instant. Elle revoyait encore le cadavre du jeune homme, porté par Chtark, le visage déformé par la fatigue et la rage.

« Ionis marchait à côté de Chtark. Il était blessé, je crois. »

Aurianne releva les yeux. Elle fut soulagée de ne lire dans le regard de ses compagnons ni peur ni dégoût. Elle y voyait leur confusion, leur incrédulité aussi. Mais aucun ne semblait prendre son histoire au ridicule. Ionis la regardait, curieux et amusé. La jeune fille déglutit, essayant d'effacer de sa mémoire la vision du corps de Ionis sans vie.

« Qu'est-ce que cela veut dire, Lorod ?

— Le retour des Tribus. Comme elle l'avait prédit.

« Le retour des Tribus ? répéta Chtark. C'est impossible. Elles ont disparu depuis des siècles derrière les Montagnes Interdites. Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Les troupes d'élite du Grul Merkhhol, le chef suprême des Tribus, portent des armures noir et or, jeune homme. Et les tambours de guerre ne sont utilisés que par les Tribus. Il n'y en a aucun de ce côté-ci des montagnes. »

Lorod fit une courte pause afin de laisser aux jeunes gens le temps de réaliser ce qu'il venait de dire, puis reprit.

« Mélorée était une grande, une très grande prophétesse. Il est bien triste que personne ici ne connaisse son nom. Elle est morte durant la Bataille de Fahaut, en voulant sauver son roi. Téhélis 1^{er}, le dernier souverain d'Ergalon, commandait ce qu'il restait des forces des royaumes du Conseil. C'est grâce à lui et à une poignée de ses fidèles que son camp sortit vainqueur de cette rencontre. Il n'en profita pas longtemps malheureusement. Il mourut à la fin de la bataille, d'une flèche ennemie en plein cœur. Mais le Gruhl Merkhhol avait été tué. Les Tribus, sans chef et vaincues, retournèrent derrière leurs montagnes. Après des années de sang et de désolation, la guerre était enfin gagnée. Mais Ergalon ne s'en releva jamais. Sans roi, laminé par les conflits, le royaume sombra doucement. Et aujourd'hui, il n'en reste que ces cinq duchés braillards, qui ne connaissent qu'à peine leur histoire. Quant à Mélorée... ma si chère amie... je l'ai

enterrée ici, comme elle l'avait souhaité, dans le mausolée que vous avez trouvé.

« Vous voulez dire... que vous étiez à la Bataille de Fahaut ? demanda Chtark, les yeux ronds.

— J'y étais en effet. Il y a si longtemps...

— Mais ce n'est pas possible.

— Oh si. Mais heureusement, ma tâche arrive à sa fin. Mélorée m'avait prédit votre venue, et la fin de mon fardeau.

— Votre fardeau ? demanda Aurianne.

— Nous avons tous le nôtre », répondit Lorod.

Pendant un instant, Lorod sembla perdu dans ses pensées. Il revint à lui alors qu'un éclat de lune surgit de derrière un nuage, éclairant son visage usé par les âges.

« Donhull. Faisons ensemble quelques pas, veux-tu ? »

Le chasseur regarda le vieil homme, surpris. Lorod se leva. Il resserra sa cape sur ses épaules et s'en alla vers l'extérieur de la clairière, sans même regarder si Donhull le suivait. Après un regard interrogatif à sa sœur, celui-ci se leva prestement, et rejoignit Lorod. Sous les regards inquiets de Miriya et de ses compagnons, tous les deux s'enfoncèrent dans la forêt.

Les deux hommes marchèrent longtemps, sans prononcer un mot. Lorod avançait dans un silence absolu. Donhull, qui avait pourtant l'habitude de se déplacer en silence dans les forêts, avait bien du mal à l'imiter. Au bout d'un long moment, ils arrivèrent en haut d'une haute colline boisée. De là où ils se trouvaient, ils pouvaient voir une grande partie du bois. Celui-ci s'étendait sur des lieues à la ronde. Autour d'eux, des milliers et des milliers d'arbres brillaient, éclairés par la lumière argentée de la lune. Donhull respira à pleins poumons. Il ferma doucement les yeux et laissa son esprit vagabonder. Il entendait le vent passer entre les feuilles des arbres, les lapins détalier à l'approche des renards. Il imaginait le vol des hiboux entre les troncs millénaires, les mulots qui détalaienent, affolés. Puis il sursauta. Lorod venait de poser la main sur son épaule, le sortant de sa torpeur.

« Reviens avec moi. J'ai des choses à te dire. La guerre approche, Donhull. Et je suis vieux, trop vieux. De terribles événements vont se produire, et ces terres vont en être

bouleversées. Jadis, j'ai aidé le roi d'Eervalon à repousser les Tribus. Par amitié pour Mélorée, et aussi parce que je savais que si les Tribus sortaient vainqueurs, le Bois aurait été en danger. Alors qu'une nouvelle guerre approche, je sais que je ne serai pas à la hauteur, pas cette fois-ci. Je suis vieux, trop vieux, et bien trop las. »

Lorod se tut un instant. Le regard perdu dans l'immensité de la forêt, Donhull entendait la respiration profonde du vieil homme, et sentait dans sa voix la lassitude qu'il éprouvait.

« On dit du Bois de Trois-Lunes qu'il est maudit, reprit Lorod, et que ceux qui y pénètrent deviennent fous. Seuls quelques érudits connaissent encore la véritable histoire de cet endroit. Je vais te raconter cette histoire, Donhull des Loups. Il y a longtemps, très longtemps, au début du monde, la Déesse Idril vint en cette forêt. Elle la trouva fort à son goût. Elle y créa de nombreuses créatures, des animaux, des arbres immenses, des fleurs, toutes plus belles les unes que les autres. Elle y resta de nombreuses années, le temps d'un clin d'œil pour elle. Un jour arriva un homme, un grand guerrier. Il vivait avec des loups, qui l'avaient protégé alors que ses parents étaient morts de froid et de faim durant un terrible hiver. Ce chasseur trouva lui aussi la forêt fort à son goût. Ne sachant qu'Idril protégeait ces terres, il y chassa de nombreuses lunes, tuant avec ses loups tous les animaux qui se trouvaient sur son passage, détruisant les arbres et les fleurs sur son chemin. Idril lui envoya plusieurs avertissements. Mais l'homme, au cœur fermé à toute chose, ne voulut pas entendre les pressentiments que lui envoyait la Déesse. Une nuit de pleine lune, courroucée, Idril lui apparut alors en personne. Sous la lumière froide des étoiles, elle le maudit. Elle le condamna à errer dans la forêt, mi-homme mi-loup, jusqu'à la fin de ses jours. Elle lui donna une vie plus longue que toute autre, mais le bannit de la communauté des hommes. Elle lui ordonna de protéger cette forêt, au péril même de sa vie. Mais ce n'était pas là le pire des châtiments. La Déesse exigea enfin qu'il trouve, lorsque ses forces faibliraient, quelqu'un qui reprendrait sa tâche et son fardeau après lui. Quelqu'un qui subirait sa malédiction lorsque lui, usé par une vie passée à errer, seul, sous les frondaisons des arbres, pourrait

enfin reposer en paix. Le chasseur, honteux d'avoir ainsi oublié qu'il était un homme, écouta sa pénitence sans mot dire. Lorsqu'elle eut fini de parler, la Déesse en colère disparut, le laissant seul au milieu de la forêt. Les loups hurlèrent à la lune. Ils furent bientôt rejoints par les cris sauvages de leur nouveau chef de meute. Cette triste nuit vit le premier homme-loup de notre monde. Dès lors, il hanta le bois avec sa meute, y punissant les braconniers assoiffés de sang, les bûcherons trop avides et tous ceux qui ne respectaient pas cet endroit sacré. L'homme était marqué au front d'une triple lune. La même que celle que tu vois sur le mien. À cause de la marque de son gardien, la forêt fut vite renommée Bois de Trois-Lunes. Peu avant sa mort, bien des années plus tard, l'homme désigna un autre homme, qui devint le Gardien du Bois à sa place. Puis un autre homme vint, puis un autre, et encore un autre. De malédiction, notre rôle devint notre vie : protéger la forêt des intrus, de ceux qui la pillent ou l'ont pillée et de tout ce qui pourrait la menacer. Mais, à mon tour, je sens mes forces diminuer. J'ai vu de nombreux siècles, et sais que je ne vivrai pas bien longtemps encore. J'attendais depuis longtemps celui qui reprendrait ma charge. Idril t'a envoyé à moi. Nous n'avons que peu de temps pour que je t'apprenne ce que tu dois savoir.

— Mais je ne suis pas...

— Ferme les yeux, jeune loup, ferme les yeux... »

Donhull obéit. Pendant un instant, il n'entendit que son cœur battre la chamade. Puis il entendit le souffle de Lorod s'accélérer alors que le vent semblait se lever autour d'eux. Il entendit des bruits de pattes autour d'eux, et soudain, une douleur atroce lui déchira le ventre, les bras, les jambes. Il essaya de crier, mais le sang qui coulait dans sa bouche l'empêchait de proférer le moindre son. Des halètements inhumains lui déchiraient les oreilles, et l'accompagnèrent alors qu'il sombrait dans l'inconscience.

Quand il se réveilla, le jour était presque levé. Au-dessus de lui, la lune, presque pleine, brillait faiblement. Il était allongé, face contre terre. À ses côtés se tenait Lorod, l'air impassible.

« Comment te sens-tu ? demanda Lorod.

— Pas très bien », répondit le jeune homme, la voix plus rauque encore que d'habitude.

Il se leva douloureusement. Tous ses membres criaient de douleur. Il regarda ses vêtements. Ils étaient déchirés en plusieurs endroits et tachés de sang au niveau du torse.

« Que s'est-il passé ? Je ne me souviens de rien.

— C'est normal. Mais tu finiras par te souvenir. Quand je partirai, tu sauras. Rejoins tes compagnons maintenant. Ils s'inquiètent. La clairière est à quelques dizaines de mètres au nord. Quant à la route d'Aveld, vous la trouverez en gardant le cap vers l'ouest. Au bout de deux heures, vous sortirez du bois et retrouverez votre chemin. Une dernière chose avant que je m'en aille. Tu rencontreras un jour un homme, le plus puissant ennemi de ce Bois. Il portera une broche en or blanc, sertie d'une émeraude en forme de feuille de chêne. Cet objet m'appartenait avant qu'il ne me le vole. Tu devras récupérer cette broche, à tout prix. C'est extrêmement important. Tu m'entends ?

— Bien, Lorod, répondit Donhull, sans trop comprendre. Je... j'essaierai de récupérer cette broche. Qu'est-ce que je devrai en faire ?

— Ça aussi, tu le sauras le moment venu. Adieu, maintenant. Qu'Idril vous guide, tous. Et qu'elle vous aide à ne pas être emportés par les tempêtes qui s'annoncent. »

D'un sourire, Lorod salua le jeune homme. Il remit sa capuche sur son visage et se retourna. Quelques instants plus tard, il avait disparu entre les arbres. Donhull resta de longues minutes à regarder la forêt, à l'endroit où le vieil homme avait traversé la lisière. La main posée sur son torse, il essayait de se remémorer ce qu'il avait vécu pendant la nuit. Mais rien ne revenait. Mal à l'aise, il secoua la tête, comme s'il voulait effacer tout ceci de sa mémoire. Il poussa un soupir puis se mit en marche. Sa sœur devait être morte d'inquiétude.

LA RECOMPENSE DE MERRAT

TRAHL

Malgré les multiples questions de sa sœur et de ses compagnons, Donhull resta silencieux sur sa rencontre avec Lorod. Comprenant rapidement qu'ils ne tireraient rien du jeune chasseur, tous revinrent à leur préoccupation première : les plans trouvés dans la tour de Cargen. Ceux-ci furent, avec l'étrange gardien de Trois-Lunes, le sujet majeur des discussions. Sur la route et le soir, à la lueur des flammes du campement, Chtark et ses compagnons échangeaient leurs avis et leurs points de vue. Aussi invraisemblable que cela était, fallait-il s'attendre à une invasion des Tribus, comme l'annonçait Lorod ? Ou plutôt à une attaque générale des brigands ? Et qui pouvait être derrière tout cela ? Aurianne participait volontiers aux débats. Cependant, dès que le sujet s'approchait de la prophétesse Mélorée ou des rêves de la jeune femme, celle-ci se fermait immanquablement. Même Ionis, qui essaya à plusieurs reprises d'en discuter avec elle, fut gentiment renvoyé. Tous convinrent de ne plus aborder la question et d'attendre que la jeune femme en parle d'elle-même.

Après quelques jours de marche, les voyageurs arrivèrent en vue des murailles d'Aveld. Maintenant qu'ils les connaissaient, les fortifications de la cité ne les impressionnaient plus autant et ils entrèrent dans la capitale du duché d'Avelden comme on entre chez soi. Chtark et Ionis reconnurent avec plaisir l'auberge du Mouton Doré. Ils se promirent d'y retourner s'y offrir un festin le soir même, avec leurs compagnons, dès qu'ils auraient vu le neveu du duc. Devant la porte de la Citadelle, les soldats en faction leur barrèrent le passage.

Chtark releva sa cape sur ses épaules. Dessous, l'armure d'Escalon étincelait, lustrée et huilée avec soin. Le jeune homme s'approcha et annonça d'une voix forte :

« Je suis Chtark Magreer, soldat de la garde d'Aveld. Je reviens de mission pour le capitaine Fériel Harken. Je dois le voir de toute urgence. »

Le chef des gardes, un solide gaillard au front dégarni, jaugea Chtark et ses compagnons. Il fit un signe de tête à l'un de ses hommes, qui disparut rapidement à l'intérieur de la Citadelle. Celui-ci revint quelques minutes plus tard et, après un signe de tête à son chef, dit :

« Le capitaine vous attend. Suivez-moi s'il vous plaît. »

Chtark et ses compagnons emboîtèrent le pas du garde. L'homme les fit entrer dans la Citadelle. Sur le parvis, chacun vaquait à ses occupations habituelles. Des hommes en armes patrouillaient sur les murailles et sur la place. Des serviteurs allaient et venaient, les bras chargés de linges, de seaux ou de bois. En provenance des ateliers, les coups de marteau du forgeron résonnaient, à peine couverts par le bruit des garçons d'écurie. Déchargeant les nombreuses charrettes qui ravitaillaient le château des ducs d'Avelden, ils hurlaient, riaient, et s'injuriaient gaiement, tout en sortant coffres, tonneaux, sacs de viande et de légumes. Le garde se dirigea vers la caserne. Passant devant le champ qui jouxtait le bâtiment, Chtark salua Gvald Lende, le second du capitaine, qui entraînait ses hommes. Près de la porte du quartier des soldats se tenait Fériel, en armure. Il était en grande discussion avec une jeune femme, elle aussi revêtue d'une armure. Presque aussi grande que lui, elle ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Ses cheveux châtain étaient tressés, et ses yeux, noirs et perçants, fusillèrent du regard les nouveaux arrivants qui interrompaient sa discussion.

« Excusez-moi ma Dame, capitaine...

— Qu'y a-t-il ? lança la jeune femme, sèchement.

— C'est moi qui lui ai demandé de venir, Iselde. Merci, Kléjad. Tu peux retourner à la porte.

— Bien, capitaine. Merci, capitaine. »

Après avoir salué Fériel et son interlocutrice, le garde fit volte-face, et repartit prestement vers la porte de la Citadelle.

« Iselde, permets-moi de te présenter ceux dont je te parlais justement. Voici Chtark Magreer, le petit-fils du vieux maître d'arme. À ses côtés se trouvent Ionis, Douma, qu'on a sorti des geôles, ainsi que... Aurianne ? C'est cela ? Puis Miriya, et son frère, Donhull je crois. Jeunes gens, veuillez saluer Dame Iselde Harken, la fille unique du duc Hughes Harken. »

Tous regardèrent la jeune femme, paralysés. Ils auraient imaginé la fille du duc revêtue des plus belles robes et des plus beaux bijoux, entourée de servantes et assise au coin d'une cheminée, à broder ou discuter... Et ils avaient en face d'eux une jeune femme revêtue d'une lourde armure, qui portait dans un double fourreau une énorme épée et une dague acérée.

« Vous pouvez la saluer », insista Fériel.

Immédiatement, tous s'inclinèrent, gauchement. Jamais ils n'auraient cru pouvoir se trouver un jour en face de la fille du duc.

« Êtes-vous allés à Cargen ? demanda abruptement Iselde Harken. Qu'avez-vous trouvé ? »

Sa voix était sèche et d'une rare autorité. Là où le capitaine d'Avelden demandait les choses de manière à ce que les gens aient envie de lui obéir, Iselde Harken donnait des ordres sans laisser d'autre choix à ses interlocuteurs que d'obéir. Ionis frissonna. Instinctivement, il ne l'aimait pas. Chtark se raidit, et répondit, s'adressant tantôt à l'un tantôt à l'autre.

« Nous... nous avons de graves nouvelles à vous annoncer, capitaine, ma Dame. Nous avons trouvé des plans, et des ordres donnés. Un plan d'attaque, nous croyons.

— Un plan d'attaque ? répéta Iselde Harken, sans cacher sa surprise.

— Oui, ma Dame. »

La jeune femme les regarda rapidement, les uns après les autres.

« Suivez-moi », ordonna-t-elle.

Sans même attendre leur accord, elle se retourna, et se dirigea à grands pas vers le château. Suivie par son cousin et ses messagers, elle traversa l'esplanade de la Citadelle d'Aveld. Sur

son passage, les serviteurs la saluaient, et elle répondait, parfois, distraitement. Elle entra dans le château sans même faire un signe aux soldats au garde à vous, et prit directement l'un des couloirs. Derrière elle, les compagnons de Chtark n'en revenaient pas. Ils regardaient autour d'eux, impressionnés de se retrouver dans l'endroit sans doute le mieux gardé d'Avelden. À chaque croisement, chaque détour d'un couloir, des serviteurs s'effaçaient pour laisser passer la jeune femme et la procession qui la suivait. La fille du duc s'arrêta devant une petite porte en bois. Elle l'ouvrit sans frapper et fit signe à ses compagnons de la suivre. Derrière se trouvait une grande pièce carrée, faiblement éclairée. Sur le mur du fond, une immense cheminée crépitait d'un feu dont la chaleur rayonnait jusqu'à eux. Les armoiries de la famille Harken, une montagne ceinte d'une couronne, étaient gravées sur le fronton. Des étagères en bois couvraient les autres murs. Elles étaient remplies de livres, de parchemins, de cartes, tous de couleurs et de tailles différentes. Certains documents étaient attachés en rouleau, d'autres soigneusement pliés et enrubannés. De chaque côté de la cheminée, une grande baie avait été percée dans le mur, apportant un peu de lumière. À travers leurs petits carreaux, on pouvait apercevoir une partie des jardins de la Citadelle, ornementés de fontaines et de fleurs. Une immense table trônait au milieu de la bibliothèque. Une dizaine de chaises étaient rangées tout autour. Des parchemins et des livres, ouverts et empilés les uns sur les autres, traînaient à côté d'une immense carte du duché. Accoudé face à elle, Merrat Trahl semblait perdu dans ses pensées. À l'arrivée des visiteurs, il tourna la tête. Il sourit à la jeune dame. Reconnaisant Ionis, il leva un sourcil de surprise. Le jeune homme le salua discrètement, gêné, pendant que la fille du duc faisait les présentations.

« Jeunes gens, je vous présente Maître Trahi, le mage du duc. Merrat, n'est-ce pas votre jeune apprenti qui est ici ? Les autres sont les personnes que Fériel a envoyées à Cargen. »

Merrat acquiesça. D'une voix calme, il répondit :

« Je vous souhaite le bonjour à tous. Quant à toi, Ionis, je suis heureux et surpris de te revoir. N'ayant pas de nouvelles de ta part depuis si longtemps, je te croyais mort, ou perdu au fin

fond du Bois de Trois-Lunes. Quel triste sort, pour mon premier apprenti. Je m'apprêtais déjà à en chercher un nouveau.

— Excusez-moi, Maître, répondit le jeune apprenti, rougissant, mais les événements se sont un peu... précipités. Et, sur ordre du capitaine Harken, j'ai suivi mes compagnons à Cargen afin de...

— Tu as bien fait, bien sûr, répondit Merrat Trahl. Néanmoins, as-tu trouvé ce que je t'avais demandé ?

— Oui, Maître.

— Bien. Très bien. Passe me voir quand tu partiras de la Citadelle.

— Oui, Maître », répéta Ionis.

Dame Iselde et son cousin s'assirent autour de la table, jetant un regard inquiet sur la carte. Merrat dévisagea les compagnons de Ionis les uns après les autres. Son regard s'arrêta sur Chtark.

« Où as-tu trouvé cette armure ? demanda-t-il, peu amène.

— À la tour de Cargen, Maître Trahi, là où le capitaine Fériel nous avait envoyés. Je... elle n'était pas utilisée. Je l'ai prise, sans réfléchir. Je me suis dit que...

— Regardez, ma Dame », le coupa Trahi, pointant de son doigt l'un des livres qu'il avait ouvert devant lui.

Iselde Harken examina rapidement ce que le mage lui montrait. Lorsqu'elle eut fini, son regard se posa à nouveau sur Chtark.

« Les Chevaliers d'Escalon ? Cette tour était aux Chevaliers ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, ma Dame, mais nous avons trouvé une lettre faisant en effet mention de cela.

— Montrez-nous ce que vous avez trouvé là-bas. Cette carte et le plan de bataille dont vous m'avez parlés. »

Chtark sortit de sous sa chemise les parchemins trouvés à Cargen. Il s'approcha de la table et les tendit à la fille du duc. Celle-ci les prit, et les étala sur la table. Elle lut rapidement la lettre, puis regarda la carte.

« Fériel. Regarde ça », dit-elle d'une voix blanche.

Le capitaine pencha la tête pour étudier ce qu'avaient apporté ses émissaires.

« Avez-vous vu des hommes là-bas ? demanda-t-il après avoir pris connaissance des documents.

— Non, capitaine. Mais mon village a été détruit juste avant que nous arrivions. Trois cents brigands, selon les survivants. Presque tous les hommes sont morts, capitaine, et le village a été rasé », répondit Chtark.

À l'évocation du massacre des siens, les yeux de Chtark brillèrent l'espace d'une seconde. Il se racla la gorge et bomba le torse.

« Et à la tour ? demanda Iselde, apparemment insensible aux nouvelles que le jeune homme apportait.

— Nous n'y avons trouvé personne non plus. Mais un très grand nombre d'hommes avaient campé sur le plateau, peu de temps auparavant.

— Les survivants ? demanda Iselde. Où ont-ils fui ?

— Ils sont revenus chez eux, ma Dame. Ils ont décidé de reconstruire le village.

— Féril, envoie vingt hommes là-bas. Qu'ils y restent en garnison et qu'ils aident à reconstruire les maisons.

— Iselde... je ne peux pas.

— Pardon ? tiqua la jeune femme.

— Il me reste à peine assez de soldats pour faire régner l'ordre dans la cité. »

Iselde Harken soupira.

« Bien. Ils devront se débrouiller seuls alors. Prions juste pour que les brigands ne retournent pas là-bas. »

Elle prit la carte et le parchemin, et se leva.

« Il faut que j'aille voir mon père. Il doit voir ceci. Merrat, venez avec moi. Et toi, Féril, récompense tes jeunes recrues. Je crois qu'ils l'ont amplement mérité. »

La jeune dame salua l'assemblée d'un signe de tête. Chtark et ses compagnons, muets, s'inclinèrent du mieux qu'ils le purent. Merrat Trahl se leva et partit à la suite de la fille du duc. Féril Harken attendit que la porte se referme pour reprendre la parole.

« Vous avez, je crois, rendu un grand service à Avelde, jeunes gens. Prenez cet or en remerciement de vos actes. »

Il sortit de l'une de ses poches une bourse en peau, fermée par un lacet, et la posa sur la table.

« Douma, reprit-il après une légère pause, je n'ai qu'une parole, comme mon oncle. Tu es désormais complètement libre, et cette cité t'est ouverte. Je compte sur toi pour profiter pleinement de cette seconde chance qui t'est offerte.

— Merci, seigneur capitaine, répondit Douma, en s'inclinant respectueusement, le sourire aux lèvres.

— Je dois vous laisser, reprit Fériel Harken. Profitez tous de la cité d'Aveld. Et festoyez en notre honneur et en l'honneur de ces terres.

Chtark, sois dans cinq minutes sur le champ d'entraînement. Quant à vous autres, à bientôt, qui sait ? »

Le capitaine d'Avelden se leva à son tour et salua la compagnie. Il ouvrit la porte de la bibliothèque. À l'extérieur, plusieurs gardes attendaient. Il demanda à l'un d'eux de raccompagner ses invités et disparut dans les couloirs du château Harken.

« Et... c'est tout ? demanda Aurianne lorsqu'il fut hors de vue.

— Comment ça ? dit Chtark.

— Que faisons-nous maintenant ? insista la jeune femme, rechignant à quitter la salle. Je veux dire, il y a un complot quand même. On ne va rien faire ? Et tout ce que nous a dit le Gardien de Trois-Lunes. Pourquoi n'en as-tu pas parlé à Dame Iselde ?

— En ce qui me concerne, dit Ionis, je dois vous laisser. Je crois que je ferais bien de me rendre directement chez Maître Merrat et de l'attendre gentiment. J'ai l'impression qu'il a moyennement apprécié mon absence...

— Et moi je dois aller à l'entraînement, termina Chtark. Retrouvons-nous ce soir à l'auberge de Mouton Doré. On discutera de tout ça. Et on fêtera aussi l'or du duc.

— Je prends la bourse, dit Douma, souriant en tendant la main vers le petit sac.

— Non, dit Chtark. On partage avant. »

Tous éclatèrent de rire devant le visage exagérément outré de Douma.

Ionis quitta ses amis à la porte de la Citadelle. Après s'être acheté une miche de pain blanc qu'il dévora en marchant, il se dirigea vers la maison de Merrat Trahl. Arrivé devant l'imposante demeure, il essuya sa tunique, puis frappa timidement. Après quelques instants sans réponse, il frappa à nouveau. Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit et le serviteur de Merrat lui souhaita le bonjour.

« Soyez le bienvenu, Ionis. Maître Trahi m'a fait prévenir que vous viendriez. Veuillez me suivre. Il a demandé à ce que vous l'attendiez jusqu'à ce qu'il revienne de la Citadelle. »

Comme lors de sa première visite, le vieux Zerel mena le visiteur jusque dans le petit salon. Après lui avoir apporté du thé et quelques gâteaux, il referma la porte derrière lui. Ionis patienta ce qui lui sembla être une éternité. Fébrile, il vérifia un nombre incalculable de fois que les feuilles de chargonne étaient toujours dans son sac. Séchées et jaunies, elles embaumaient un léger parfum de terre et d'anis. Finalement, la porte s'ouvrit enfin à nouveau et laissa passer Merrat Trahl. Comme le matin même, le mage était vêtu d'une ample tunique blanche, serrée à la taille par une ceinture jaune et bleue. Il sourit à Ionis et s'assit.

« Bien. Tu as donc trouvé la chargonne ?

— Oui, Maître », répondit le jeune homme.

Il fit mine de rechercher dans son sac quelques instants, puis lui tendit les feuilles séchées.

« C'est une bonne chose. Raconte-moi maintenant ton voyage. D'après ce que m'a dit le capitaine Fériel, vous avez vécu beaucoup d'aventures. Je serai curieux de les entendre... »

Jusqu'à ce que le soleil se couche, Ionis parla. Il relata la découverte du tombeau de Mélorée, l'arrivée à Mirinn, puis la prise du fort et la découverte des premiers indices sur le complot menaçant Avelde. Il continua avec leur voyage jusqu'aux ruines de Norgall, leur exploration de la tour de Cargen, et enfin la rencontre avec Lorod, le Gardien du Bois. Merrat ne l'interrompit que très peu, captivé par l'histoire de Ionis. Alors que celui-ci concluait avec leur retour à Avelde, Merrat soupira.

« Eh bien... Je ne te cache pas ma surprise de voir comment autant d'événements extraordinaires ont pu arriver en deux mois de temps à un simple petit paysan. »

Ionis tiqua.

« Excuse-moi. Je ne voulais pas te blesser. Ces deux mois m'ont permis de réfléchir de mon côté. Je suis très occupé par mes fonctions de mage du duc Harken et mes propres recherches me prennent également beaucoup de temps. »

Le cœur de Ionis se serra. Maintenant que Merrat Trahl avait la chargonne, se disait-il, il n'avait plus besoin de lui.

« J'ai vu ton potentiel lorsque tu es venu me voir. La magie est forte en toi, c'est évident. Et ce que tu viens de me raconter me conforte dans mon choix. Rares sont ceux qui ont vu Lorod et peuvent encore le raconter.

— Vous connaissez Lorod ? demanda Ionis.

— De nom, seulement. Et de réputation.

— Et Mélorée ?

— Je sais juste qu'elle était une grande prophétesse à l'époque du dernier roi d'Ergalon. La dernière à avoir eu autant de pouvoir, je crois. Penses-tu vraiment que ton amie Aurianne soit sa descendante ?

— C'est ce que prétend Lorod. Quant à moi, je n'en ai aucune idée... »

Merrat resta un instant perdu dans ses pensées. Lorsqu'il revint à lui, il saisit et agita une clochette posée sur la table à côté de lui.

« Comme je te le disais, Ionis, j'ai eu le temps de réfléchir pendant ces deux mois. Tu as fait ce que je t'avais demandé, même si le temps que tu as pris a... largement dépassé mes attentes, dirons-nous. Néanmoins, je vais accéder à ta demande. J'accepte de t'enseigner la magie. »

Le cœur de Ionis fit un bond dans sa poitrine. Merrat Trahl, le mage du duc Harken, allait être son maître !

« Merci ! Merci beaucoup !

— Néanmoins, j'attends de toi deux choses en retour. La première est une obéissance aveugle. La magie est un art complexe et dangereux. Ne pas obéir à mes ordres peut mettre ta vie en danger, ainsi que celle d'innocents. Est-ce clair ?

— Oui, Maître.

— La seconde est plus pragmatique. Je suis inquiet de ce que tu m'as dit de Lorod et du retour du pouvoir de la prophétesse. Reste en contact avec Aurianne. Essaie de savoir ce qu'elle voit dans ses rêves. Et viens me raconter tout ce qui pourrait se rapprocher d'une prophétie. Est-ce clair ?

— Bien sûr, Maître, répondit Ionis, la voix un peu moins convaincante qu'il ne l'aurait voulu.

— Parfait. Dans ce cas, commençons dès maintenant ton apprentissage. »

La porte s'ouvrit et Zerel entra. Il portait dans ses mains un bâton droit, entièrement en bois, au bout duquel était fixée une sphère transparente en verre, de la taille d'un poing serré.

« Je vais te donner tes premières leçons, Ionis. Mais avant cela, voici qui devrait t'être utile. Ce bâton a quelques propriétés magiques. La plus intéressante pour toi, à ce stade, est sa faculté à émettre de la lumière, selon ta simple volonté. »

Ionis regardait l'objet, bouche bée.

« C'est... pour moi ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Merrat. Ce cadeau fait de toi mon apprenti. »

Ionis hypnotisé par le bâton, tendit la main et le récupéra. L'objet pesait lourd. Il pourrait certainement faire une arme utile en cas de danger. Lorsque le serviteur eut refermé la porte derrière lui, Merrat reprit la parole.

« Concentre-toi sur le bâton et sur la sphère. Elle émet une faible magie. Essaie de la ressentir. Nous verrons dans un second temps comment tu pourras l'activer. »

Ionis ferma les yeux. Le visage concentré, les mâchoires serrées, il usait de tous ses sens pour essayer de sentir quelque chose. Il entendait sa respiration, lourde et régulière, ainsi que le bois qui crépitait dans la cheminée. Là-haut, quelqu'un marchait sur le parquet, le bruit de ses pas légèrement amortis par un tapis. Il sentait l'odeur de la cheminée, et celle du thé encore chaud dans sa tasse. Puis... quelque chose le picota. Il sentait une infime source de chaleur, quelque part autour de lui. Le bâton. La sphère. Il l'avait trouvée. Ionis sourit intérieurement. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il fut immédiatement

aveuglé. Surpris, il lâcha le bâton, qui tomba lourdement sur le sol dallé. Sans un mot, Merrat Trahl le ramassa, pendant que le jeune homme secouait la tête en fermant les yeux afin de reprendre ses esprits.

« Comment as-tu fait ? demanda le mage.

— Pardon, Maître ?

— Ionis. Je ne t'ai pas dit comment créer la lumière.

— Je suis désolé. Je ne sais pas. Je... j'ai juste essayé de comprendre comment elle fonctionnait. »

Merrat le fixa un instant du regard. Puis il rendit le bâton à son apprenti, et conclut :

« Intéressant. Très intéressant. Nous allons pouvoir avancer plus vite que je ne le pensais. »

LA TENTATIVE D'ASSASSINAT

Durant les semaines qui suivirent, tous s'installèrent tranquillement à Aveld. Chtark prit ses quartiers à la Citadelle et s'entraînait tous les jours avec les autres soldats. Ionis avait récupéré sa chambre à l'auberge du Mouton Doré. Il passait la majeure partie de son temps avec son maître et revenait chaque soir pâle et épuisé, les traits tirés par la fatigue. De son côté, Aurianne récoltait des plantes médicinales dans les collines autour de la ville, accompagnée de Miriya et de Donhull. Elle attendait la prochaine venue des marchands d'Ern pour repartir avec eux vers son village. Le soir, tous se retrouvaient à l'auberge avec Douma. Confortablement installés autour d'une grande table, ils partageaient leurs repas, arrosés de nombreuses bières. Chaque fois, ils essayaient d'imaginer ce qui pouvait se passer entre les murs du château Harken. Les mêmes interrogations revenaient tout le temps. Le duc avait-il envoyé des soldats protéger ses villes ? Que pouvaient signifier ces plans de bataille ? Qui serait assez fou pour attaquer Avelden ? Et était-il possible que tous les brigands soient commandés par un seul homme ? Même Chtark, pourtant à la Citadelle la majeure partie de la journée, n'avait aucune nouvelle de ce qui se passait. Fériel Harken ne l'avait jamais fait appeler, et les journées commençaient, pour tous sauf pour Ionis, à être longues. Donhull parlait toujours aussi peu. Tous savaient cependant qu'il pensait souvent au Bois de Trois-Lunes. Aurianne l'avait surpris, à plusieurs reprises, le regard pointé vers l'est et la forêt maudite. Les yeux perdus dans le vague, son front était à chaque fois ridé par des pensées qui ne semblaient pas le ravir.

Un soir, où tous discutaient une fois de plus de ce qu'ils avaient vu à Cargen et au Bois de Trois-Lunes en attendant Douma, la porte s'ouvrit violemment. Leur compagnon entra

précipitamment, et se faufila rapidement jusqu'à leur table. Sans même attendre leur bonjour, il leur demanda :

« Vous êtes au courant ?

— Au courant de quoi ? demanda Aurianne.

— Les éclaireurs, cette après-midi ?

— Mais de quoi parles-tu ?

— Des éclaireurs du duc sont arrivés en fin d'après-midi. Je les ai vus entrer par la porte de l'Est. Ils sont arrivés au galop, alors que c'est formellement interdit. Ils se sont rués vers la Citadelle. Même les gardes les ont laissés passer, sans broncher ! Il se passe quelque chose.

— Tu as pu apprendre quelque chose ? demanda Ionis.

— Non. Personne ne semble savoir ce qui se passe, mais les éclaireurs ne sont pas encore ressortis de là-haut. Tu as vu ou entendu quelque chose, toi, Chtark ? »

Tout le monde se retourna vers Chtark, interrogatif.

« Non. Rien du tout », répondit le soldat.

Autour d'eux, dans l'auberge, il n'y avait aucune agitation particulière. Les discussions tournaient toujours autour des mêmes nouvelles, des mêmes rumeurs. Résignés, Douma et ses compagnons commandèrent quelques bières. Tout en gardant l'oreille attentive aux conversations des tables voisines, ils évoquèrent les hypothèses les plus absurdes, jusqu'à ce qu'enfin les terribles nouvelles arrivent jusqu'au Mouton Doré.

Tard dans la soirée, la porte s'ouvrit, laissant passer l'un des gardes de la Citadelle. L'homme s'approcha du comptoir et commanda une pinte de bière. Quelques minutes plus tard, la quasi-totalité des clients se massait autour de lui. Le visage grave, l'homme leur raconta ce qu'il savait. Les éclaireurs étaient revenus ce soir même de chacune des cités d'Avelden, où ils avaient été envoyés sur ordre du seigneur Harken. Selon plusieurs rumeurs au château, le vieux duc aurait eu quelques semaines auparavant des informations, qui lui auraient fait craindre une attaque de grande ampleur. Et les nouvelles rapportées des quatre coins du duché étaient pires que ce que quiconque aurait pu imaginer. Des centaines de pillards assiégeaient les cités ducaltes de Péost et Pélost. Selon certains messagers, leur chute était imminente. Quant à Agriler, elle

avait été prise par trahison, et son bourgmestre emprisonné. Selon le garde, Fériel Harken avait ordonné que la moitié des soldats encore présents quitte immédiatement Aveld, et se rende à Pélost, la cité la plus proche. Ils devaient faire tout leur possible afin d'empêcher la ville de tomber. La stupeur régnait dans l'auberge. Certains mettaient en doute ce que disait le garde, pendant que d'autres se préparaient déjà à quitter la capitale afin de rejoindre leurs familles dans l'une des cités. Chtark et ses amis restaient, eux, sans un mot. Autour d'eux, les questions fusaient. Combien étaient les brigands ? Est-ce que le duc avait prévu de contre-attaquer ? Est-ce qu'Aveld était menacée ? Malheureusement, le soldat n'en savait guère plus. Quand il eut raconté tout ce qu'il savait une bonne dizaine de fois, il quitta l'auberge. Derrière lui, dans la grande salle maintenant à moitié vide, les discussions fusaient.

« C'est impossible, disait l'un. Que le duc ne sache pas remettre de l'ordre en Avelden est un fait, mais je ne vois pas comment une armée entière aurait pu pénétrer sur ses terres et prendre ses cités sans qu'il ne le sache !

— Et pourquoi des brigands prendraient-ils des villes, hein ? demanda un autre. Des brigands, ça vole et ça pille, ça ne joue pas au seigneur en capturant des cités !

— Ils ont déjà envahi des villages, et il paraît qu'ils ont construit des fortins dans tout le duché. Quelqu'un sait qui est à leur tête ?

— Personne ne peut être à leur tête. Qui pourrait forcer ces bons à rien à lui obéir ? »

Les mêmes questions passaient de groupe en groupe, de table en table. Chtark et ses compagnons, abattus, étaient retournés s'asseoir.

« Ainsi les plans étaient réels, soupira le jeune Magreer. Pensez-vous que le garde ait dit vrai ? Vous imaginez ça ? Toutes les cités du duché envahies ou sur le point de l'être ? Ce n'est pas possible...

— Seul le temps nous le dira, répondit Miriya. À plusieurs reprises, nous avons cru, à Mirinn, que Rolo avait été pris par les brigands. Le chef des brigands, Péhor, en avait fait courir la rumeur. Il espérait que nous nous rendrions.

— Penses-tu que tu pourras en savoir plus demain, Chtark ? demanda Ionis.

— Je ne sais pas. Le capitaine Harken ne participe que peu aux entraînements. J'imagine qu'il a d'autres soucis en tête. J'essaierai quand même de le voir demain matin. Peut-être d'autres gardes en sauront-ils plus aussi.

— J'essaierai de questionner Maître Tharl en ce qui me concerne. Bien que je ne sois pas certain qu'il daigne partager ce genre d'information avec moi. »

Comme aux tables voisines, tous passèrent le reste de la soirée à essayer de comprendre qui pouvait avoir organisé ces assauts contre le duché. Une attaque d'un royaume voisin paraissait impossible, et une tentative de déstabilisation d'un autre duché à peine moins. Se pouvait-il que les événements n'aient rien à voir les uns avec les autres ? Mais dans ce cas, que voulaient dire les lettres et les cartes qu'ils avaient trouvées, dans le fortin près de Mirinn et à la tour de Cargen ? Après de longues heures de débats stériles et d'hypothèses plus improbables les unes que les autres, ils finirent par abandonner. Chtark, abattu, se leva. La nuit était bien avancée, et il devait rentrer à la Citadelle avant que les portes ne se ferment pour la nuit. Peu de temps après son départ, Ionis, Douma, Aurianne et les deux jeunes Lirso retournèrent chacun dans leurs chambres. Avant de refermer derrière eux, ils se donnèrent rendez-vous dans la salle commune dès l'aube.

Ils dormaient depuis quelques heures à peine quand ils entendirent tambouriner à leur porte.

« Ouvrez ! Ouvrez ! Ordre de Dame Iselde Harken ! »

Quatre gardes en armure se tenaient dans le couloir de l'auberge, hurlant sans ménagement. Derrière eux, l'aubergiste attendait, une bougie à la main, revêtu d'une simple chemise de nuit. Toutes les chambres du couloir s'ouvraient les unes après les autres, laissant apparaître des visages bouffis de sommeil demandant un peu de respect pour leur repos. Les gardes n'y prêtèrent aucune attention.

« Dame Iselde ordonne aux personnes nommées Aurianne Dalfort, Douma Sancenerre, Ionis Torde, ainsi que Miriya et

Donhull Lirso, de se rendre immédiatement à la Citadelle. Dépêchez-vous par Odric ! »

Tous finirent de s'habiller le plus vite qu'ils le purent. Après avoir pris leurs manteaux et leurs armes, ils se retrouvèrent dans le couloir. Les gardes semblaient de fort mauvaise humeur. Les clients des autres chambres, bien réveillés maintenant, chuchotaient entre eux. Que pouvait-il bien se passer ? Pourquoi la fille du duc faisait-elle appeler des gens de l'auberge en pleine nuit ? Après s'être échangés des regards interrogatifs et inquiets, Aurianne et les autres suivirent les gardes, sans un mot. Refusant de répondre à leurs questions, ils les menèrent presque en courant jusqu'aux fortifications en haut de la cité. La porte de la Citadelle, gardée habituellement par quatre soldats, était protégée par une vingtaine d'hommes. Tous semblaient nerveux. Ceci ne disait rien qui vaille à Aurianne et ses compagnons. Toujours menés par leur escorte, ils traversèrent l'esplanade en direction du château. À l'entrée, immobile sous la lumière de la lune, se tenait un vieil homme. Vêtu d'une grande robe sombre, ses cheveux blancs et courts ressortaient dans l'obscurité. À côté de lui, ils reconnurent la silhouette trapue de Chtark. Leur compagnon, vêtu de l'armure au dragon et l'épée rangée dans son fourreau, se balançait d'un pied sur l'autre. L'un des gardes s'avança et s'inclina devant le vieil homme.

« Les voici, Maître Travalier.

— Bien. Retournez à vos postes. »

Les soldats se mirent au garde à vous, puis repartirent au pas de course vers la muraille.

« Dépêchons-nous, ordonna l'inconnu. Suivez-moi à l'intérieur. »

Il fit volte-face et se dirigea droit vers l'escalier qui menait aux étages supérieurs. Sans un mot, tous lui emboîtèrent le pas. D'une allure rapide pour son grand âge, il montait les marches deux par deux, pressant les jeunes gens de se dépêcher. Ionis jeta un regard interrogatif à Chtark. Celui-ci haussa les épaules. Lui non plus ne semblait pas savoir pourquoi il était là. Arrivé au premier étage, le vieil homme prit le couloir face à lui. Quatre gardes en armure en interdisaient l'entrée. Sans un mot, ils

s'effacèrent sur son passage. La partie du château où ils arrivaient était richement décorée. De nombreuses tapisseries ornaient les murs. Le sol, peint de motifs géométriques gris et or, affichait les couleurs des Harken. Le souffle court, l'homme s'arrêta enfin non loin du fond du couloir, devant une épaisse porte en bois sculptée. Trois hommes y montaient la garde. Ils se mirent au garde à vous en voyant Maître Travalier arriver. Sans en attendre l'ordre, l'un d'eux frappa et ouvrit. Travalier entra, suivi de Chtark et de ses amis. Ils venaient de pénétrer dans une grande chambre. Face à eux, une immense cheminée aux armoiries des Harken crépitait d'un grand feu. Il régnait une chaleur étouffante. Plusieurs coffres et armoires meublaient la pièce. Un grand bureau de bois massif faisait face à la seule fenêtre, par laquelle passait la lumière de la lune descendante. De l'autre côté se trouvait un grand lit. Les rideaux avaient été ouverts. Un homme âgé en robe grise, penché au-dessus du lit, parlait doucement à Iselde et Fériel Harken. Les deux jeunes seigneurs avaient les traits tirés. Leurs regards passaient de leur interlocuteur à l'homme qui reposait dans le lit. La respiration haletante, ses traits étaient déformés par la douleur alors qu'il poussait des râles dans son sommeil. Chtark tressaillit.

« Par Odric... C'est le Duc ? Il est... »

Travalier se racla la gorge. Iselde sursauta, fit signe aux nouveaux arrivants d'approcher.

« Je confirme le diagnostic, continua l'homme en tunique grise, sans prêter attention aux visiteurs. C'est bien du poison. Respiration haletante, teint blafard. Les yeux sont jaunâtres. Une sorte de liquide semble y être un peu collé. Un poison peu habituel, mais dont les effets sont rapides et puissants, même à petite dose. »

L'homme resta ensuite un instant silencieux.

« Je ne vois que le Tarde qui puisse avoir cet effet, surtout aussi rapidement. Le poulx faiblit, ma dame, et je me dois de vous dire que je crains pour la survie du duc.

— Que peut-on faire ? », demanda Iselde.

La voix de la jeune femme, glaciale, ne laissait transparaître aucune émotion.

« Le Tarde est un poison très rare, et très peu usité. Le seul remède connu est une ancienne herbe qui poussait dans les Hautes-Terres... Jamais nous ne la trouverons à temps, quand même nous la trouverions. La seule chose que nous puissions faire, c'est essayer d'en diminuer les effets, et espérer que votre père sera suffisamment fort pour vivre. Ah mais je vois que vos soldats sont là », dit l'homme, se rendant compte de la présence d'inconnus.

Il se redressa douloureusement, les mains appuyées sur le bas de son dos.

« Je suis Ilgon Malder, chirurgien du duc, reprit-il. Le duc a été empoisonné, et j'ai besoin de lichen ambré, au plus vite. Dame Iselde m'a dit que l'un de vous maîtrisait la science des herbes ? »

Aurianne fit un pas en avant, hésitante.

« Je connais quelques plantes, et sais préparer des remèdes mais... Je ne connais pas le poison dont vous avez parlé, ni les antidotes qui pourraient le...

— Peu importe, la coupa Malder. Tout ce dont j'ai besoin, c'est que vous me rameniez du lichen ambré. Vous devriez en trouver non loin d'ici, dans les collines à l'ouest de la ville. Il s'agit d'une mousse, poussant sur les rochers, de couleur ambrée, et reflétant légèrement les rayons du soleil. Vous pouvez y goûter pour vous assurer qu'il s'agit de la bonne herbe. Le lichen a un goût très amer, avec un arrière-goût de noisette et de noix. Il pique la langue pendant quelques secondes, et vous provoquera certainement quelques frissons. Il ne soignera pas le duc, mais atténuera les effets du poison. Faites vite, c'est, je le crains, une question d'heures...

— Pourquoi nous avoir appelés, demanda Chtark, se tournant vers dame Iselde. La ville doit bien...

— C'est moi qui ai insisté, l'interrompit Fériel. Nous ne savons pas qui est derrière cet empoisonnement. Je veux que personne n'en ait vent avant que nous le décidions. Est-ce clair ?

— Dépêchez-vous maintenant, ordonna Iselde, sèchement. Des chevaux vous attendent dehors. Allez, vite ! ».

Tous s'inclinèrent rapidement devant la fille du duc, puis se précipitèrent vers la porte. Quelques minutes plus tard, ils

étaient ressortis du château. À l'extérieur, au bas des escaliers menant à la forteresse des Harken, deux soldats les attendaient. Ils tenaient six chevaux par la bride. En voyant Chtark, qu'ils connaissaient, ils s'approchèrent.

« Voici les chevaux demandés par le capitaine. Tu pars en mission spéciale ?

— Oui, répondit Chtark, évitant le regard de ses compagnons d'arme.

— Et où ? Des nouvelles des cités ?

— Non, aucune nouvelle. Désolé, je ne peux pas en dire plus. »

Devant le mutisme de leur camarade, le visage des gardes se renfroga légèrement. Sans un mot de plus, ils tendirent les rênes à Chtark et ses compagnons. Après leur avoir souhaité bonne chance, ils repartirent vers les murailles, reprendre leur ronde.

« Tout le monde sait monter à cheval ? », demanda Aurianne, resserrant sa selle.

Personne ne répondit. Elle se retourna. Chtark, Ionis et Douma la regardaient fixement, pendant que Miriya et Donhull étaient eux déjà en train de monter en selle.

« Alors ?

— Pas très bien, avoua Ionis. Je ne suis monté qu'une fois, il y a longtemps, à Norgall. Et c'était sur un âne. Un vieux.

— Pareil pour moi, dit Chtark. C'était le même âne.

— Je devrais me débrouiller, termina Douma. Mais si tu pouvais ajuster ma selle... »

Aurianne confia ses rênes à Miriya, et se dirigea vers ses compagnons. Rapidement, elle flatta chacun de leurs chevaux et serra les sangles de chacune des montures. Ce faisant, elle donnait les premiers conseils pour monter à cheval.

«... Et n'oubliez pas, termina-t-elle. Ne laissez jamais le cheval croire qu'il peut aller où il le veut. Je passerai la première. Par chance, il ne devrait y avoir personne en ville. Contentez-vous de laisser vos bêtes me suivre. Ne faites aucun mouvement brusque, cela pourrait les effrayer. Parlez-leur doucement.

— Leur parler ? demanda Chtark, moqueur.

— Leur parler, répéta Aurianne, le visage on ne peut plus sérieux. Vos selles sont prêtes. Montez, et suivez-moi. »

Tous obéirent à la jeune femme, et s'installèrent tant bien que mal sur leurs montures. Quelques minutes plus tard, les six cavaliers passaient la herse de la Citadelle. Suivant la guérisseuse, ils descendirent la route qui menait vers le centre de la cité, puis bifurquèrent vers la gauche, en direction de la porte de l'Ouest. Le soleil se levait à peine lorsqu'ils quittèrent la capitale d'Avelden. Face à eux, les collines s'étendaient sur plusieurs lieues à la ronde. Ils s'éloignèrent un peu des murailles puis, laissant avancer leurs chevaux au pas, suivirent Aurianne dont le regard restait fixé au sol. Régulièrement, la jeune femme descendait à terre, inspectait les roches aux alentours, puis remontait inlassablement en selle, dans un soupir.

« Toujours rien, dit-elle après une nouvelle tentative infructueuse, remontant sur son cheval.

— Le temps passe, dit Chtark.

— Je sais bien, répondit Aurianne, sèchement. Si tu crois que c'est si facile, cherche donc avec moi !

— Je connais un peu les herbes, dit Donhull. Je pars avec Miriya. En nous séparant, nous aurons peut-être plus de chance de trouver ce lichen. »

Aurianne hésita un instant, puis hocha la tête.

« C'est peut-être une bonne idée. Tu te souviens de la description qu'en a faite Maître Malder ?

— Oui. On se retrouve où ?

— Le premier qui trouve l'herbe la ramène à la Citadelle. Nous nous retrouverons quoi qu'il arrive là-bas ou à l'auberge. D'accord ?

— Bien. »

D'un coup sec de ses rênes, Donhull fit pivoter sa monture. Sans un mot, il partit vers le nord, le regard déjà rivé sur les rochers autour de lui. Miriya salua ses compagnons de la main puis, d'un coup de botte sur les flancs de son cheval, rejoignit son frère au trot.

Les heures passaient. Le découragement commençait à gagner Aurianne et ses compagnons. À plusieurs reprises, la

jeune femme avait cru trouver le bon lichen. Mais à chaque fois, la couleur ne correspondait pas exactement, ou la plante n'avait pas l'odeur ni le goût décrits par Malder. Le soleil approchait de son zénith quand Chtark vit quatre cavaliers apparaître de derrière une colline. Ils le virent également et bifurquèrent en leur direction.

« De la visite, dit Chtark. Quatre hommes à cheval. »

Ionis et Douma décrochèrent leurs yeux des rochers et se tournèrent vers les cavaliers. Aurianne, qui n'avait pas prêté attention aux paroles du soldat, avançait à quatre pattes sur les rochers.

« Je l'ai ! s'écria-t-elle soudain. Le lichen ! Trois pousses, maudit soit-il ! Pardon, Idril. Je l'ai, nous pouvons... Pourquoi faites-vous ces têtes-là ?

— On a de la visite, répéta Chtark, désignant de sa tête les hommes qui n'étaient plus qu'à quelques dizaines de mètres d'eux. Ils sont armés, même s'ils ne semblent pas agressifs.

— Nous n'avons pourtant pas été suivis, dit Douma.

— Non, mais nous avons laissé des traces.

— Pourquoi viendraient-ils pour nous ? demanda Aurianne.

— Les collines sont vastes, répondit Chtark, et nous sommes bien loin de la route. Ce serait un sacré hasard s'ils s'étaient juste perdus. »

À côté de Chtark, Ionis serrait son bâton entre ses mains. Douma prit son épée et la posa contre le pommeau de sa selle, prêt à frapper si nécessaire. Il fut rapidement imité par Chtark. Aurianne remonta sur son cheval. Elle prit sa dague, qui était restée accrochée à sa selle, et rejoignit ses compagnons. Face à eux, les cavaliers, vêtus de longues capes marron, leur faisaient de grands signes, les saluant. Soudain, arrivés à une dizaine de mètres d'eux, ils poussèrent des hurlements et talonnèrent violemment leurs chevaux. Sortant leurs épées, ils se ruèrent dans la direction des voyageurs. Immédiatement, Chtark et Douma sortirent leurs épées et leurs boucliers, et se préparèrent à recevoir la charge. À quelques mètres derrière eux, Ionis leva son bâton, hurlant des mots incompréhensibles. Aurianne, serrant sa dague dans une main, cacha rapidement les mousses

de lichen dans son corsage. Le visage concentré, elle se prépara à se battre. Quelques secondes plus tard, le choc eut lieu. Chtark et Douma, qui s'étaient placés devant leurs compagnons, le prirent de plein fouet. Le bouclier de bois de Douma vola en éclat quand celui-ci para le coup de son adversaire, pendant que Chtark, l'épée à la main, essayait sans succès de toucher l'homme qui l'avait chargé. Ionis continuait à hurler, son bâton fendant les airs, la sueur coulant sur son front. Alors que l'un des cavaliers chargeait maintenant vers lui, Ionis pointa sa main gauche dans sa direction. Un éclair de feu de la taille de son bras jaillit. L'éclair se fracassa contre le poitrail du cavalier, qui, désarçonné, tomba en hurlant. Mais le cheval du mage, affolé par le feu qui venait de lui passer au-dessus de la tête, hennit et se cabra. Le jeune homme, surpris, tenta de rattraper ses rênes, mais trop tard. La bête, les yeux révulsés et paniquée par l'odeur de chair brûlée, se cabra à nouveau. D'un violent soubresaut, elle envoya Ionis à terre, et partit au galop, en direction de la cité. Pendant ce temps, Chtark se battait toujours. Mal à l'aise sur sa monture, il n'arrivait qu'à parer les coups. Son cheval était forcé de reculer, de plus en plus loin de ses compagnons, au fur et à mesure que son adversaire le repoussait. À quelques mètres de lui, Douma résistait aux coups de son assaillant, pendant qu'Aurianne, la dague à la main, maniait son cheval afin d'éviter le dernier cavalier. Face à elle, l'homme faisait tournoyer son épée d'une main experte. Chtark fronça les sourcils. La jeune femme ne pourrait longtemps esquiver son arme. Un peu plus loin, Ionis, étendu sur le sol, essayait de se relever. Il ne semblait pas être blessé. Le cavalier qui avait reçu la flèche de feu ne bougeait plus. Concentré sur les coups portés par son adversaire, le front du soldat était barré d'un pli soucieux. Il voyait bien que le combat ne tournait pas à leur avantage. L'homme face à lui continuait à le repousser, de plus en plus loin de ses compagnons, essayant de l'isoler. Chtark prit la mesure de la situation. Sans expérience en combat monté, il ne s'en sortirait pas ainsi, ni lui, ni les autres. Il inspira profondément et, soudainement, sauta de son cheval. Avant que l'autre n'ait eu le temps de le frapper, il donna un grand coup d'épée dans la jambe de sa monture. Celle-ci hennit de douleur

et se cabra, envoyant son cavalier à terre. L'homme eut à peine le temps de se relever que le cheval tombait à terre, les yeux roulant dans ses orbites. Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, Chtark se jeta sur son adversaire. De nouveau sur la terre ferme, le jeune soldat était bien plus à l'aise. Face à lui, l'homme maniait aussi bien l'épée que lorsqu'il était sur sa monture. Mais, les deux pieds au sol, Chtark était maintenant plus rapide et plus puissant. Il esquivait sans difficulté les coups que l'autre essayait de lui porter, et le voyait fatiguer un peu plus après chacun de ses assauts. Ressassant les conseils de son grand-père, il saisit l'opportunité qu'il attendait au moment où l'homme tenta de le frapper sur le côté. Il envoya son épée de toutes ses forces contre les épaules tournées de l'homme. La lame l'entailla de l'épaule jusqu'au milieu du dos. Il poussa un hurlement de douleur alors que son sang giclait de sa blessure. Il lâcha son arme et s'effondra, vomissant du sang. Chtark se retourna.

Derrière lui, Aurianne venait d'esquiver maladroitement un coup porté par son adversaire. La jeune femme saignait du bras gauche et sa dague semblait une bien maigre protection contre l'épée du cavalier. Chtark n'avait pas le temps de courir jusqu'à elle. Il prit à sa ceinture une de ses hachettes, et l'envoya de toutes ses forces en direction de l'homme qui menaçait la jeune guérisseuse. Celui-ci ne comprit pas ce qui lui arriva. La hachette se planta à la base de son cou, et il s'effondra sans un bruit, mort. À quelques mètres de là, Ionis venait de se relever. Il fit un signe de tête à Chtark, lui signifiant que tout allait bien. Plus loin, Douma continuait de se battre. Lui et son adversaire étaient toujours à cheval, et tous les deux montraient des signes de fatigue. Le cavalier avait vu ses compagnons tomber les uns après les autres, et il regardait à présent Chtark, Ionis et Aurianne courir vers lui. Il tenta une dernière feinte afin de quitter le combat. Mais, déconcentré par les compagnons de Douma qui s'approchaient vite, trop vite, il rata son but et fut légèrement déséquilibré sur son cheval. Douma en profita pour lancer violemment son épée sur son adversaire. Instinctivement, l'homme tenta de se protéger avec son bras. Atteint de plein fouet par le plat de l'épée, celui-ci se brisa dans

un claquement sec. L'homme hurla et tomba à terre sous la douleur. Douma sauta de cheval et lui mit l'épée sous la gorge.

« Tu fais un geste, et je te transperce la gorge ! », hurla-t-il, haletant.

L'homme à terre avait le visage déformé par la souffrance. De son bras valide, il serrait l'autre. Les yeux mi-clos, il regarda autour de lui. Aurianne, Chtark et Ionis l'encerclaient, l'empêchant de fuir. Quant à Douma, il maintenant la pression de son arme, juste au-dessus de la pomme d'Adam.

« Ne me tuez pas, gémit-il. Par pitié, ne me tuez pas.

— C'est pourtant bien ce que tu comptais nous faire, répondit Douma, brusquement.

— Non... Je... je ne voulais pas. Il m'a obligé.

— Qui ça, il ?

— Je ne peux rien dire. Sinon il va me tuer.

— Si ce n'est pas celui dont tu parles, ça sera nous, dit Chtark. Dis-nous qui t'envoie.

— Jurez-moi de me laisser partir, demanda l'homme.

— Tu n'es pas en position de demander quoi que ce soit, dit Douma. Dis-nous qui t'envoie ou bien j'enfonce mon épée. »

Le jeune homme accentua encore la pression de son arme sur la gorge de l'homme. Celui-ci reprit rapidement.

« Je ne connais pas son nom. Il est venu nous voir, avant l'aube. Il nous a donné une pièce d'or chacun, une véritable fortune, pour que nous rattrapions quatre cavaliers qui allaient dans les collines à l'ouest. Nous devions... vous tuer. Ou, tout au moins, vous empêcher de revenir à Aveld avant demain.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Nous n'avons pas vu son visage. Il était vêtu d'une grande cape grise. Il s'est présenté à nous comme « l'homme en gris ». Je n'en sais pas plus, je vous le jure.

— Je te crois, dit Douma. »

D'un geste sec, il enfonça sa lame dans la gorge de l'homme.

« Non ! » cria Aurianne.

Mais il était trop tard. Le cou transpercé, l'homme était mort. Les yeux brillant de rage, Aurianne s'approcha de Douma

et, sans crier garde, le gifla à toute volée. Douma se frotta la joue, ahuri.

« Es-tu folle, Aurianne ? demanda Chtark, la colère grondant dans sa voix.

— Assassins ! Vous n'êtes que des assassins ! Comment as-tu pu tuer de sang-froid cet homme, Douma ? hurla la guérisseuse.

— Cet homme, répéta Douma, se frottant toujours la joue, aurait vendu sa femme pour de l'or. Les assassins sont la pire engeance. Ils n'ont pas de parole. Il nous aurait trahis à la moindre occasion.

— Regardez », dit Ionis, montrant le bras inerte du cadavre.

À l'intérieur du bras, l'homme portait un tatouage de la taille d'une petite pièce. Douma s'agenouilla pour regarder de plus près. Le visage du jeune homme s'assombrit.

« Les assassins se regroupent souvent en bandes, dit-il. Ce doit être leur signe de reconnaissance. Un scorpion noir. Cela n'a rien d'engageant. »

Il se releva. Face à lui, la guérisseuse le regardait toujours, les bras croisés, le visage marqué par la colère.

« Si tu as tes herbes, Aurianne, reprit Chtark d'une voix glaciale, allons-y. Je te rappelle que le duc est en train de mourir. »

La jeune femme sursauta. Elle mit la main sur son corsage pour vérifier que les herbes étaient toujours présentes. Rassurée, elle s'approcha de son cheval.

« Ionis, monte avec moi si tu veux, dit-elle d'une voix peu engageante. Ton cheval est certainement retourné à la Citadelle. Nous le retrouverons là-bas. »

Aurianne grimpa sur son cheval, puis tendit la main au mage pour l'aider à monter. Elle attendit que Chtark et Douma soient également en selle. Dès qu'ils furent installés, elle talonna sa monture. Sans faire plus attention à ses compagnons inexpérimentés, elle partit au galop, fonçant vers Avelde. Derrière elle, Chtark et Douma criaient au rythme des cahots, lui hurlant, en vain, de ralentir.

LES SCORPIONS NOIRS

Aveld était en pleine effervescence. Partout dans la ville, de nombreux attroupements s'étaient formés. Autour des puits, dans la rue, cachés dans les étals des échoppes, tous discutaient des dernières nouvelles. Les rumeurs de la prise des principales villes s'étaient répandues dans la capitale, et partout l'inquiétude se lisait sur les visages. Les gardes à l'entrée avaient reçu l'ordre de fouiller toutes les charrettes qui entraient et sortaient, provoquant la colère des marchands, impatients de vendre leurs biens ou de rentrer chez eux. Sur les murailles, les patrouilles avaient été doublées.

« Regardez », dit Chtark, désignant les ateliers installés à l'intérieur des murs de la cité.

De grands panaches de fumée sortaient des cheminées des deux forges situées près de la porte Ouest. Plusieurs épées refroidissaient déjà dans des bacs remplis d'eau. De l'atelier du menuisier voisin, ils entendirent hurler :

« Il nous faut plus de cordes ! Le duc a demandé quatre catapultes. Il nous faut plus de cordes ! ».

Le soldat et ses compagnons se regardèrent, inquiets. Autour d'eux, les rues fourmillaient d'une activité plus fébrile encore que d'habitude. Ils descendirent de leurs montures et se dirigèrent vers la Citadelle. Naviguant entre les chariots, les badauds et les rares patrouilles, ils avançaient péniblement, bousculant les uns et les autres dans leur précipitation. Après plusieurs altercations, ils arrivèrent enfin aux hauteurs d'Aveld. À la porte, les gardes reconnurent Chtark et ses compagnons. Ils levèrent immédiatement leurs hallebardes et saluèrent les visiteurs d'un signe de tête. Ceux-ci prirent à peine le temps de leur répondre et se dirigèrent vers la forteresse. Ils abandonnèrent leurs chevaux en bas des escaliers menant au château et pénétrèrent à grandes enjambées dans la résidence

des ducs Harken. À peine avaient-ils fait trois pas à l'intérieur que Maître Travalier apparut en haut de l'escalier.

« Avez-vous trouvé ? demanda-t-il, inquiet.

— Oui, répondit Aurianne. Comment va-t-il ?

— Mal. Dépêchez-vous. »

Paldan Travalier les mena une fois de plus à travers les couloirs du château jusqu'à la chambre du duc. À l'intérieur, Ilgon Malder et Iselde Harken attendaient, visiblement épuisés. Sursautant à l'ouverture de la porte, le chirurgien se leva de son siège et se dirigea vers les nouveaux arrivants, la main tendue.

« Vous avez été longs ! cria-t-il. Dépêchez-vous, donnez-moi le lichen. Vous l'avez trouvé, j'espère ! »

Aurianne sortit de son corsage la mousse, que Malder lui arracha à moitié des mains. Il la jeta dans un chaudron qui bouillonnait au-dessus de la cheminée, et remua pendant de longues minutes. Il huma le parfum âcre qui s'échappait de la marmite, éternua violemment, et hocha la tête.

« Cela ira. »

Prenant le bol, il s'approcha du duc, inconscient. Il leva la tête du vieil homme, doucement, et le fit boire à petites gorgées. Il se tourna ensuite vers Aurianne et ses compagnons.

« Merci. Merci beaucoup. Tout ne dépend plus que de lui maintenant, mais il a besoin d'un repos absolu. »

Quelqu'un frappa à la porte. Quelques secondes plus tard, Fériel Harken apparut, revêtu de sa cotte de maille. Il jeta un œil inquiet à sa cousine.

« Ils ont ramené la mousse, dit Iselde. Ilgon la lui a administrée. Il faut attendre maintenant. »

Le capitaine adressa un sourire de soulagement à Chtark et ses compagnons.

« Merci à tous. J'étais certain que vous y arriveriez. Iselde, Merrat est arrivé. Il t'attend à la bibliothèque.

— J'arrive. »

La jeune femme se leva de sa chaise. Elle portait une longue chemise de maille, au-dessus d'un pantalon en cuir serré. Une large épée pendait à sa ceinture. Elle se tourna vers Chtark et ses compagnons.

« Où sont les autres ?

— Nous nous sommes séparés pour avoir plus de chance de trouver le lichen, répondit Aurianne. Ils doivent nous rejoindre à notre auberge. Ma dame, il faut que nous vous parlions, à vous ou au capitaine. Nous avons été att...

— Suivez-moi. Laissons mon père se reposer. »

Iselde Harken jeta un dernier regard inquiet à son père, puis quitta la chambre, le laissant aux bons soins du chirurgien. Plongée dans ses pensées, elle mena son cousin, Chtark et ses amis au rez-de-chaussée du château. Après avoir pris différents couloirs, ils se retrouvèrent tous devant la porte de la bibliothèque. Le capitaine l'ouvrit, laissant entrer la fille du duc. À l'intérieur attendait Merrat Trahl. Assis dans un large fauteuil de cuir face au feu, il jouait distraitement avec une dague, le regard perdu dans les flammes de la cheminée. À l'arrivée des visiteurs, le mage se leva et les salua, s'inclinant respectueusement devant dame Iselde.

« Ionis, commença Merrat, je n'aurai pas le temps de te voir avant mon départ. J'ai laissé quelques instructions à Zerel. Tu pourras aller le voir de ma part. »

Iselde tiqua, cachant mal sa surprise.

« Votre départ ? demanda-t-elle.

— Je dois aller à Yslor, répondit Merrat. Là-bas seulement je pourrai en savoir plus.

— Les routes ne sont pas sûres, Merrat.

— Je ne crains pas les brigands. Et je ne passerai pas par les routes.

— Quand partez-vous ?

— Je m'y rends dès ce soir. J'espère qu'ils auront des informations. Je serai de retour dans quelques jours, au plus tard. »

Le capitaine d'Avelden s'approcha de la table. La grande carte du duché était toujours étalée dessus, tenue à chaque coin par des livres. Dame Iselde et Maître Merrat l'y rejoignirent.

« Bien. Faisons le point de la situation, commença la jeune dame. Les villes d'Avelden sont assiégées par des armées de brigands.

D'après ce que nous savons, leur chef se nomme Lance. Il serait à la tête de trois ou quatre cents soldats. Soit quatre à cinq

fois plus d'hommes que ce qu'il nous reste ici. Toutes les villes sont assiégées, sauf Aveld. Hier soir, quelqu'un a pénétré dans la Citadelle, et a tenté de tuer le duc en l'empoisonnant. Le but évident de cette manœuvre est de nous désorganiser et atteindre notre moral. Première question : comment ce Lance a pu réunir ces bandes qui jadis se battaient les unes entre les autres ? Deuxième question : pourquoi Aveld n'est-elle pas assiégée comme les autres ? Troisième question : qui a organisé la tentative de meurtre du duc ? »

Iselde se tourna vers Chtark et ses amis.

« Depuis le début, vous semblez étrangement liés à tous ces événements. Vous avez les premiers trouvé des traces, des plans, des lettres. Racontez-nous tout, depuis le début. Et n'omettez aucun détail, chacun peut avoir son importance. Nous vous écoutons. »

Pendant deux longues heures, Chtark, Ionis, Douma et Aurianne racontèrent leurs dernières semaines, de leur rencontre jusqu'à leur retour à Aveld, après la découverte de la tour de Cargen. Ils racontèrent enfin l'attaque dont ils avaient été victimes dans les collines.

« Vous auriez pu me le dire avant ! cria Iselde.

— J'ai essay... commença Aurianne.

— Désolé, ma Dame, la culpa Chtark, penaud.

— Je ne comprends pas. Mais peut-être en saurons-nous plus au retour de Merrat. Les mages en savent parfois plus que les meilleurs des éclaireurs. En attendant, nous devons continuer les préparatifs pour un éventuel siège. Fériel, intensifie l'entraînement de tes hommes, et vérifie l'avancée de la construction des catapultes et des balistes. Fais doubler les patrouilles dans les collines. Demande aussi à Paldan qu'il s'assure que nous rentrons suffisamment de vivres. Je veux que les caves et les cuisines soient pleines dès demain matin. »

— As-tu prévenu les autres seigneurs ? demanda le capitaine.

— Non. Je préfère attendre. Le Conseil d'Ervalon se réunit cet hiver, ce qui nous laisse encore deux mois. Deux mois pour soit demander de l'aide, soit appeler au secours. De ces deux options, je préfère la première. La différence se fera en fonction

des semaines à venir. Nous devons résister à ces attaques. Si les cités tombent, au-delà des souffrances que nous subirons, nous serons en position de faiblesse au Conseil. Nous voulons être aidés, pas sauvés. Avelden peut demander l'aide des autres duchés, au nom du Pacte d'Ervalon. Mais si nous sommes envahis, nos éventuels sauveurs pourraient être tentés de prendre le contrôle de nos terres. Car personne ne sait ce que mijotent les autres seigneurs, et il est tout à fait possible que l'un d'eux soit derrière tout cela.

— Tu as des soupçons ?

— Oui. Tous ces événements ne peuvent pas ne pas avoir été orchestrés. Le trône d'Ervalon est vide depuis bien longtemps, et je sens Maer de Pont et Gondebault de Fahaut très ambitieux. Ils se sont toujours ligüés contre Avelden, notamment lors des derniers conseils. Vraiment, je ne serais pas surprise qu'ils soient finalement passés à l'action. Père ne partage pas mon avis. Mais c'est un soldat, pas un politicien. Je suis convaincue qu'Avelden serait la proie idéale pour un début de réunification du royaume par la force. Nous n'avons que peu de soldats et nos caisses sont presque vides. Nous avons énormément souffert des attaques de brigand, de plus en plus nombreuses ces dernières années. Et le duc est détesté dans de nombreuses maisons. Les gens en ont assez de la faim et des pillages. Décidément, je ne vois pas qui à part l'un des quatre autres seigneurs tirerait avantage de la situation. Je ne vois pas non plus qui d'autre aurait les moyens suffisants pour tenir sous sa coupe les différentes bandes de pillards...

— On ne fait rien alors ? On tient juste les villes ? demanda Fériel Harken, consterné.

— Pour l'instant, oui. Attaquer seuls serait trop risqué, et nous ne pouvons plus nous permettre la perte du moindre soldat. J'ai le pressentiment que c'est l'avenir d'Avelden qui se joue. Nous devons absolument résister à ce premier assaut. Ensuite, nous irons à Pémé, et nous verrons ce que le sort nous réserve... Mais revenons à ce qui nous préoccupe dans l'immédiat. »

La jeune femme se tourna vers Chtark, Ionis, Douma et Aurianne.

« Je vais encore avoir besoin de vous. Vous n'êtes pas connus dans la Citadelle ni dans la cité. Allez enquêter sur la tentative d'assassinat de mon père. Je veux savoir qui a tenté de le tuer. Et je veux qu'il finisse sa vie dans nos donjons ou au bout de ma lame. On ne s'attaque pas impunément aux Harken, que l'on soit seigneur d'Ervalon ou simple manant. Tenez-moi au courant de toute avancée. Soyez discrets, et revenez me voir avant la tombée de la nuit. Vous pouvez disposer. »

D'un signe de la main, Iselde Harken leur fit signe de s'en aller, et repartit à l'étude de la carte d'Avelden.

« Eh bien, quelle journée ! s'exclama Douma, une fois qu'ils furent loin de la bibliothèque et de la fille du duc.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda Ionis.

— Je ne suis pas certaine que nous ayons le choix, ironisa Aurianne. Si nous n'obéissons pas, je crois que nous serons soit rapidement jetés hors de cette ville, soit les suspects les plus probables concernant la tentative d'assassinat du duc.

— Et dame Iselde nous a donné un ordre.

— C'est toi qui appartiens à la garde, Chtark, pas moi, dit Ionis. Je n'aime pas sa manière de faire. Nous ne sommes pas ses esclaves après tout !

— Et tu laisserais ton bon Maître Trahi seul avec cette mégère ? », rétorqua Douma, moqueur.

Ionis se renfroigna et jeta un regard noir à Douma.

« Par où commencer ? demanda Chtark après quelques secondes de silence.

— Les cuisines, répondit Aurianne. D'après dame Iselde, le duc a manifesté les symptômes de l'empoisonnement juste après le repas. C'est le premier endroit où il aurait pu être empoisonné. Suivez-moi. »

Aurianne interpella le premier serviteur qu'ils croisèrent. L'air surpris, le vieil homme leur indiqua où étaient situées les cuisines du château. À plusieurs reprises, perdus dans les nombreux couloirs de la forteresse, ils durent demander à nouveau leur chemin. Enfin, ils arrivèrent à l'arrière du bâtiment, où se trouvaient les communs. Après avoir fait plusieurs salles, ils arrivèrent dans une immense pièce carrée. Deux cheminées gigantesques occupaient un mur entier.

Partout ailleurs, l'espace était rempli de tables, de casseroles, de chaudrons, d'herbes et de viandes séchées. Au centre, les deux cuisinières lançaient leurs ordres à droite à gauche, houspillant une servante, aidant une autre à la préparation d'une soupe ou d'une sauce. Profitant d'une accalmie dans l'activité frénétique qui régnait dans cet endroit, Aurianne se précipita sur la plus âgée d'entre elle. Elle se présenta comme l'intendante d'un marchand du Nord. Elle venait, racontait-elle, se renseigner sur les repas du duc, et ce qu'il aimait manger.

« Et concernant le repas d'hier, vous n'avez rien remarqué d'anormal concernant la viande ou la soupe ? »

— Non, pourquoi ? demanda la cuisinière, soudain suspicieuse. Le duc s'est plaint ?

— Absolument pas, absolument pas ! Cependant, d'après ce qui se dit dans les couloirs, il aurait fait appeler son chirurgien pour soigner quelques maux d'estomac. Les volailles auraient-elles été un peu trop faisandées ? »

La seconde cuisinière passait d'un pied à l'autre. Elle semblait mal à l'aise.

« Et vous, madame, vous savez quelque chose ? lui demanda Chtark, abruptement.

La présence du soldat, affublé de son armure au dragon, semblait bien incongrue au milieu des tabliers blancs des cuisinières et de leurs aides.

« Par Idril, non, répondit-elle. Mais... »

Elle hésita. La cuisinière en chef lui jeta un regard foudroyant. Avant qu'elle ne prononce un mot, la jeune femme avait repris.

« Le marchand, Maître Yolder, a semble-t-il été malade cette nuit. Il était à la table du duc. Je... j'espère que les viandes n'étaient pas avariées.

— Foutaises ! Je choisis moi-même les bêtes sur pied, pauvre sotte ! Les volailles étaient encore toutes fraîches.

— Qui est chargé de vous amener les viandes ? demanda Aurianne.

— Hier ? Voyons, c'était... Hilène ?

— Non, la coupa la marâtre. C'était le jeune Allan Hison.

— Je ne l'ai pas vu aujourd'hui. Il n'est pas venu ?

— Je ne crois pas, répondit la vieille femme, pensive.
— Il travaille ici depuis longtemps ? demanda Douma.
— Depuis bientôt deux ans. C'est un brave garçon, qui travaille dur et bien.
— Il habite en ville ?
— Oui, il vit chez sa mère, dans la basse-ville, entre la boulangerie et le tapissier.
— Bien, reprit Chtark, je crois que nous allons faire un tour chez cet Allan. S'il revient pendant notre absence, demandez-lui de rester ici et de nous attendre. Nous avons à lui parler.
— Mais ne l'effrayez pas, continua Aurianne. Nous ne lui voulons aucun mal. »

Les deux femmes acquiescèrent. Elles firent une légère révérence, et regardèrent, pensives, leurs interlocuteurs quitter les cuisines.

Il était midi lorsqu'ils frappèrent à la maison indiquée par les cuisinières du duc. Il s'agissait d'une étroite mesure en bien piteux état, coincée entre deux échoppes. Bâtie sur deux minuscules étages, la maison sembler rester debout par on-ne-savait quel miracle. Le toit était troué à plusieurs endroits. Deux des fenêtres étaient cassées et avaient été calfeutrées à l'aide de planches de bois. Chtark frappa à plusieurs reprises, sans succès. Après avoir hésité et interrogé ses amis du regard, il tourna la poignée et poussa doucement la porte. Elle s'ouvrit dans un léger grincement. À l'intérieur, tout était sombre. Le soldat avança dans le couloir. Derrière lui, Ionis leva légèrement son bâton. Une lumière diffuse en émana, éclairant un couloir étroit et obscur. Aurianne et Douma hésitèrent un instant, puis entrèrent en refermant la porte derrière eux. Ils tendirent l'oreille pendant quelques instants, à l'affût d'un bruit, d'un craquement, du moindre signe de vie. Puis Aurianne désigna la porte au fond du couloir. Des sanglots semblaient en provenir. Chtark sortit doucement son arme, et s'en approcha. Après avoir écouté quelques instants, il l'ouvrit violemment, l'épée à la main. Une femme poussa un hurlement, alors que tous surgissaient dans la pièce, prêts à se battre. À l'intérieur, à côté d'une chaise renversée par terre, une vieille femme se tenait debout, les yeux exorbités par la peur, la main sur la poitrine.

Devant elle, un jeune homme d'une vingtaine d'années était allongé sur une table. Son teint était blafard. Une longue trace rouge lui barrait la gorge. La vieille femme continuait à hurler. Aurianne se précipita vers elle, pendant que ses compagnons rangeaient leurs armes. La guérisseuse essaya de la calmer en s'excusant. Après de longues minutes, la vieille femme accepta enfin de s'asseoir, et s'arrêta de sangloter.

« Qui... qui êtes-vous ? demanda-t-elle, visiblement épuisée, la voix déchirée par les cris et les larmes qu'elle avait versées. Qui vous a permis d'entrer chez moi ?

— La porte était ouverte, répondit Chtark.

— Quittez cette maison. Je suis en deuil. Laissez-nous.

— C'est votre fils ? demanda Aurianne, la voix pleine de compassion.

— Oui, répondit la femme. Mon unique fils, Allan. Il a été retrouvé... ce matin... dans la rue... »

Les larmes se remirent à couler sur son visage, qu'elle enfouit entre ses mains.

« Savez-vous qui aurait voulu le tuer ? demanda Aurianne, de sa voix la plus douce.

— Qui aurait voulu le tuer ? C'est absurde. C'était un brave garçon. Il travaillait dur aux cuisines du duc et en était très fier. Il n'avait pas de mauvaises fréquentations, c'était un si gentil fils... »

À nouveau, sa voix se brisa.

« Il vivait ici ? demanda Chtark.

— Oui, hoqueta-t-elle. Il dormait à l'étage. Il me laissait la place près de la cheminée. »

Douma s'éclipsa. Laissant ses compagnons discuter avec la mère d'Allan, il prit l'escalier. L'étage n'était composé que de deux petites pièces. La première était une minuscule réserve. Trois tonneaux, remplis de farine et de légumes séchés, y étaient entreposés. Dans la seconde se trouvaient une simple pailleasse et une table branlante. Douma fouilla rapidement le lit et sous la table, sans rien trouver. Habitué aux cachettes les plus inhabituelles, il passa en revue l'intégralité de la chambre. Enfin, après une bonne dizaine de minutes, il trouva quelque chose. Une latte de parquet avait été découpée dans le sol, sous

la paille. Il la souleva doucement. À l'intérieur, il découvrit une bourse, un parchemin, ainsi qu'une petite fiole transparente. À l'intérieur, un liquide vert reflétait les rayons du soleil. Douma cacha le tout dans ses poches, remit la latte en place et redescendit. Ses compagnons discutaient toujours avec la vieille femme. Le jeune homme leur fit signe qu'il avait trouvé quelque chose et qu'ils pouvaient sortir. Tous saluèrent rapidement la mère du pauvre Allan, lui promettant d'essayer de découvrir qui était l'assassin.

« Pauvre femme, soupira Aurianne, manifestement émue, en refermant la porte derrière elle.

— J'ai trouvé quelque chose, dit Douma, souriant, fier de lui.

— Fais voir ? », demanda Chtark.

Douma tendit la fiole, ainsi que le parchemin. Chtark, l'air gêné, le donna à Ionis.

« Qu'est-ce qui est écrit ? demanda-t-il.

— Juste quelques mots », répondit le jeune mage, en lisant.

Tu dois agir demain soir. Tu devras mettre sept gouttes du liquide contenu dans la fiole dans la sauce. Assure-toi que le plat aille bien à la table de la personne que tu sais. Tu ne risques rien. Et si tu réussis, tu seras alors des nôtres. Détruis ce message dès que tu l'as lu.

« Ce n'est pas signé. Par contre, regardez en bas. Il y a le même dessin que celui sur le bras des hommes qui nous ont attaqués dans les collines.

— Donnez-moi la fiole », demanda Aurianne.

La jeune femme prit le petit flacon que lui tendait Chtark. Elle l'ouvrit délicatement, et grimâça alors qu'elle en reniflait l'odeur.

« C'est une horreur ! s'exclama-t-elle. Comment le duc a-t-il pu ne pas sentir cette odeur infecte ?

— C'est un poison ? demanda Ionis.

— J'imagine. Mais pas un que je connais.

— C'est tout ce que tu as trouvé, Douma ?

— Oui. C'était caché sous une latte du parquet. Il n'y avait rien d'autre.

— Que faisons-nous alors ?

— Je propose de rechercher ces scorpions, dit Aurianne. Si c'est un groupe de voleurs ou d'assassins, comme l'a dit Douma, ils doivent bien être connus par la garde ou par quelqu'un d'autre. Vous ne croyez pas ?

— C'est une bonne idée, dit Chtark. Allons voir la garde. Ils nous diront forcément s'ils savent quelque chose. »

Douma se gratta le menton, l'air pensif.

« Allez-y ensemble. Je vais plutôt faire le tour des tavernes. Je ne suis pas resté très longtemps ici, mais j'ai noué quelques contacts qui pourraient peut-être nous être utiles. On se retrouve en fin d'après-midi au Mouton Doré ?

— D'accord, répondit Chtark. À toute à l'heure. »

Chtark, Aurianne et Ionis s'en allèrent en direction de la Citadelle. Douma les regarda partir. Il soupesait dans sa poche la bourse qu'il avait trouvée. Elle était lourde. À la forme des pièces qu'il sentait à travers le tissu, il aurait parié qu'il y avait au moins deux pièces d'argent. Sitôt ses amis hors de vue, il vérifia. Il y avait en tout quatre pièces d'argent et plusieurs pièces de bronze ! De quoi vivre tranquille pendant deux ou trois mois, pensa-t-il. Le sourire collé aux lèvres, il se dirigea en sifflotant vers les quartiers malfamés d'Aveld.

L'après-midi passa. Chtark, Aurianne et Ionis arrivèrent au Mouton Doré peu avant l'heure du rendez-vous. Ils n'avaient rien trouvé. À la Citadelle, aucun garde n'avait entendu parler d'un groupe de voleurs avec un scorpion pour emblème. Quant aux différentes tavernes où ils s'étaient arrêtés sur la route du retour, personne n'avait su les renseigner non plus. Dépités, ils s'installèrent à leur table habituelle et commandèrent quelques bières avec une miche de pain. Le temps passait, et Douma n'arrivait pas. Autour d'eux, les clients s'installaient, de plus en plus nombreux, de plus en plus bruyants. Un musicien apparut sur l'estrade près de la cheminée. Il commença à accorder sa cithare tout en chantonnant quelques chansons a cappella, dans la plus grande indifférence. Chtark n'en pouvait plus.

« Mais que peut-il bien faire, enfin ? A-t-il bien compris que nous sommes attendus par dame Iselde ? »

— Attendons encore un peu, proposa Aurianne. Peut-être a-t-il trouvé quelque chose qui le retient ? »

— À moins qu'il ait décidé de nous laisser tomber, supposa Ionis. Après tout, il avait rempli sa part du contrat.

— Je suis aussi inquiète pour Donhull et Miriya. Je pensais qu'ils nous rejoindraient ici. J'espère qu'il ne leur est rien arrivé. »

Ils se turent, et continuèrent à attendre, dans une ambiance morose. La porte s'ouvrait régulièrement. À chaque fois, tous sursautaient, s'attendant à voir entrer leur compagnon. Mais il s'agissait toujours de clients de l'auberge, pas de Douma. Le feu crépitait dans l'âtre de la cheminée et le musicien chantait à tue-tête depuis deux longues heures quand la porte s'ouvrit une nouvelle fois. Le visage de Douma apparut à l'entrée, l'un de ses yeux tuméfié. De l'autre bout de la salle, Aurianne se leva et lui fit signe. Le jeune homme sourit et se dirigea vers eux. Ses vêtements étaient déchirés à une épaule, et il grimaça en s'asseyant.

« Que s'est-il passé ? demanda Aurianne. Tout va bien ? »

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je vais très bien. J'ai fait des rencontres... intéressantes.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Peut-être bien, dit-il, souriant.

— Dépêche-toi, le brusqua Chtark. Dame Iselde nous attend ce soir, tu l'avais oublié ?

— Je crois que nous n'irons pas.

— Comment ça ?

— J'ai fait quelques rencontres durant l'après-midi. Plusieurs gars, pas toujours très très honnêtes. L'un d'eux m'a semblé mal à l'aise lorsque j'ai évoqué les scorpions. Je l'ai suivi jusqu'à chez lui, où nous avons... discuté.

— C'est lui qui t'a fait ça ? demanda Aurianne.

— Oui. J'ai dû le... *convaincre*... mais pas beaucoup, précisa Douma, devant le regard glacé d'Aurianne.

— Et alors ? »

Après avoir vérifié que personne ne pouvait les écouter, Douma se rapprocha de ses compagnons et continua, à voix basse :

« Les scorpions noirs sont un tout petit groupe de voleurs et d'assassins. Ils semblent assez récents dans la ville et peu de monde les connaît encore. Leur chef serait une femme, mais personne ne connaît son nom.

— Ils seraient impliqués dans la tentative d'empoisonnement du duc ? demanda Ionis.

— Aucune idée. Mais, par contre, je sais où les trouver. L'homme à qui j'ai parlé connaît l'une de leurs planques. Ils s'y retrouvent très régulièrement selon lui.

— Il ne va pas les prévenir ? demanda Chtark.

— Pas ce soir en tout cas, répondit Douma, souriant de toutes ses dents.

— Le cocard ?

— Le cocard. Il ne se réveillera que demain, et bien ficelé. Suivez-moi. Je vous emmène à la planque.

— Tu es sûr que ce n'est pas un piège ? demanda Aurianne.

— Certain. »

Ils récupérèrent rapidement leurs affaires et sortirent dans la nuit qui commençait à tomber. D'un pas rapide, Douma les mena à travers les rues d'Aveld. Ils traversèrent le quartier marchand, puis s'enfoncèrent dans des ruelles de plus en plus étroites et tortueuses. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, la nervosité d'Aurianne augmentait. À la différence de ses compagnons, elle connaissait bien Aveld. Certains quartiers étaient de vrais coupe-gorges, où même les soldats du duc n'allaient que rarement. Et Douma les menait droit vers eux. Elle tenta de l'en avertir, mais le jeune homme balaya ses craintes d'un revers de la main. Après une vingtaine de minutes, ils arrivèrent enfin sur une petite place pavée. Douma leur désigna une vieille mesure de l'autre côté. S'il n'y avait pas eu une lumière à l'étage, la bâtisse aurait semblé abandonnée.

« C'est ici, dit-il. Suivez-moi. Nous allons essayer de rentrer par l'arrière. »

Ils firent discrètement le tour de la petite place, puis s'engagèrent dans une minuscule ruelle qui donnait sur l'arrière

de la maison. Arrivés à quelques mètres de leur destination, ils s'arrêtèrent. Deux hommes se tenaient devant la petite porte qui donnait sur l'arrière de la maison. Immobiles, ils semblaient attendre.

« Des sentinelles, chuchota Douma, d'une voix contrariée. Je vais essayer de les avoir par surprise mais cela ne va pas être facile.

— Laisse-moi faire, dit Ionis.

— Tu ne pourras jam... »

Douma s'interrompit. À côté de lui, Ionis plissait les yeux sous la concentration, le regard fixé sur les deux hommes. Le jeune mage murmura quelques paroles, son bâton dessinant d'étranges dessins dans les airs. Instinctivement, ses compagnons s'éloignèrent de lui. Ils avaient la chair de poule. Lorsque Ionis rabaissa son bâton, les deux hommes étaient écroulés par terre.

« Ils dorment. Dépêchons-nous de les neutraliser, cela ne va pas durer longtemps. »

Aussitôt, Chtark et Douma sortirent de l'ombre. Ils s'approchèrent en silence et tirèrent les hommes jusque dans une ruelle perpendiculaire. Après les avoir attachés et bâillonnés, ils firent signe à leurs compagnons de les rejoindre devant la maison. La porte était fermée. Douma prit un trousseau de clef dans l'une de ses poches. Après en avoir essayé plusieurs, ils entendirent enfin la gâche tourner. Ils tendirent l'oreille, mais aucun bruit ne parvenait de l'intérieur. Douma prit son inspiration, et tourna la poignée, doucement. Il entra le premier. Après avoir vérifié que personne ne se trouvait à l'intérieur, il fit signe à ses compagnons de le suivre en silence. Ils se trouvaient dans un couloir étroit, aux murs couverts de boiseries moisis. À l'autre bout, une torche brûlait, accrochée au mur. Elle éclairait d'une lumière tremblotante la porte d'entrée principale. Deux autres portes, fermées, et un escalier partaient du couloir. De l'étage, ils entendaient indistinctement une voix. Ils s'approchèrent et gravirent les premières marches afin de mieux entendre. Une femme parlait :

«... Et nous avons presque réussi. Malheureusement, un antidote a été trouvé, et le poison n'a pas agi assez longtemps

pour terminer le travail commencé. Une enquête est en cours. Un petit groupe à la solde du duc parcourt la ville à notre recherche. Sachez-le. Si vous croisez leur chemin, écartez-vous, sans bruit. Ils ont parmi eux un sorcier, et plusieurs guerriers à ne pas prendre à la légère. Cependant le temps presse, et l'homme en gris s'impatiente. Il m'a informée qu'il ne reste plus que nous, que tous nos compagnons dans les autres villes du duché ont réussi. Ce soir, je vais demander l'aide de cinq d'entre vous. Ensemble, nous irons à... »

Soudain, quelqu'un frappa à la porte d'entrée. Aurianne retint un cri de surprise. À l'étage, la femme s'interrompit.

« Vous deux, allez voir de qui il s'agit. Au moindre soupçon, donnez l'alerte. »

Là-haut, une porte s'ouvrit. Douma, accroupi au milieu de l'escalier, fit de grands signes à ses compagnons, les pressant de descendre. De l'étage, des pas se rapprochaient. À la porte d'entrée, les coups redoublaient. Alors que Chtark, Aurianne et Ionis arrivaient face à la porte de derrière restée ouverte, une dizaine d'hommes y apparut. Deux d'entre eux soutenaient les vigiles que Ionis avait endormis. Les yeux ronds, sans réfléchir, Chtark claqua violemment la porte et en ferma le verrou.

« Laissez-nous entrer, cria une voix derrière la porte. Nous avons trouvé deux d'entre nous assommés dans la rue. Ils disent avoir été attaqués.

— Qui va là ? cria une voix d'homme à l'étage. Rulos, Hégon, c'est vous ? »

Ils étaient pris au piège ! Les coups redoublaient à l'entrée. De nombreux bruits de pas arrivaient de l'étage, se dirigeant vers l'escalier. Enfin, la porte qui menait à la ruelle derrière la maison commençait elle aussi à résonner des coups frappés pour entrer.

« Suivez-moi ! Vite ! », chuchota Douma.

Le jeune homme se rua sur la porte d'entrée, l'ouvrit et bouscula violemment les deux hommes qui se tenaient devant.

« Que se passe-t-il ? », cria l'un d'eux, en essayant de se rattraper à Douma.

D'un coup-de-poing en pleine figure, celui-ci le fit tomber à terre, pendant que Chtark, Aurianne et Ionis fonçaient dans le second.

« Nous sommes les messagers ! Nous sommes les messagers ! », cria l'homme, secouant dans sa main un parchemin enroulé.

Il n'eut pas le temps de comprendre ce qu'il se passait. Chtark lui envoya un puissant coup de tête entre les deux yeux, et l'homme s'effondra sur le sol, assommé. Le parchemin qu'il tenait tomba à ses côtés. Ionis se baissa et récupéra le morceau de papier. Les cris commençaient à résonner dans toute la maison.

« On file, vite ! », les pressa Douma.

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Chtark et ses compagnons prirent leurs jambes à leur cou, sans plus se soucier d'être discrets. Derrière eux, les premiers hommes apparaissaient à l'entrée, et se lançaient à leur poursuite. Les quatre amis traversèrent à toute vitesse la place à peine éclairée par la lune montante et disparurent dans les ruelles sombres. Il n'y avait presque personne à cette heure tardive. Leurs pas résonnaient sur les pavés déchaussés, facilitant ainsi la tâche de leurs poursuivants. Chtark, Aurianne, Ionis et Douma couraient à perdre haleine. D'après les cris qu'ils entendaient, une dizaine d'hommes les pourchassaient. L'air leur brûlait les poumons. À plusieurs reprises, ils manquèrent de tomber, glissant sur des détritiques ou les pierres humides. Derrière eux, les voleurs hurlaient dans les ruelles :

« Contournez-les par le Sud ! Ils se dirigent vers la rue de la colline !

— Rattrapez-les ! Dépêchez-vous ! »

Douma et Chtark filaient à toute allure, loin devant. Aurianne et Ionis commençaient à perdre leur souffle. Les jambes du mage s'échauffaient, et il sentait ses muscles devenir de plus en plus douloureux au fur et à mesure qu'il repoussait ses limites. Derrière eux, les hommes se rapprochaient dangereusement.

« Aurianne, ânonna-t-il en lui tendant le parchemin, prends ça, vite. Je ne vais pas tenir.

— Hors de question, lui répondit la jeune fille, tout aussi essoufflée. On s'en sort ensemble ou pas du tout. »

Elle venait de finir sa phrase quand soudain Ionis glissa sur des crottins de cheval. Dans un cri de douleur et de rage, il s'étala en glissant de tout son long sur les pavés de la ruelle. Les premiers hommes n'étaient qu'à quelques dizaines de mètres derrière eux.

« Attrapez-les ! Ils sont à nous ! », cria l'un d'eux.

Aurianne se précipita vers son compagnon et l'aida à se relever. Chtark et Douma avaient disparu. De l'autre côté de la ruelle, un second groupe de voleurs apparut. Ils étaient coincés ! Sûrs de leur victoire, leurs poursuivants s'approchaient d'eux, l'arme au poing.

« Par Idril ! murmura Aurianne.

— Accroche-toi à moi, dit Ionis.

— Quoi ?

— Accroche-toi je te dis ! », cria Ionis.

Sans plus réfléchir, Aurianne s'exécuta. Elle entoura de ses deux bras la taille de Ionis et se colla contre son dos. Le jeune homme agitait son bâton, murmurant des mots que la guérisseuse ne comprenait pas. De chaque côté de la ruelle, les hommes se mirent à courir vers eux. Avaient-ils compris que quelque chose se passait ? Rapidement, ils ne furent plus qu'à quelques mètres. Aurianne sentait en frissonnant la sueur glacée descendre le long de son dos. Elle rentra la tête dans les épaules et ferma les yeux, attendant la violence du choc lorsque les brigands les rejoindraient. Soudain, Ionis hurla un mot. Le souffle coupé, ils furent projetés en hauteur. Elle n'eut pas le temps de réaliser ce qui s'était passé qu'ils retombaient violemment sur le toit de la maison contre laquelle ils se trouvaient quelques instants plus tôt. Après leur chute, Aurianne mit quelques secondes à reprendre ses esprits. Son bras gauche lui faisait mal, et quelque chose lui rentrait dans les côtes.

« Par Idril qu'est-ce que... ? demanda Aurianne.

— Un truc que m'a appris Merrat Trahl, toussa Ionis, en se relevant difficilement. Je ne le maîtrise pas encore très très bien. Ça va ?

— Oui. Et toi ?

— Je crois que j'ai le bras cassé. Je suis tombé dessus, et toi aussi. Mais ça ira. Filons avant qu'ils n'arrivent.

— Comment veux-tu qu'ils montent ? », demanda la jeune femme.

Ionis n'eut pas besoin de répondre. D'en bas de la rue, des cordes montaient déjà à l'assaut des façades des maisons.

« Vite ! », grimaça le mage.

Aurianne l'aida à se relever, et ils reprirent leur course, sur les toits d'Aveld. Les tuiles des maisons étaient glissantes. Ils dérapèrent à plusieurs reprises, se rattrapant tout juste l'un à l'autre ou aux cheminées. Les ruelles du quartier pauvre étaient étroites. Ils pouvaient sauter de toit en toit sans trop de difficulté. Le bras de Ionis le faisait terriblement souffrir. À plusieurs reprises, il ne put s'empêcher de crier de douleur lorsqu'il se recevait trop violemment après un saut. Ils coururent une dizaine de minutes encore, sautant de maison en maison, d'une ruelle à une autre. Derrière eux, les cris étaient de plus en plus lointains. Certains les avaient rejoints sur les toits. Mais Aurianne et Ionis avaient pris trop d'avance et avaient fini par les semer. Quant à ceux qui avaient tenté de les suivre depuis la rue, ils les avaient rapidement perdus de vue. Après s'être assurés que personne ne les suivait plus, ils s'écroulèrent enfin sur le toit d'une vieille maison.

« Fais voir ton bras. », dit Aurianne une fois qu'ils eurent repris leur souffle.

Ionis le lui tendit en grimaçant. Aurianne le palpa à plusieurs endroits, provoquant des grincements de dent de Ionis.

« Il est seulement déboîté. Ne bouge pas, ça ne va pas... »

D'un mouvement violent, elle tordit le bras du jeune homme. Celui-ci ne put s'empêcher de pousser un cri de douleur et de surprise.

«... faire mal.

— Tu es folle ? cria à nouveau Ionis, arrachant son bras de l'étreinte de la jeune femme.

— Désolée. Mais il fallait bien le remettre en place. »

Le mage se massait le bras doucement, mais remarqua que la douleur s'en allait rapidement.

« Excuse-moi, dit-il. La surprise.

— Pas de problème. Tu sais où on est ?

— Pas du tout. Et toi ?

— On dirait le marché là-bas. Si c'est bien ça, nous ne sommes pas loin du Mouton Doré.

— Tu crois que Douma et Chtark s'en sont sortis ?

— Je n'en doute pas. Ils couraient bien plus vite que nous. Et... Ionis ?

— Oui ?

— Merci. Tu nous as sauvé la vie. »

Le jeune mage sourit, fier de lui. Après avoir repris leur souffle, ils redescendirent dans la rue, s'aidant des gouttières. Aurianne avait raison. Ils ne se trouvaient qu'à deux pâtés de maison du Mouton Doré. Après avoir brièvement hésité, ils décidèrent de s'y rendre. Ils n'avaient pas eu le temps de convenir d'un point de rencontre avec Chtark et Douma. Ils espéraient cependant que leurs amis auraient l'idée de les y attendre. Frissonnants dans la fraîcheur du soir et épuisés après leur course-poursuite dans les rues et sur les toits d'Aveld, ils partirent en direction du Mouton Doré. Quelques minutes plus tard, poussant un soupir de soulagement, ils ouvraient la porte de la taverne. À l'intérieur, la cheminée crépitait de flammes orangées. Les habitués étaient présents, tout comme le musicien, qui chantait toujours les mêmes chansons. À leur grand soulagement, personne ne sembla faire trop attention à leurs vêtements, sales et déchirés en plusieurs endroits.

« Attendons en bas, proposa Ionis. Mettons-nous dans un coin à l'ombre, mais je préfère voir qui rentre et qui sort, si tu es d'accord.

— C'est une bonne idée. Et je ne serai pas contre une bonne bière ! »

Ionis la regarda avec surprise, puis sourit. Il n'était pas contre un remontant lui non plus. Ils s'installèrent dans le coin le plus sombre de la salle et commandèrent deux pintes.

« Tu as encore le parchemin ? », demanda la jeune femme, alors qu'elle buvait une première gorgée.

Ionis acquiesça. Il le sortit de l'une des poches, le déplia, et lut :

« *Dalanne,*
Toutes les cités sont entre nos mains. Il ne manque plus qu'Aveld. Veillez à respecter votre part du plan. L'homme en gris vous donnera de nouveaux ordres dès la nouvelle lune, mais préparez-vous d'ors et déjà à faire évacuer la ville à vos hommes. »

La lettre était signée « Lance ». Les sourcils froncés, Ionis replia le parchemin et le rangea à nouveau dans sa poche.

« C'est quand, la nouvelle lune ? demanda Aurianne.

— Demain. Tout ceci ne me dit rien qui vaille. Et que font Chtark et Douma ? J'aurais pensé qu'ils tenteraient de nous rejoindre ici.

— Moi aussi... »

La porte s'ouvrit. Quatre hommes vêtus de noir entrèrent dans la pièce. Ils refermèrent la porte doucement, et se mirent à scruter la salle, comme à la recherche de quelqu'un. Sans réfléchir, Aurianne prit la tête de Ionis entre ses mains. Ignorant les protestations du jeune mage, elle colla sa bouche contre la sienne. Ils restèrent ainsi durant plusieurs minutes. Les hommes firent un rapide tour de la salle, puis ressortirent. Lorsque la porte se referma derrière eux, Aurianne relâcha son compagnon. Il était aussi rouge qu'un feu de camp.

« Désolée, dit Aurianne, presque aussi gênée que lui. C'est la seule chose qui me soit venue à l'esprit.

— Ah ? Je croyais que c'était pour me remercier de t'avoir sauvée. »

Aurianne haussa les épaules. Ionis se mit à rire doucement.

« Tu crois qu'ils nous cherchaient ? reprit-il, pour changer de sujet.

— Je ne sais pas. Mais ils étaient habillés comme ceux qui nous poursuivaient tout à l'heure.

— Je commence vraiment à m'inquiéter pour Chtark et Douma. Peut-être devrait-on partir à leur recherche ? Ou aller prévenir dame Iselde ? »

Aurianne regarda autour d'eux. La nuit était déjà bien avancée. Les derniers clients finissaient leurs bières, se préparant à quitter les lieux. Dame Iselde leur avait dit de venir lui faire un compte rendu dans la soirée. Les aurait-elle attendus jusqu'à cette heure si tardive ? La porte s'ouvrit à nouveau. Elle laissa cette fois passer des visages connus. Chtark entra. D'un bras, il soutenait Douma, titubant à ses côtés. La tunique du jeune homme était tachée de sang à plusieurs endroits. Aurianne se leva précipitamment et les rejoignit. Ignorant ses protestations, elle prit l'autre bras du blessé.

« Allons dans sa chambre, dit-elle. Il est gravement touché ? »

— Je ne crois pas, répondit Douma dans une grimace de douleur. Le sang a vite cessé de couler, mais c'est un peu douloureux.

— Où as-tu mal ?

— Sous les côtes.

— Il ne faut pas que les organes soient touchés... Ma magie n'est pas assez forte pour cela. Ionis, dit-elle à leur compagnon qui les avait rejoints, va vite nous chercher de l'eau chaude et des linges propres. »

Le jeune homme acquiesça et partit en courant vers les cuisines. Dans la salle commune, les derniers clients de l'auberge suivaient la scène, ne quittant pas des yeux le blessé qui montait aux étages, soutenu par les deux étrangers. Ionis rejoignit rapidement ses compagnons. Douma, pâle, était allongé sur son lit. La guérisseuse passait ses mains sur le corps de leur ami, demandant régulièrement :

« Et là ? Tu as mal ? »

Douma grimaçait, en serrant les dents.

« Que s'est-il passé ? demanda Ionis.

— Quatre hommes nous ont coincés. Ils ont dû prendre un raccourci. Nous nous sommes battus, et avons fini par les faire fuir. Douma s'est écroulé juste après. Je n'avais pas vu qu'il avait été touché... C'est de ma faute...

— À deux contre quatre, tu ne peux pas être partout », rétorqua le voleur.

À côté d'eux, Aurianne avait posé ses mains sur le torse du blessé. Elle chantonait doucement, les yeux mi-clos, comme pour elle-même. Le visage de Douma reprenait lentement des couleurs. Dans ses yeux cependant, tous pouvaient lire une certaine appréhension. Au bout de quelques minutes, Aurianne cessa de chanter. Elle ôta ses mains et baissa les épaules, visiblement épuisée.

« Tu te sens mieux ? », demanda-t-elle.

Douma tenta de se relever. Sa grimace disparut immédiatement, alors qu'il s'asseyait le plus normalement du monde.

« Je... je ne sens plus rien ! Je n'ai plus mal du tout !

— Vas-y doucement quand même, dit la guérisseuse. Tu seras fragile pendant un jour ou deux. Ensuite tout ira bien. Essaie juste de ne pas te battre d'ici là.

— Ta magie est aussi incroyable que celle de Ionis, murmura Douma, presque pour lui-même.

— Non. La mienne vient de la Déesse. C'est son pouvoir qui passe à travers moi. Ionis lui... provoque sa magie. C'est... différent. »

Pendant que Douma se tâtait tout le corps pour vérifier que tout allait bien, Ionis répéta à Chtark ce qu'ils avaient lu sur le parchemin.

« Aurianne et moi étions presque décidés à partir à la Citadelle. Que faisons-nous alors ?

— On y va, tout de suite, dit Chtark. J'espère que notre petite visite chez les scorpions noirs n'a rien précipité... »

Douma se changea rapidement, et tous ressortirent quelques minutes plus tard de l'auberge. Ils prirent la direction de la Citadelle, marchant à grandes foulées. À plusieurs reprises, ils vérifièrent qu'ils n'étaient pas suivis. Mais les brigands semblaient avoir disparu. À leur grand soulagement, ils arrivèrent sans encombre à la herse qui protégeait l'entrée de la seconde muraille. Chtark fit un signe aux gardes, qui levèrent leurs hallebardes.

« Il y a décidément beaucoup de visites, ce soir, dit l'un d'eux à Chtark alors qu'il finissait de relever la herse.

— Quelqu'un d'autre est passé récemment ? demanda Chtark.

— Oui.

— Qui est-ce ? »

Le soldat hésita un instant, puis, haussant les épaules, répondit.

« Une jeune femme. Le capitaine Harken nous a dit qu'elle pouvait passer quand elle voulait.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Grande, blonde, assez jolie ma foi, dit l'homme, en souriant lubriquement.

— Elle a laissé tomber ça », continua l'autre.

Il ouvrit la main. Au creux de sa paume se trouvait un petit médaillon. Un petit scorpion était gravé dessus.

« Si vous la croisez, pouvez-vous le lui remettre, s'il vous plaît ?

— Par Odric ! cria Chtark, arrachant le médaillon de la main du garde. Vite, au château ! »

N'attendant même pas que la herse soit complètement montée, le soldat et ses compagnons entrèrent dans la Citadelle et se précipitèrent vers le château. Les gardes à l'entrée, surpris, se mirent en position de les arrêter. Sans cesser de courir, Chtark hurla :

« Place ! Place ! Mission de dame Iselde ! Poussez-vous par Odric !

Après un instant d'hésitation, les hommes de Fériel Harken les reconnurent et leur laissèrent le champ libre. Ils s'engouffrèrent dans la forteresse des ducs d'Avelden.

« Où allons-nous ? demanda Douma, haletant. Bibliothèque ou chambre du duc ?

— Chambre du duc », répondit Aurianne.

Aussitôt, ils se ruèrent dans l'escalier. Arrivés à l'étage, ils coururent dans le couloir qui menait aux appartements privés du duc. Après s'être trompés à plusieurs reprises, ils arrivèrent enfin devant la porte menant à la chambre de Hughes Harken. Devant, les corps de deux hommes gisaient, inconscients. De l'intérieur de la pièce parvenaient des éclats de voix.

« Tu vas payer, Harken, tu vas payer pour tes crimes, hurlait une voix de femme. La chute de Pélost, la mort de mes parents, ma vie passée dans les égouts, à attendre ce moment. Et demain, il ne restera rien de ta ville, tu entends, rien ! Tout ce que tu as bâti, des cendres, des cendres tu entends ! Mais avant, tu vas crever !

— Dalanne ! Non ! », cria faiblement la voix d'un vieil homme.

Des cliquetis d'armes se firent entendre. Aurianne hurla à la garde, pendant que Douma et Chtark tentaient de défoncer la porte, fermée à clef. Au bout de plusieurs assauts, elle céda enfin. Au même moment, six soldats surgirent du bout du couloir. À leur tête, dame Iselde courait, toujours en armure et l'épée à la main. « Père ! Père ! criait-elle.

Dans la chambre du duc, une grande femme blonde, revêtue d'une armure de cuir noir et d'une cape de la même couleur leur faisait face. Elle tenait dans sa main une dague. À ses pieds gisait, dans une mare de sang, le corps d'Hughes Harken, duc d'Avelden. Le visage de la femme était défiguré par un sourire sauvage.

« Ton père est mort, ma pauvre Iselde, cracha-t-elle. J'ai vengé les miens. Au-delà même de mon espérance. »

Devant la porte, les soldats étaient comme paralysés par la vue du corps ensanglanté de leur duc. Iselde regardait la scène, tremblante. Ses doigts étaient blancs autour de la garde de son épée. « Dalanne... espèce de chienne ! Traîtresse à ton sang ! » Dans un élan de rage, Iselde se jeta sur la jeune femme, l'épée au poing. Les soldats tentèrent de venir à l'aide de leur dame. À peine avaient-ils fait un pas dans la pièce que celle-ci, folle de rage, leur hurla de ne pas bouger. Dans la chambre, les deux femmes frappaient de taille et d'estoc, l'épée d'Iselde contre la dague et l'épée courte de celle qu'elle avait appelée Dalanne. La fille du duc maniait son arme en virtuose. Rapidement, l'assassin fut obligé de reculer, la sueur coulant sur son visage.

« Il est trop tard, Iselde, vous allez tous crever ! Peu m'importe de mourir ce soir, je suis vengée, enfin !

— Tu es folle, Dalanne ! Ce sont tes parents qui ont trahi mon père ! C'est eux la cause de ton malheur ! »

Dalanne ne répondit pas. Son visage était un masque de haine et de rage. Les coups pleuvaient de part et d'autre. La fille du duc la repoussait de plus en plus loin, essayant de la bloquer dans un angle du mur. Celle-ci s'en rendit compte. Elle tenta d'esquiver un nouveau coup, tout en découvrant sa garde pour frapper d'un pas de côté. Iselde comprit la manœuvre. Elle pivota et avança rapidement de deux pas. Un rictus sauvage sur le visage, elle envoya son épée de toutes ses forces dans le dos de la jeune femme. Celle-ci écarquilla les yeux. Elle lâcha ses armes, puis s'effondra au sol.

« Demain, Iselde, demain, vous serez tous... morts..., murmura-t-elle.

— Dalanne ! Non ! hurla une voix d'homme.

Dans l'embrasure de la porte, Fériel Harken venait d'arriver, essoufflé. D'un pas rapide, il s'agenouilla près du corps de la mourante.

« Nos parents sont vengés, Fériel... Enfin ! »

Le visage livide, le capitaine d'Avelden prit la tête de la jeune femme sur ses genoux. D'un geste d'une douceur infinie, il lui caressa doucement les cheveux.

« Dalanne, qu'as-tu fait ? Par tous les dieux, qu'as-tu fait, ma sœur ?

— Je les ai... vengés... Fériel... »

Dalanne ferma les yeux. Elle était morte. Fériel laissa les larmes couler sur ses joues.

L'ATTAQUE D'AVELD

« Féril, y es-tu pour quelque chose dans cela ? », demanda Iselde à son cousin, d'une voix où pointait une colère glaciale.

Le regard du capitaine d'Avelden, hagard, passait du corps de sa sœur à celui du duc. Il s'essuya rapidement les yeux du revers de la main, puis se tourna vers Iselde.

« C'est moi qui avais ordonné que la garde laisse passer Dalanne quand elle le souhaitait. Je... je pensais qu'elle finirait par se calmer, que je pourrais la convaincre. Je suis... désolé. »

Les yeux de la jeune duchesse jetaient des éclairs.

« Que la mort du duc reste pour l'instant un secret, dit-elle d'une voix atone. Je tuerai de mes propres mains celui qui l'ébruitera. Est-ce bien clair ? »

Le calme avec lequel la jeune femme proféra ses menaces convainquit chacun qu'elle n'hésiterait pas à les mettre à exécution. Les soldats derrière elle se raidirent. Personne n'osa répondre.

« Laissez-nous maintenant, ordonna-t-elle sèchement. Erlenn, mène ces personnes au Maire du Palais. Qu'il leur trouve une chambre pour dormir. Chtark, je veux vous voir toi et tes amis demain à l'aube, à la bibliothèque. Maintenant, que tout le monde sorte. Tous sauf toi, Féril. »

Sans un mot, tous sortirent, les uns derrière les autres. Erlenn, l'un des gardes, se tourna vers Chtark et ses compagnons. Après leur avoir demandé de le suivre, il les entraîna à travers les couloirs silencieux du château. Autour d'eux, tout le monde semblait dormir.

Aucun bruit n'agitait l'ambiance tranquille du château. Le cœur battant dans un mélange d'angoisse et de stupeur, Chtark se demandait comment tout pouvait être aussi immobile alors qu'Hughes Harken, duc d'Avelden, venait de mourir assassiné. Après avoir traversé de nombreux couloirs, le garde s'arrêta devant une lourde porte en bois. Il frappa et quelques instants

plus tard, Paldan Travalier, le vieux Maire du Palais, apparut. Il était revêtu d'une riche robe de chambre et d'un bonnet de laine.

« Alors, comment va-t-il ? demanda le vieil homme, anxieux.

— Il... Il dort, répondit le garde, mal à l'aise.

— Y a-t-il une chance qu'il survive ?

— ... Je ne sais pas. Dame Iselde m'a demandé de vous amener ses invités. Elle veut que vous leur trouviez une chambre pour cette nuit, et qu'ils soient à la bibliothèque dès l'aube. »

Le vieil homme regarda les ombres silencieuses derrière le garde, et s'inclina poliment.

« Bonsoir. Excusez mon impolitesse, alors que le duc Harken vous doit tant. Je connais le duc depuis que nous sommes enfants. Son état de santé m'inquiète. Mais suivez-moi. J'ai toujours quelques chambres de prêtes. Je vais vous mener jusqu'à elles. »

Paldan Travalier resserra sa robe de chambre autour de son vieux corps, remercia le garde d'un signe de tête et conduisit chacun de ses invités à une chambre, non loin de là, dans l'aile réservée à cet effet.

« J'enverrai à l'aube un serviteur qui vous conduira à la Duchesse, dit le Maire du Palais En attendant, dormez bien, et prions pour le duc. »

Après l'avoir remercié, Chtark, Aurianne, Douma et Ionis s'inclinèrent poliment, et laissèrent partir le vieil homme.

« Qu'allons-nous devenir ? chuchota Douma, manifestement inquiet.

— Odric seul le sait, répondit Chtark. Et la fille du duc peut être aussi. Nous en saurons plus demain, j'imagine. »

Tous avaient les traits tirés par le manque de sommeil des derniers jours et par le stress des événements de la soirée.

« Allons dormir. Demain risque d'être une dure journée encore. Bonne nuit », dit Aurianne, ouvrant la porte menant à sa chambre.

Chacun lui répondit, et quelques minutes plus tard, tous dormaient dans les lits les plus confortables qu'ils n'avaient

jamais eus. Il leur semblait qu'ils dormaient depuis quelques minutes à peine quand ils furent soudain réveillés par des tambourinements aux portes de leurs chambres.

« Réveillez-vous ! Ordre de Dame Iselde ! » Chtark, Aurianne, Ionis et Douma se levèrent en sursaut, enfilèrent leurs vêtements le plus vite qu'ils le purent et, quelques minutes plus tard, sortaient chacun de leur chambre, les yeux encore gonflés par le sommeil.

« Quel réveil, maugréa Douma, finissant de boutonner sa chemise.

— Dame Iselde vous attend avec le capitaine d'Avelden, dit le serviteur en face d'eux. Veuillez me suivre. »

L'homme fit volte-face et les mena d'un pas rapide à travers le château. Ils descendirent les escaliers monumentaux de la forteresse et reconnurent les couloirs qui menaient à la bibliothèque. L'homme s'arrêta enfin, frappa à la porte, et l'ouvrit lorsqu'il entendit une voix de femme lui ordonner d'entrer. Dans la bibliothèque se trouvaient Dame Iselde et le capitaine Fériel. Tous les deux étaient revêtus d'une armure et semblaient absorbés par la grande carte d'Avelden étalée sur la table. Iselde tourna son visage vers eux. Elle semblait épuisée.

« Merci d'être venus si vite, dit Iselde, saluant les nouveaux arrivants. Comme vous le savez, le duc est mort. Mais cela doit encore rester secret. De graves événements se préparent et j'ai besoin d'en savoir plus avant d'agir. Durant la nuit, la garde a arrêté tous les membres des scorpions noirs. D'après ce qu'on a pu en apprendre, Dalanne, leur chef, travaillait pour un certain « homme en gris », qui aurait en partie organisé la révolte des brigands sur tout Avelden. Nous ne savons pas encore qui est ce Lance, qui a signé plusieurs des lettres que vous avez trouvées et qui est manifestement lui aussi impliqué dans tout cela. Sachez que Dalanne était ma cousine, la sœur de Fériel. Mon père a recueilli il y a fort longtemps Fériel et Dalanne, lorsqu'il reprit la cité de Pélost qui avait été assiégée par son frère. Lors de la libération de Pélost, les parents de Fériel moururent. Dalanne n'avait jamais accepté leur mort et s'était enfui il y a des années de cela. Elle avait promis de venger la mort de ses parents. C'est chose faite. »

Alors qu'Iselde racontait l'histoire de Dalanne, d'une voix étonnamment neutre, le visage de Fériel était de plus en plus dur. Son regard errait à travers la fenêtre de la bibliothèque, dans les jardins de la Citadelle.

« La mort du duc, une fois qu'elle sera connue, va vite se propager dans la cité. Nous n'avons pas besoin de cela, alors nous avons perdu le contrôle de la totalité des cités d'Avelde. Et j'ai un souci supplémentaire. La guerre est à nos portes, je ne sais par quelle magie. Il y a de la fumée dans le Bois de Trois-Lunes, et aucun des éclaireurs que j'y avais envoyé n'en est revenu ce matin. Je fais appel à vous, car vous avez déjà traversé le Bois, et j'imagine que vous en connaissez donc mieux les pièges que n'importe lequel de mes gardes. J'ai besoin que vous confirmiez ou infirmiez mes soupçons : je crains qu'une armée ne marche sur Avelde. J'ai fait préparer des chevaux, ils vous attendent dans la cour. Allez voir de quoi il en retourne. Faites vite ! »

Sans plus réfléchir, Chtark s'inclina et répondit :

« À vos ordres, ma Dame. »

Ionis, Douma et Aurianne se regardèrent un instant, puis suivirent en silence Chtark qui, après avoir quitté la bibliothèque, se dirigeait à grandes enjambées vers la sortie du château. Quelques minutes plus tard, tous étaient à nouveau à cheval, en direction de la porte Est et du Bois de Trois-Lunes.

Avelde était calme à cette heure matinale. Des serviteurs commençaient à s'activer, portant de l'eau, de la nourriture, courant çà et là au service de leurs maîtres. Les marchands ouvraient leurs étals, et commençaient tout juste à héler les premiers badauds. La mort du duc n'était visiblement pas encore arrivée jusqu'à eux.

« Chtark, maugréa Aurianne, la prochaine fois, tu ne peux pas attendre notre avis avant de prendre une décision ?

— Le duc est mort à cause de nous, répondit Chtark. J'y ai pensé toute la nuit. Si nous avions agi avant, nous aurions pu empêcher sa mort. Si j'étais retourné directement au château...

— Tu n'avais pas les lettres. Nous ne pouvions pas savoir.

— Cela n'empêche pas que nous aurions pu éviter tout cela. Alors la moindre des choses qu'on puisse faire, c'est obéir aux ordres de sa fille.

— Tu fais partie de la garde. C'est normal que tu obéisses.

— Iselde est votre suzeraine à vous aussi, répondit Chtark, sèchement. En tant que telle, vous lui devez fidélité et obéissance.

— Ce que tu peux être buté ! », lâcha Aurianne, en tirant sur les rênes son cheval pour ne plus être aux côtés de Chtark.

Ils traversèrent la cité le plus vite qu'ils le purent, et arrivés à la porte de l'Est, lancèrent leurs chevaux au galop en direction du Bois de Trois-Lunes. Aurianne, la plus à l'aise à cheval, menait la course, et les montures de ses compagnons la suivaient instinctivement. C'était une belle journée d'automne. Le ciel était bleu et l'air frais était saturé d'odeur de terre humide. Au loin, de l'autre côté de la plaine d'Aveld, ils voyaient le Bois de Trois-Lunes. Ionis pointa le doigt vers le sud du Bois. Tous regardèrent dans la direction qu'il montrait. De la fumée s'élevait dans le ciel. Ils chevauchèrent à bride abattue le long de la route qui menait vers Erbefond puis, lorsque les premiers bosquets apparurent, ralentirent. Devant eux, la route continuait vers le Bois, sans aucune trace des éclaireurs du duc, montant et descendant doucement au rythme des collines boisées. Au carrefour qui la séparait en deux, ils prirent vers le Bois, laissant derrière eux la route de l'Est. Quelques minutes plus tard, Aurianne arrêta brusquement son cheval, qui hennit en signe de protestation. Le visage de la jeune femme était livide et elle mit sa main sur sa bouche. Ses compagnons la rejoignirent et virent alors la cause de son malaise. En face d'eux, au milieu de la route, étaient plantée une quinzaine de piques. Sur chacune d'entre elles était empalé un homme, portant la livrée des éclaireurs d'Avelden. En haut de la plus haute des piques était empalé un vieil homme décharné. Tous reconnurent instantanément Lorod. Un corbeau, occupé à lui picorer un œil, s'envola alors qu'une pierre lancée des bosquets faillit l'atteindre. Chtark et Douma mirent immédiatement la main sur leur épée. Deux ombres sortirent des fourrés et se

dirigèrent vers eux. Après quelques secondes d'hésitation, Aurianne leur fit signe de baisser leurs armes.

« C'est Donhull et Miriya. Tout va bien. »

Au loin, les deux ombres s'approchèrent. Donhull et Miriya étaient blessés à plusieurs endroits. Le jeune homme avait plusieurs entailles sur une cuisse et sa sœur portait le bras gauche en écharpe.

« Vous êtes blessés ? demanda Aurianne.

— Rien de grave, répondit Miriya. Ils nous ont eus par surprise.

— Qui ?

— Les soldats des Tribus. Elles sont de retour.

— Quoi ? s'écria Chtark.

— Leurs cadavres sont dans un fourré juste à côté, Chtark. Et Donhull dit qu'il y a toute une armée dans le coin.

— Ils sont des centaines, plus peut-être. Vous ne sentez pas cette odeur de feu ? Et ce calme ? Aucun bruit.

— C'est eux qui ont tué Lorod ?

— Nous le pensons, répondit Miriya.

— Comment ont-ils pu..., commença Aurianne.

— Il faut en avoir le cœur net, la coupa Chtark. Dame Iselde a besoin de savoir combien ils sont. Par où sont-ils, Donhull ?

— Vers le nord. Le vent vient de là.

— Qui vient avec moi ?

— Nous venons tous, dit Aurianne, sèchement. Si les Tribus sont dans le Bois, il ne faut pas se séparer. »

D'un signe de tête, Chtark fit signe à Donhull de se mettre en marche. Ils partirent en file indienne et entrèrent dans le Bois de Trois-Lunes. Ce lieu étrange n'était pas comme la dernière fois qu'il l'avait parcouru. Le Bois, qui semblait habité d'une présence mystérieuse, avait maintenant l'air d'un labyrinthe vert désert. Aucun animal ne détalait à leur approche, aucun oiseau ne volait dans le ciel.

« Donhull, chuchota Aurianne qui se tenait derrière le jeune homme, est-ce que la mort de Lorod est grave ? Pour le Bois, je veux dire ? »

Donhull s'arrêta un instant et regarda la jeune guérisseuse.

« Tu sens toi aussi la forêt qui le pleure ?

— Heu... pas vraiment. Mais le Bois est bizarre. Comme... abandonné.

— La forêt pleure la mort de son gardien. Et la forêt craint l'armée qui la traverse.

— Ils sont loin encore ?

— Non. Juste derrière cette colline, là-bas. »

Ils avancèrent quelques instants en silence, puis Aurianne reprit :

« Comment saviez-vous que nous viendrions ici ?

— Nous ne le savions pas. Après que nous nous soyons séparés dans les collines, nous sommes partis, Miriya et moi, vers le nord-est. Nous avons vu de la fumée sortir du Bois. Je... je me suis dit que tu saurais trouver le lichen toute seule. J'ai eu raison ?

— Presque. Nous en parlerons plus tard, mais le duc est mort, assassiné par sa nièce. »

Donhull sourcilla mais, respectant la demande de la jeune femme, ne posa aucune autre question. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils commençaient à entendre un bruit de fond, qui s'amplifiait alors que les éclaireurs de la duchesse avançaient, de plus en plus doucement. Bruits de tambour, craquements du feu, cliquetis du fer qui s'entrechoque, le brouhaha emplit rapidement l'atmosphère. Donhull fit signe à tout le monde de s'arrêter, puis s'approcha d'un grand arbre, qui filait haut dans le ciel et dont les branches les plus basses n'étaient qu'à deux mètres du sol.

« On monte ici. On verra mieux. »

Donhull sauta et attrapa la première branche à laquelle il se hissa. Une fois installé, il aida ses compagnons à monter les uns après les autres. Tous grimpèrent une dizaine de mètres, jusqu'à ce qu'ils voient au-dessus de la petite colline qui leur bouchait la vue. Même Donhull ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise. En face d'eux, dans une immense clairière, se tenaient des centaines et des centaines d'hommes. Tous étaient regroupés autour d'innombrables feux et semblaient attendre. L'odeur qui montait de la masse des soldats était pestilentielle. Odeur de crasse, de feu et de mort, de sang et d'excitation.

Autour d'eux, des dizaines et des dizaines d'arbres avaient été coupés, arrachés, afin d'agrandir l'espace pour l'armée.

« Par Idril, souffla Aurianne, combien sont-ils ? Comment ont-ils pu arriver jusqu'ici ?

— Ils sont au moins deux mille, voire plus encore, dit Ionis.

— Impossible, dit Chtark. Tu ne peux pas compter aussi vite. »

Ionis leva les yeux au ciel.

« Crois-moi, mon ami. Ils sont même plus que cela.

— Il faut prévenir Dame Iselde. Et vite. »

Aussitôt, Chtark commença à redescendre, suivi de ses compagnons. Quelques minutes plus tard, tous galopèrent à nouveau à bride abattue en direction d'Aveld.

RETOUR A AVELD

« C'est impossible, dit le capitaine Fériel. Une armée ne peut pas s'être autant approchée d'Aveld sans que nous l'ayons vue. Les éclaireurs patrouillent sans cesse à des lieues à la ronde. Je n'ai eu aucun rapport faisant état de l'approche d'une troupe d'hommes, et encore moins d'une armée entière.

— Je vous assure, Capitaine, insista Chtark. Nous les avons tous vus. Ils sont des centaines et des centaines.

— Deux mille hommes au moins, si ce n'est trois mille, dit Ionis.

— Les Tribus sont retournées sur leurs terres il y a des siècles de cela. Je ne vois pas pourquoi elles seraient revenues. Vous êtes sûrs qu'il ne s'agit pas de brigands, qui auraient peut-être pu se déguiser pour nous impressionner ?

— Nous avons vu les étendards, ma Dame, dit Miriya doucement. La flamme et l'épée de la Tribu d'Aléan, le pieu et le bouclier de celle de Tribuler, et l'écu d'or des hommes d'Aldenan. »

Quelqu'un frappa à la porte de la bibliothèque. Un soldat entra, glissa quelques mots à l'oreille de Dame Iselde et s'en retourna. Le visage de la jeune femme se rembrunit plus encore, si cela était possible.

« Les éclaireurs que j'avais envoyés sur la route de l'Ouest viennent de revenir. Les nouvelles ne sont pas bonnes. La route de l'Ouest menant à Pont et Lahémone est coupée. Des dizaines de brigands marchent vers Aveld. Nous sommes encerclés. »

La nouvelle tomba comme un coup de massue. Tous les regards convergèrent vers la carte d'Avelden. Après quelques minutes d'un silence pesant, Dame Iselde reprit la parole, d'une voix grave.

« Fériel. Lance les pigeons vers Ombrejoie, Pont et Lahémone. Demande-leur de l'aide au nom du Pacte d'Ergalon. Même s'ils arriveront trop tard. Dis-leur que... dis-leur que les

Tribus sont de retour, et qu'Avelden est en train de tomber. Vasy vite. Je vais de mon côté terminer les préparatifs pour le siège. Quant à vous, ramenez vos affaires de l'auberge où vous étiez logés jusqu'à vos chambres dans la Citadelle. Avelden a besoin de vous. Et, avant que vous ne partiez... apprenez que j'ai enterré mon père ce matin, dans la crypte de la Citadelle. Il repose avec nos ancêtres et dans son sommeil, aura la chance de ne pas voir l'assaut de sa cité bien-aimée. Gardez quelque temps encore sa mort pour vous : la garde et le peuple n'ont pas besoin d'une mauvaise nouvelle supplémentaire. » Partout dans la cité, les cors sonnaient. Partout, les messagers hurlaient l'annonce, tremblant de peur et de sueur :

« Ordre de Dame Iselde ! Avelde est assiégée et la loi martiale est déclarée ! Personne ne doit entrer ni sortir de la ville, et les portes Est et Ouest sont fermées. Chaque homme en âge de se battre doit se rendre à la citadelle y chercher une épée ou une hache s'il n'en possède pas. Tous les animaux de monte doivent être amenés à la Citadelle, sans exception. Les voleurs seront jugés et exécutés immédiatement. La garde a tous les droits. »

Quelques heures plus tard, la ville entière était sous le feu des clameurs. « Ennemi en vue ! » « L'ennemi approche ! » « Une armée ! Une armée arrive ! »

Alors que le soleil approchait de son zénith, quatre rectangles d'une immense armée s'approchaient, provenant de l'est. Au loin, on entendait le son des tambours, alors que la ville, elle, était silencieuse, le souffle suspendu à l'avancée de l'ennemi. Les heures passaient, et la masse informe se transforma en rangs serrés de centaines et de centaines de soldats. Les étendards, trop loin, restaient encore invisibles. Partout dans la ville, les rumeurs allaient bon train. « Qui nous attaque ? »

« Comment autant d'hommes ont pu arriver si vite, sans que les éclaireurs ne les détectent ? » « Quel royaume a bien pu lever une armée aussi immense ? »

« Pourquoi le duc n'organise-t-il pas un repli par la porte Ouest ? Aucune armée ne semble fermer l'accès de la route de l'Ouest. »

En fin d'après-midi, l'armée ennemie encerclait la cité. Trois rectangles faisaient face à la partie Est des fortifications, tandis que le dernier s'était positionné sur la route de l'Ouest. Loin derrière, une seconde armée était apparue, bloquant elle aussi la route. Bien moins nombreuse, elle semblait surveiller le champ de bataille. Aucun étendard n'en sortait. Dans la cité, chaque porte était gardée par une quinzaine d'hommes, qui semblaient plus là pour empêcher toute sortie que toute entrée. Les portes de la ville avaient été renforcées : d'immenses poutres de bois avaient été installées afin de bloquer chacune d'elles. Sur les remparts, des archers étaient postés, prêts à tirer au premier ordre. Dans la ville, les rumeurs enflaient. Nombreux étaient ceux qui se demandaient pourquoi le duc n'intervenait pas, et pourquoi les ordres venaient de sa fille, Iselde. Certains disaient que le duc s'était enfui, d'autres qu'il était mort. La tension était palpable : l'air était lourd, électrique. Les bêtes hurlaient, criaient, alors que les hommes, eux, se taisaient. De nombreuses femmes erraient en ville avec leurs enfants, cherchant un endroit où se cacher. Nombreuses aussi étaient celles qui montaient à la citadelle, pendant que d'autres barricadaient leurs maisons. Puis soudain, des cris fusèrent dans la ville, tous repris de maison en maison, de rue en rue, et la rumeur s'étendit : « Les Tribus ! Ce sont les Tribus qui nous attaquent ! » Un vent de panique s'empara de la cité. Des mouvements de bousculade eurent lieu dans les principales rues, tous en direction des portes. Les gardes, effrayés devant le mouvement de foule, hurlaient : « Personne ne peut passer ! Dame Iselde a ordonné la fermeture des portes de la cité ! »

À la porte Ouest d'Aveld, la foule, paniquée, hurlait et menaçait les soldats du poing. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous avaient ramassé leurs affaires les plus précieuses et voulaient essayer de fuir la cité avant que le siège ne commence.

« Nous allons tous mourir ! Ouvrez-nous, par Odric ! Ce sont les barbares des Tribus en face, ils sont une armée entière ! Nous devons fuir ! Par pitié, ouvrez-moi ! J'ai de la famille à l'Ouest, je dois les prévenir !

— Je vous en supplie, laissez-moi sortir avec mes enfants !

— Ouvrez cette porte sinon nous la forcerons ! Nous sommes des centaines, vous n'êtes qu'une poignée !

— Ne nous laissez pas mourir enfermés comme des rats !

— Ordre de la duchesse ! répondaient les soldats. Personne ne doit entrer ou sortir de la cité pendant le siège. »

Des pierres commencèrent à voler en direction des gardes, qui se replièrent dans les guérites protégeant les portes de la ville. Un son de corne retentit, en provenance de la caserne de la porte, et soudain les pierres s'arrêtent. Quelques minutes plus tard, un galop se fit entendre : Dame Iselde arrivait, avec une trentaine de gardes, tous à cheval, ainsi que Chtark. La jeune femme sauta de son cheval, et se plaça devant la porte, les mains sur les hanches. Elle semblait furieuse.

« Qui ose défier les ordres que j'ai donnés ? », hurla-t-elle à la foule.

Le silence s'installa.

« J'ai ordonné la fermeture des portes. Toute personne tentant de sortir de la cité sera pendue immédiatement, homme, femme ou enfant. Les routes sont bloquées par l'armée ennemie. Toute tentative de sortie est du suicide, au-delà du fait qu'elle menacerait la cité entière. Nous allons donc tenir le siège.

— Ce sont les Tribus qui nous attaquent ! cria une voix dans la foule. Ils vont tous nous tuer !

— Odric seul sait comment les Tribus sont venues jusqu'ici, et pourquoi. J'ai appelé des renforts, qui devraient arriver dans quelques jours. Nous devons tenir. Ensemble. En attendant, que chaque homme se munisse, comme je l'ai ordonné, d'une arme. Nous devons être prêts s'ils partent à l'assaut de nos murs. Nous réussirons ensemble à les tenir, ou nous mourrons ensemble.

— Ils sont des milliers ! Jamais nous ne tiendrons ! cria une autre.

— Si nous avons des renforts, nous pourrions tenir. Nous n'avons pas le choix de toute manière. Faites-moi confiance.

— Où est le duc ?

— Il est mort. Les ennemis d'Aveld l'ont assassiné cette nuit. »

Le silence s'abattit de nouveau sur la foule. Iselde se tourna alors vers ses gardes.

« Restez à vos postes. Sonnez du cor en cas de besoin. Toi, Magreer, reste ici, ajouta-t-elle à l'attention de Chtark. Cette porte et ces hommes sont désormais sous ta responsabilité. Je compte sur toi. »

Dame Iselde remonta sur son cheval, sans remarquer le visage rougissant de Chtark, et après avoir talonné sa monture, partit au galop vers la Citadelle, suivie par ses hommes.

Au fil des heures, l'agitation de la cité se calma. La présence de Dame Iselde et du capitaine Fériel semblait avoir calmé la population, à moins que finalement tout le monde se soit rendu à l'évidence : toute sortie était synonyme d'une mort assurée. À la porte Est, Iselde avait ordonné que soit montée la seule catapulte en état de marche de la cité. Les menuisiers et les forgerons s'attelaient au travail. Quelques soldats à leurs côtés démolissaient les maisons aux alentours afin de préparer des tas de pierre qui serviraient de projectiles. De nombreuses patrouilles erraient dans la cité. La nourriture était réquisitionnée et amenée à la Citadelle, et toute personne surprise à voler était pendue haut et court, sur les lieux du méfait. Rapidement, de nombreux gibets apparurent aux carrefours des rues de la capitale. Sur la plaine face à Avelde, trois grandes bâches avaient été étendues en différents points de l'armée des Tribus. Depuis le midi, des soldats ennemis y allaient et venaient. Enfin, alors que la journée arrivait à sa fin, l'armée sembla à nouveau se mettre en branle. Une grande clameur s'éleva de la plaine, alors que les tambours se mirent à retentir. Les trois colonnes de l'Est frémirent puis, tel un seul homme, se mirent en marche, doucement, doucement... Les bâches furent alors retirées, laissant apercevoir trois catapultes. Des remparts de la citadelle des cris fusaient :

« Archers, en place ! Tous à vos postes ! Ne tirez qu'à mon signal ! »

Les rues s'emplissaient d'une foule silencieuse. Certains montaient sur les toits pour suivre la progression de l'armée, d'autres restaient dans les rues, à regarder les archers en haut

des murailles. De longues minutes passèrent, dans le silence le plus total.

BOUM !

Soudain, déchirant le ciel, une énorme boule de feu arriva, hurlante, et défonça le toit d'une maison dans un fracas énorme. La foule, amassée, se mit à hurler et à courir dans tous les sens.

BOUM !

Alors que le toit de la première maison commençait à brûler, une seconde déflagration se fit entendre, à quelques dizaines de mètres de là : une autre boule incendiaire était tombée, en pleine rue. Des gens, enflammés, courraient et hurlaient au secours. Le feu se propageait dans la foule et sur les toits, alors que l'huile enflammée se répandait.

BOUM !

C'était la cohue la plus totale. Les gens hurlaient, certains avaient le visage déformé par la douleur, d'autres par d'atroces brûlures.

BOUM !

Les tirs étaient réguliers. Toutes les cinq minutes, une boule incendiaire explosait dans la cité. Des maisons s'écroulaient, des gens se tordaient de douleur dans la rue, certains brûlés, d'autres piétinés.

BOUM !

La garde arriva. Munis de seaux, les soldats faisaient la chaîne entre les égouts et les rues en feu. Certains tentaient d'éteindre les flammes, d'autres arrosaient les toits encore intacts d'eau souillée, afin de ralentir l'avancée des incendies. À côté d'eux, quelques volontaires tentaient de secourir les

blessés, tandis que les valides essayaient, tant bien que mal, de se mettre à l'abri, dans les égouts ou près des puits. Au bout d'une heure, les bombardements cessèrent. De nombreux toits étaient en flammes, et de nombreux cadavres jonchaient les rues. Corps déchiquetés ou brûlés par le feu, les catapultes n'avaient épargné personne, et les morts qui gisaient au sol étaient ceux d'hommes, de femmes et d'enfants. Les survivants semblaient se réveiller doucement d'un cauchemar. Ils enlevaient les mains de leurs oreilles assourdies, de leurs yeux couverts de suie. Le soleil était bas déjà, et la garde passa l'ordre de Dame Iselde : les femmes, les enfants, les blessés et les vieillards le souhaitant devaient se rendre à la Citadelle, où ils seraient plus en sécurité. Les hommes valides devaient eux rester en ville et se mettre à la disposition de la garde. Apeurés par la vision de l'immense armée ennemie, nombreux furent les hommes qui, tout au long de la soirée, se mirent de faux bandages et accompagnèrent les femmes, allant se mettre en sécurité. Puis la nuit tomba enfin, et les tambours retentirent dans la plaine. Dans la cité, on n'entendait plus que le bruit des flammes, des sanglots et des cris des blessés...

L'heure était déjà très avancée quand un garde rejoignit la porte de l'Ouest pour trouver Chtark, avec un message d'Iselde Harken :

« La catapulte est prête, dit-il. La duchesse ordonne que tu t'y rendes avec tes compagnons, et que tu y montes la garde pendant la nuit. Elle craint une action des troupes adverses à la faveur de la nuit, et la garde d'Aveld est occupée à éteindre les feux et pendre les pillards. La duchesse compte sur toi : rien ne doit arriver à la catapulte. »

SECOND JOUR DE SIEGE

Le soleil se levait sur Aveld. Une vingtaine de maisons avaient été rasées, et les rues étaient jonchées d'éclats de pierre, de tuiles brisées et de suie, çà et là, des traces de sang, rarement des cadavres, qui avaient été emmenés par la garde. Les murailles extérieures avaient résisté aux assauts des catapultes ennemies, mais la porte Est avait été endommagée. Dame Iselde avait ordonné qu'elle soit condamnée : des soldats étaient déjà à l'œuvre et récupéraient des pierres prises des murs des maisons voisines, des charrettes et tout autre objet pour les entasser devant la porte de la ville. Alors que l'armée ennemie semblait tourner au ralenti, la catapulte d'Aveld se mit en marche. À ses côtés, Iselde Harken réglait elle-même l'engin de guerre. Lancés dans un énorme craquement, des rochers volaient et atterrisaient sur les ennemis, se rapprochant à chaque fois des catapultes adverses. Dès les premiers tirs, des cris et un grand brouhaha se firent entendre de la plaine. Les cors ennemis sonnèrent, et l'armée tout entière sembla se mettre en branle. Les catapultes ennemies se mirent à bouger, s'éloignant de la cité afin de se mettre hors de portée des boulets. Puis, petit à petit, trois colonnes se formèrent à partir de l'armée ennemie, chacune d'elle composée de plusieurs centaines de soldats, quand les effectifs de la garde d'Aveld atteignaient quatre-vingt-dix hommes à peine. Une colonne se mit en marche vers la porte Est, une autre vers la porte Ouest, et la troisième vers le nord de l'enceinte. Les soldats des Tribus avançaient vite et rapidement, les ordres fusèrent des murailles.

« Alerte ! Les ennemis approchent ! Tous les archers à leurs postes ! Allumez les chaudrons ! »

La catapulte d'Aveld continuait de tirer ses boulets sous la surveillance de la duchesse quand le capitaine Fériel arriva au galop. Sans même prendre la peine de descendre de cheval, il cria :

« Premier assaut. Les deux portes, et le mur Nord. Ils ont des échelles.

— Combien sont-ils ?

— Deux cent par colonne.

— Nos hommes ?

— Vingt archers postés au-dessus de chaque porte. Ils devraient pouvoir les retenir, mais je suis inquiet pour le mur Nord.

— Reste ici à la catapulte avec cinq gardes, dit Iselde. Ordonne le renfort de dix archers au-dessus de chaque porte. Je vais aller avec le reste de la garde sur le mur Nord. Vous, rejoignez-moi là-bas. », termina-t-elle, en désignant Chtark et ses compagnons.

La duchesse sauta sur son cheval que lui tendait un soldat. La bête se cabra, hennit, et partit au galop à travers les ruelles d'Aveld, tandis que Chtark et ses compagnons couraient jusqu'aux murailles Nord. Adossées aux collines, ces murailles offraient la seule faiblesse de la forteresse : une hauteur de dix mètres, qui était en partie compensée par le dénivelé des collines. Une fois arrivés, Chtark et ses compagnons montèrent en courant l'escalier qui menait au chemin de ronde. Là-haut, une dizaine de gardes attendaient, tous armés d'arcs et d'épées. Voyant des renforts arriver à leurs côtés, ils sourirent et hurlèrent, comme grisés, comme des hommes cherchant leur courage :

« Hourra ! Pour Aveld ! Morts aux ennemis d'Avelden ! »

Venant de l'est, on voyait déjà arriver la colonne ennemie. Elle avançait rapidement, les hommes courant à petite foulée, et approchait des pieds de la muraille. Les soldats d'Aveld se préparaient, vérifiaient les cordes de leurs arcs et comptaient leurs flèches.

« Je parie en planter dix avant qu'ils n'arrivent ! fanfaronnait Gvald, le second du capitaine d'Avelden, qui commandait les archers de la muraille Nord.

— Je suis bien meilleur archer que toi, Gvald, je tiens ton pari et ferai même mieux ! Une pièce d'argent que j'en plante quinze ! rétorqua un homme près de lui.

— Moi je parie deux pièces d'argent sur Borik ! », cria un autre soldat.

— Deux pièces sur Gvald !

— Trois pièces sur Gvald !

— Une pièce sur Borik ! »

Les hommes étaient surexcités. Il y avait dans l'air une odeur de sueur, de peur, d'excitation. Le soleil frappait sur les cuirasses et les épées, et, de la ville, on commençait à entendre le bruit des tambours venant des Tribus. Sur les murailles, des feux étaient allumés sous les chaudrons remplis d'huile brûlante, disposés tous les dix mètres. Des femmes veillaient le feu, muettes, les yeux effrayés. Toutes avaient des dagues dans leur ceinture. Soudain, des bruits de galop se firent entendre en provenance de la ville, et une dizaine de cavaliers apparurent, menés par Dame Iselde. La jeune femme sauta de son cheval, l'attacha rapidement à un anneau dans le mur d'enceinte, et cria, en montant les marches de l'escalier quatre à quatre :

« Ils arrivent. Tous à vos postes ! Sortez vos épées et vos boucliers. Vous dix là-haut, armez vos arcs, vous aussi là. Ceux capables de repousser une échelle avec une dizaine de soldats ennemis dessus seront postés entre les archers, à deux par échelle. Aucune échelle ne doit tenir plus de deux minutes, vous m'entendez ? Pas plus de deux minutes. Préparez-vous, la colonne est quasiment à nos pieds. »

La quinzaine d'archers se mit en place, face aux soldats des Tribus qui n'étaient plus qu'à une centaine de mètres des murailles. Tandis que les archers posaient leurs épées et leurs boucliers à leurs côtés et commençaient à bander leurs arcs, le reste des soldats, l'épée à la main, s'accroupissait entre chacun d'eux. Des gouttes de sueur coulaient sur les fronts et sur les nuques. Dans la plaine, les tambours retentissaient. Les soldats ennemis étaient maintenant en face des murailles, en position, et semblaient prêts à partir à l'assaut. Leur étendard flottait au vent, un immense écu d'or sur fond blanc. Dans la cohue, on pouvait distinguer plusieurs grandes échelles, une, deux, trois, quatre, cinq qui sait... Face à eux, les hommes d'Aveld attendaient, le visage crispé, les mains agrippées aux arcs et aux épées, se jetant parfois des regards furtifs les uns, les autres,

vérifiant qu'ils n'étaient pas seuls. Leurs yeux revenant souvent vers leur jeune duchesse, à leurs côtés, qui fixait les soldats ennemis, l'air impassible... Cent cinquante ou deux cents soldats des tribus contre vingt-cinq hommes à peine...

Boum... Boum... Boum...

Les tambours résonnaient dans les collines.

Boum... Boum... Boum...

Soudain, un cri guttural jaillit de l'armée des Tribus, comme poussé par mille gorges sauvages, et les soldats ennemis, tel un seul homme, se ruèrent vers les murailles en hurlant.

« Tirez ! Tirez ! », hurla Iselde, de toutes ses forces.

Une volée de flèches partit.

« Rechargez ! Prêts ! Tirez ! »

Iselde hurlait la cadence, tandis que les hommes, comme dans un état second, bandaient leur arc, tiraient, prenaient une flèche, bandaient leur arc, tiraient, prenaient une flèche, comme des machines, leurs yeux rivés sur la masse hurlante qui se ruait vers eux. Les soldats ennemis couraient, couraient, couraient, certains s'effondraient, tout de suite remplacés par d'autres, et s'approchaient d'Aveld, presque aussi vite que l'auraient fait des hommes à cheval. Les échelles commençaient à sortir de la masse, et se dressaient vers le ciel alors que les soldats des Tribus étaient quasiment au pied de la muraille.

« Archers, continuez à tirer, n'arrêtez pas ! », hurlait Iselde. Les autres, préparez-vous à repousser les échelles ! »

Les cinq échelles pointèrent vers les murailles et retombèrent lourdement sur la pierre des murs d'Aveld. Aussitôt, des hurlements jaillirent du sol, et les soldats des Tribus se jetèrent sur les premiers barreaux, tandis que les flèches commençaient également à partir du bas de la muraille.

« Attention aux flèches ! Repoussez les échelles ! », hurla Iselde.

Les hommes en bas des échelles montaient à l'assaut des murs de la cité les uns après les autres. À peine posées, des dizaines de soldats se jetaient sur les premiers barreaux,

espérant atteindre le sommet avant que l'échelle ne soit repoussée. En haut des murs, les soldats d'Aveld essayaient d'éviter les flèches ennemies tout en repoussant les échelles, pendant que les femmes faisaient basculer les chaudrons d'huile brûlante sur les assaillants qui hurlaient de douleur. Les flèches volaient dans tous les sens et les hurlements fusaient, en haut comme en bas des murailles, les corps des soldats des Tribus tombant les uns après les autres. Alors qu'ils tentaient de repousser une échelle tout juste accrochée, deux soldats d'Aveld tombèrent soudain, touchés simultanément par les flèches ennemies. Profitant de l'aubaine, les soldats des Tribus montèrent plus vite encore, et, dans un hurlement de victoire, plusieurs d'entre eux prirent enfin pied en haut des murailles. Ils sortirent leurs épées et se préparèrent à défendre l'échelle. Deux gardes d'Aveld se jetèrent sur eux. Après un rapide échange, les gardes tombèrent, transpercés par les lames expertes des soldats des Tribus. Deux hommes qui s'apprêtaient à les rejoindre hésitèrent un instant en voyant leurs compagnons disparaître, puis, profitant de la cohue, s'enfuirent en sautant de la muraille vers la ville.

« Par Odric, repoussez ceux qui viennent d'arriver ! hurla la Dame Iselde. Pensez à vos femmes et vos enfants, si les Tribus rentrent, nous sommes perdus ! »

Aussitôt, abandonnant leur poste, Gvald, Chtark, Douma et deux autres hommes de la garde se ruèrent vers les ennemis, essayant de les repousser. Les épées s'entrechoquèrent violemment. Les soldats des Tribus, dont le seul objectif était de gagner du temps afin de permettre à leurs compagnons de les rejoindre, paraient les coups de leurs adversaires, cachés derrière leurs boucliers. Face à eux, les soldats d'Aveld frappaient de toutes leurs forces, essayant de faire reculer leurs ennemis. Arme contre arme, bouclier contre bouclier, les coups pleuvaient, sans que quiconque ne laisse un pouce de terrain. Hurlants, de nouveaux ennemis approchaient des derniers barreaux. Les soldats d'Aveld n'avaient plus beaucoup de temps. Dans un cri de rage, Gvald et Chtark lâchèrent leurs boucliers et, tenant leurs épées à deux mains, se lancèrent de tout leur poids sur leurs adversaires. Déséquilibrés, les soldats vacillèrent

un instant. Dans un geste de désespoir, Douma tourna le dos à l'homme qu'il combattait, lâcha son épée et poussa violemment l'un des soldats sur l'autre. Pris de surprise, le premier tenta de se rattraper au second. Ils tombèrent tous les deux en hurlant du haut de la muraille. Derrière Douma, le troisième soldat leva son épée, et se prépara à frapper. Son geste s'arrêta à mi-course. Ses yeux s'écarquillèrent, ses mains s'ouvrirent, et sans un cri, il laissa tomber son épée. Derrière lui, Aurianne, le visage livide, venait de lui plonger sa dague dans le cœur.

« L'échelle, vite ! hurla à nouveau Dame Iselde, qui repoussait de son côté deux hommes des Tribus, qui avaient également pris pied sur les murailles, face à elle.

Gvald et Chtark repoussèrent de toutes leurs forces l'échelle, qui se fracassa une dizaine de mètres plus bas dans les hurlements des soldats qui en tombaient. À quelques pas d'eux, Iselde, seule face à ses deux adversaires, semblait s'en sortir sans difficulté. Chtark admirait sa rapidité et sa maîtrise. La lame de la jeune femme frappait à droite, à gauche, cherchant les failles, sans jamais s'arrêter, forçant ses deux adversaires à parer, tout le temps. Le visage de la duchesse était de marbre. Soudain, l'un des soldats, tentant le tout pour le tout, se jeta sur elle, l'épée droit devant. Chtark poussa un cri, mais Iselde, d'un simple coup d'épaule, dévia le coup, et enfonça sa lame dans l'abdomen du soldat. Le second en profita pour essayer de la frapper de l'autre côté. D'un coup de bouclier, la jeune femme le déséquilibra, et le poussa violemment des deux bras dans le vide. L'homme hurla un instant, puis s'écrasa en bas des murailles. Essoufflée, Dame Iselde regarda autour d'elle. Les soldats des Tribus avaient été repoussés. Elle vit Chtark la fixer, lui sourit, essuyant la sueur sur son visage. Puis soudain le souffle d'une corne retentit, semblant provenir de la ville.

« Fériel ! C'est Fériel qui appelle au secours ! cria Iselde, son sourire disparu. Magreer, Douma et Ionis, cria-t-elle, à la catapulte, vite ! Les autres, prenez leur place sur la muraille. Dépêchez-vous par Odric ! »

Chtark, Douma et Ionis se ruèrent dans les escaliers qui descendaient des murailles, sautèrent sur les premiers chevaux qu'ils trouvèrent, et les talonnèrent violemment. Les chevaux,

stressés par les hurlements, les odeurs de sueur, de sang, hennirent et se cabrèrent. Après un nouveau coup de talon de leurs cavaliers, ils se calmèrent et partirent au galop en direction de la porte Est, où se trouvaient la catapulte et le capitaine d'Avelden. Les rues d'Aveld étaient quasiment désertes et ils y arrivèrent en quelques minutes. Un spectacle morbide les attendait. Les corps des cinq gardes qui accompagnaient Fériel Harken gisaient au milieu de mares de sang. Le bras de la catapulte était à terre, tous les cordages de l'engin avaient été tranchés, et le feu commençait à prendre sur la machine maintenant hors d'état. Dos contre la catapulte, le capitaine Fériel, blessé au bras du bouclier, faisait face à quatre soldats ennemis, dont il paraît difficilement les coups. Voyant les renforts arriver, il hurla :

« Par Odric ! Aidez-moi ! »

Immédiatement, deux des soldats se retournèrent, et se ruèrent vers les nouveaux arrivants. Chtark et Douma sautèrent de cheval, et se préparèrent à recevoir l'assaut, pendant que Ionis courait vers le capitaine d'Avelden, son bâton à la main. Douma et Chtark bloquèrent les premiers coups avec leurs boucliers et, côte à côte, essayèrent de repousser les soldats ennemis vers la catapulte pour rejoindre leurs compagnons. Les coups pleuvaient, et Douma semblait avoir du mal à contenir son adversaire. Chtark, plus habile à l'épée, contourna l'homme qui lui faisait face puis le déséquilibra d'un coup violent de son arme sur le côté. L'homme, un instant étourdi, ne vit pas le second coup venir, et il s'écroula, la gorge transpercée. Un cri retentit près de la catapulte, suivi aussitôt d'un bruit sourd de métal. Derrière Ionis, blessé à l'épaule et au torse, Fériel Harken venait de lâcher son arme. Il tenait ses mains serrées contre la garde de l'épée de son adversaire, plantée dans son ventre. Les yeux du capitaine d'Avelden se révulsèrent, et il s'effondra, sans un mot.

« Noooooooooon ! »

Chtark hurla, et se jeta dans un cri de rage sur l'homme qui venait de tuer Fériel Harken. En quelques coups d'épées dévastateurs, il mit à terre l'homme qui était déjà blessé, puis courut aider Ionis. Derrière eux, Douma, blessé au front et

essoufflé, essuyait son épée sur le cadavre de l'homme qu'il avait à ses pieds. Puis enfin, une fois débarrassé du dernier soldat, Ionis se précipita auprès de Fériel Harken et mit doucement sa tête sur sa poitrine. Du sang coulait des multiples blessures du capitaine d'Aveld. Après quelques secondes, Ionis releva la tête, ferma les yeux de Fériel, et se redressa, le visage lugubre.

« Il est mort », dit-il, doucement.

Des bruits de galop se firent entendre, claquant sur le pavé des rues d'Aveld. Quelques instants plus tard, Dame Iselde arriva. D'un violent mouvement sur les rênes, elle cabra son cheval, qui s'immobilisa immédiatement. Les yeux de la jeune femme parcoururent la scène. La catapulte enflammée et détruite, les corps de ses soldats et des soldats ennemis à terre, puis le corps de son cousin, sans vie.

« Non... Oh, non... Pas toi, Fériel », dit la duchesse, descendant de son cheval, les yeux rivés sur le cadavre du capitaine.

Son regard se tourna vers Douma, Chtark et Ionis. Ils baissèrent la tête, et les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes alors qu'elle s'approchait doucement du corps de son cousin. Elle s'agenouilla à ses côtés et lui toucha le visage, doucement.

« Non, Fériel... J'ai déjà perdu mon père hier, je ne peux pas perdre le dernier membre de ma famille, je... ».

Iselde prit la tête de son cousin sur ses genoux et passa ses mains dans ses cheveux.

« Je n'en peux plus Fériel, je n'en peux plus, je suis fatiguée. Que vais-je faire toute seule, sans père ni toi ? FERIL ! » termina-t-elle, en criant.

Iselde s'effondra sur le cadavre de son cousin, sanglotant violemment. Derrière elle, Chtark, Douma et Ionis ne bougeaient plus. Les gardes de la muraille Nord arrivèrent, menés par Gvald et accompagnés d'Aurianne, de Miriya et de Donhull. Personne ne parla alors que tous les regards étaient fixés sur le cadavre du capitaine d'Aveld et de la duchesse, couverte de sang. Au bout de plusieurs minutes, Iselde se releva doucement, essuya ses larmes du revers de la main, et se tourna vers ses hommes.

« Notre capitaine est mort, dit-elle d'une voix faible. Gvald, où en est la situation ?

— L'assaut a été repoussé, ma Dame, répondit l'homme, d'une voix atone et le regard fixé sur le cadavre de son capitaine. Mur Nord, nous n'avons que peu de pertes : cinq hommes sont morts, et trois sont blessés. Mais les assauts ont été plus violents sur les portes. Douze hommes sont morts à la porte de l'Est, et neuf à celle de l'Ouest. Une quinzaine sont blessés, et sont actuellement avec le chirurgien à la caserne.

— Il nous reste donc une cinquantaine de valides. Le reste de l'armée des Tribus ?

— Ils ont repris position dans la plaine. Je crains qu'ils ne relancent les bombardements.

— C'est une évidence. Va voir le Maire du Palais et enterre le capitaine dans la crypte familiale, avec tous les honneurs qui lui sont dus. Je dois organiser la retraite dans la Citadelle : nous ne pouvons défendre la ville avec cinquante épées.

— Bien, duchesse. »

Gvald s'incline bien bas, puis s'approcha du cadavre de Fériel.

« C'est un triste honneur pour moi de vous enterrer, capitaine », dit-il, tout bas.

Gvald regarda un instant le cadavre, puis se tourna vers deux des hommes qui l'accompagnaient.

« Boril et Lan, aidez-moi à porter notre capitaine jusqu'à la citadelle. Pas de cheval. Dans nos bras. »

Les deux hommes s'approchèrent timidement et s'inclinèrent devant la dépouille de leur ancien capitaine. Ils s'agenouillèrent et aidèrent Gvald à emporter le corps de Fériel vers la Citadelle. Iselde les regarda partir. Seuls ses yeux encore humides trahissent sa tristesse. Le reste de son visage était de marbre. Elle se racla la gorge, puis se tourna vers ceux qui étaient restés.

« Nous devons sonner la retraite dans la Citadelle. Les murailles de la basse-ville ne tiendront pas contre les trois catapultes. Parcourez la ville, et prévenez tous ceux que vous trouverez : que chacun ne prenne que la nourriture, l'eau et les couvertures qu'il possède, ainsi que tout ce qui pourrait servir

d'arme, et que tous aillent à la Citadelle. Dites-leur que c'est un ordre de leur nouvelle duchesse, Iselde Harken d'Avelden. »

Iselde s'approcha de son cheval, puis se retourna une dernière fois vers Chtark et ses compagnons.

« Retrouvez-moi en milieu d'après-midi pour me faire un rapport sur la situation. »

Dans la cité, la mort du capitaine d'Avelden était déjà sur toutes les lèvres. L'échec du premier assaut des soldats des Tribus ne compensait que faiblement la nouvelle de la mort d'un nouveau membre de la famille Harken. Nombreux étaient ceux qui n'attendaient qu'une chose : pouvoir fuir la cité et les combats. Ils ne comprenaient pas la fermeture des portes, et certains commençaient même à critiquer ouvertement la décision de leur duchesse. En début d'après-midi, les catapultes ennemies se remirent en marche. Des boules incendiaires s'écroulaient à nouveau sur la ville, entraînant un flot de panique dans les rues bondées de réfugiés se dirigeant vers la Citadelle. Cette fois-ci, les bombardements semblaient viser la muraille et la porte de l'Est. À l'intérieur de l'enceinte de la Citadelle, de nombreux feux de camps parsemaient la pelouse qui s'étendait devant le château d'Aveld. Autour de chacun, des hommes, des femmes et des enfants. Les plus jeunes pleuraient, les adultes se taisaient ou murmuraient entre eux. Sur tous les visages se lisait la peur. De nombreux blessés se trouvaient parmi les réfugiés, la tête ou un membre bandé, parfois le visage brûlé. En fin d'après-midi, Chtark et ses compagnons se rendirent à la salle du trône. Iselde Harken les attendait, assise sur le trône d'Aveld, perdue dans ses pensées. La salle était aussi grande qu'une auberge. Partout le long des murs étaient installés des bancs en bois, tous vides, posés en dessous de tentures représentant cités et paysages d'Avelden. Sur l'estrade au fond de la salle, derrière le trône, était sculpté dans le mur de pierre le blason d'Avelden : une montagne ceinte d'une couronne.

« J'avais souvent essayé d'imaginer ce que cela me ferait de m'asseoir sur le trône d'Aveld, commença Iselde, sortant de sa rêverie. Je n'avais jamais osé m'asseoir sur ce siège auparavant. Par respect, j' imagine, ou par crainte de mon père qui ne

supportait pas les entorses à la tradition. Je n'aurai jamais imaginé le faire dans de telles circonstances... Approchez. »

Chtark, Aurianne, Ionis, Douma, Miriya et Donhull obéirent, et s'inclinèrent devant le trône.

« Quelles sont les nouvelles de la cité ? Avez-vous bien passé mes ordres ? Le peuple arrive dans la Citadelle ?

— Oui, ma Dame, répondit Chtark. Quelques-uns n'ont cependant pas voulu suivre vos ordres. Des vieillards la plupart du temps, qui refusaient de quitter leurs maisons. Devons-nous les emmener de force ?

— Non. Laissez-les, répondit Iselde après un instant de réflexion.

— Allons-nous mourir, ma Dame ? demanda Aurianne.

— Notre seule chance est de tenir. Je ne sais pas combien de temps. Fériel a envoyé les pigeons aux provinces voisines. Par la route, des cavaliers peuvent venir de Lahémone en six jours. La question est : pourrons-nous tenir la Citadelle six jours ? Je ne sais pas si nos murs résisteront aussi longtemps...

— Il faudrait des milliers de cavaliers pour venir à bout de l'armée qui nous assiège, dit Douma.

— En effet, répondit la Duchesse.

— Savez-vous ce que les Tribus viennent faire en Avelde, ma Dame ? demanda Chtark.

— Non. Elles avaient disparu depuis des siècles, derrière les Montagnes Interdites, à la suite de leur défaite lors de la Grande Guerre des Tribus. Je ne pensais certainement pas les voir un jour. Et encore moins les voir en face des murailles d'Aveld. J'espère juste que ces hommes sont moitié moins cruels que les anciennes légendes le disent. »

La duchesse soupira, puis se leva du trône d'Aveld.

« Je dois y aller. Les hommes ont besoin de me voir. Aurianne, va aider le chirurgien à soigner les blessés. Vous autres, allez sur les murailles et voyez avec Gvald s'il a besoin de vous. C'est maintenant lui qui commande la garde. »

Les bombardements continuèrent toute l'après-midi, alors que le flot de réfugiés se tarissait au fur et à mesure que la nuit approchait. Au soir, alors que les gardes condamnaient définitivement les portes de la Citadelle sur les ordres d'Iselde,

le mur Est de la cité commença à présenter des signes de faiblesse. De gros morceaux de pierre étaient tombés du haut de la muraille et de nombreuses fissures étaient apparues. Il était évident qu'il ne tiendrait pas un jour de plus.

La nuit tomba, hantée par les hurlements et les tambours des Tribus. Dans la plaine, d'innombrables feux éclairaient les nuages, et le ciel était sombre et rouge, puisant sous le bruit des tambours de guerre.

LA CHUTE DE LA CITE

Le jour se leva, brumeux, sur Aveld. À peine le soleil levé, les bombardements reprirent. D'énormes boulets s'écroulaient sur les murailles, agrandissant les fissures et les brèches. Du haut des murailles de la Citadelle, soldats et habitants d'Aveld contemplaient la ruine de leur cité. Aucun bruit ne se faisait entendre hormis les craquements réguliers des murs qui tombaient, des toits qui s'effondraient. Alors que midi approchait, un énorme fracas retentit : dans un immense amas de poussière, la porte Est de la cité venait de s'effondrer. Aussitôt, une clameur se fit entendre dans la plaine : les soldats ennemis hurlaient et chantaient, levant leurs armes. Un cor retentit, puis deux, puis dix. L'armée des Tribus s'organisa en dizaines de colonnes, qui s'ébranlèrent et s'avancèrent doucement vers Aveld, sous le battement des tambours. Boum... Boum... Boum...

Le soleil était au zénith alors que les premiers soldats ennemis pénétrèrent dans Aveld. Des chiens aboyaient, on entendait aussi des chevaux hennir et se cabrer. Du haut des murailles, des femmes et des enfants sanglotaient.

« Nous allons mourir, maman ? demanda une petite fille à sa mère.

— Non, ma chérie, ne crains rien, le duc va nous sortir de là.

— Le duc est mort, répondit un homme, le regard perdu dans la ville. Comme nous tous, bientôt.

— Quand vont arriver les renforts promis par Dame Iselde ? demanda un autre homme aux soldats proches de lui.

— Bientôt, répondit le garde. Bientôt. Prions pour qu'ils arrivent bientôt. »

Durant toute l'après-midi, les Tribus prirent possession des portes Est et Ouest et installèrent différents campements dans la ville, chacun avec son étendard. Les plus belles maisons

étaient déjà pillées, et les rares habitants qui n'avaient pas voulu fuir la basse ville étaient tous massacrés, les uns après les autres. Du haut des murailles de la Citadelle, tous voyaient les piques se dresser au fur et à mesure dans la ville, avec chacune à son bout la tête d'un habitant d'Aveld.

BOUM !

Dans un énorme craquement, un gigantesque bloc de pierre s'effondra au milieu des jardins de la Citadelle. Les hurlements reprirent : hommes, femmes et enfants se mirent à courir dans tous les sens. De la muraille partit un mouvement de panique : les escaliers descendant vers les jardins furent pris d'assaut, personne ne voulant rester aux premières loges des bombardements. Plusieurs femmes et enfants tombèrent, poussés dans la cohue, alors que la foule hurlait et pressait de plus en plus.

BOUM !

Un deuxième rocher s'effondra non loin de la caserne, écrasant plusieurs personnes. Des hurlements retentirent une fois de plus, alors que les blessés appelaient à l'aide. Les gardes s'approchèrent, et tentèrent tant bien que mal de dégager les survivants.

BOUM !

Un nouveau rocher atterrit dans les jardins. La foule courut se réfugier vers le château, dont les portes étaient maintenant grandes ouvertes. De l'entrée, le Maire du Palais hurlait :

« Rentrez vous protéger ! Au château ! Au château ! »

BOUM !

BOUM !

BOUM !

Toute l'après-midi, les catapultes des Tribus reprirent leur travail de sape. Mais les murs de la Citadelle tenaient bon. Les rochers, lourds de plusieurs dizaines de kilos, n'arrivaient pas à fissurer la muraille large de presque quatre mètres et les rochers s'amoncelaient sur les pelouses du Château, maintenant désertées. À l'intérieur de la forteresse, à chaque fenêtre, à chaque meurtrière, les habitants d'Aveld regardaient cette pluie de roches s'abattre sur leur dernier refuge. Et, tout en haut des murailles, la garde avait pris place, les arcs à la main, attendant un éventuel assaut. Le soir arriva ; les catapultes s'arrêtèrent enfin. Le silence était soudain impressionnant, comme s'il était la mort en personne. Dans la cité, des centaines de feux s'allumèrent, les uns après les autres. Les maisons rougeoyaient et les flammes dansaient dans le ciel. Toute la nuit, les tambours des soldats des Tribus retentirent dans la cité, résonnant dans les rues vides et mortes.

Chtark, Douma, Ionis, Aurianne, Miriya et Donhull s'étaient tous endormis autour d'un feu, non loin de la caserne. Tous les bâtiments, des écuries aux celliers, avaient été réquisitionnés pour abriter les femmes et les enfants. Ceux qui n'avaient pas pu trouver de place dormaient à la belle étoile, autour d'un feu de fortune. Soudain, alors que le soleil n'était pas encore levé, les cloches et les cors sonnèrent, dans toute la Citadelle. En un sursaut, les gardes de repos se levèrent, les uns après les autres, et se dirigèrent en courant vers les murailles de la forteresse en s'habillant, des armes et des morceaux d'armures traînant derrière eux.

« Alerte ! Alerte ! Les Tribus attaquent ! À vos armes ! Tous à vos armes ! »

L'alarme avait été donnée. De nombreux habitants d'Aveld, hommes et femmes, sortaient de partout, munis d'épées, de haches, de couteaux, de simples gourdins parfois. Les enfants, réveillés en pleine nuit, hurlaient et pleuraient, ne voulant pas rester seuls.

« Les hommes et les femmes valides, tous sur les murailles ! La garde, vite, à la porte ! »

Devant la porte donnant sur la cité se trouvait déjà une petite trentaine d'hommes, la moitié de la garde environ, l'arme

à la main. La porte avait été condamnée pendant la nuit. De nombreux rochers étaient entassés devant, l'empêchant de s'ouvrir. Sur la muraille, des archers tiraient sans relâche, hurlaient, tombaient sous les flèches ennemies. La nuit était noire, seulement éclairée par les flammes qui brûlaient dans la cité et à l'intérieur de la Citadelle. La porte résonnait de coups violents, réguliers : les soldats ennemis l'attaquaient au bélier.

BOUM !

Une boule de feu hurlante s'écrasa non loin des murailles, à l'intérieur de la citadelle.

BOUM !

Une deuxième boule s'écrasa, sur la caserne cette fois. Le toit prit rapidement feu, alors que des volées de flèches s'abattaient sur les murailles. Des hurlements se firent entendre. Nombreux étaient ceux qui tombaient sous les flèches des Tribus.

BOUM !

Une nouvelle boule incendiaire s'abattit sur le toit du château. Soudain, des hurlements éclatèrent près de la caserne.

« Alerte ! Alerte, les Tribus sont entrés ! Al... HAAAA ! »

La duchesse apparut au même moment à l'entrée du château, essoufflée, revêtue de son armure, portant son épée et son bouclier. D'un coup d'œil, elle prit la mesure de la situation.

« À moi la garde ! À la caserne ! », hurla-t-elle, en courant vers la caserne.

Dans les flammes, de l'autre côté des pelouses, une poignée d'hommes semblait se battre contre une marée de soldats. Des hurlements se faisaient entendre alors que les corps tombaient, les uns après les autres... Une vingtaine d'hommes avait suivi Iselde, rapidement rejointe par Chtark et ses compagnons. Non loin de la caserne, tous s'arrêtèrent : face à eux, une trentaine de soldats ennemis se tenaient sur un tas de cadavres, les armes

dégoulinantes de sang, un rictus animal déformant leur visage. Dans un cri de rage, Iselde se jeta sur eux, immédiatement suivie par ses hommes. Les armes claquaient les uns contre les autres, les cris et les hurlements fusaient, à droite, à gauche, tandis que le sang coulait. Le combat était difficile, et de nombreux soldats tombaient sous les coups ennemis. Iselde faisait une fois de plus preuve de sa maîtrise : elle tenait en respect plusieurs adversaires, frappant à droite, à gauche, et les soldats des Tribus finissaient tous par tomber en hurlant à ses pieds. Enfin, après de longues minutes de combat et d'acharnement, le dernier soldat ennemi tomba. Des vingt hommes de la garde d'Aveld qui avaient accompagné la duchesse, il n'en restait que cinq, dont Gvald, ainsi que Chtark et ses amis. Tous étaient épuisés. Iselde sourit et s'effondra sur un genou en toussant, haletante. Gvald, couvert de sang, se précipita vers elle.

« Ma Dame !

— Ça va, ça va... Par Odric... je ne pensais pas que nous en viendrions à bout... »

Elle regarda autour d'elle, essayant de jauger la situation.

« La porte ?

— Elle a tenu, ma Dame. Je la vois d'ici. Et je n'entends plus le bélier. L'assaut est terminé.

— Celui-ci, oui. En attendant le suivant... Et le jour n'est pas encore levé... Fais venir immédiatement le Maire du Palais et l'Intendant dans la salle du Trône. Qu'ils y soient dans cinq minutes. Fais ensuite le tour des murailles. Je veux connaître précisément le nombre de valides et de blessés parmi la garde et les civils. Tu as quinze minutes.

— Bien, ma Dame.

— Quant à vous, reprit Iselde à l'attention de Chtark et de ses compagnons, préparez vos affaires, toutes vos affaires, et rejoignez-moi dans la salle du Trône également, d'ici une demi-heure. »

Iselde essuya son arme sur la tunique de l'un des soldats ennemis tombés, la rangea et partit, déterminée, vers le château.

« Qu'a-t-elle décidé ? », demanda Chtark à Gvald.

— Je ne sais pas, mon ami. Je ne sais pas. »

Derrière le jeune soldat, Aurianne était occupée à soigner les blessures de Miriya et de Ionis. Tous deux avaient été touchés alors qu'ils se battaient, dos à dos, contre plusieurs soldats ennemis qui les avaient encerclés.

« Ça va aller ? demanda Donhull, inquiet, à sa sœur.

— Ne t'en fais pas, répondit la guérisseuse à la place de Miriya. Dans quelques minutes, ils ne sentiront même plus qu'ils ont été blessés. Allez plutôt préparer nos affaires à tous. La duchesse nous attend. »

Une demi-heure plus tard, alors que l'aube commençait à poindre à l'est, la porte de la salle du trône s'ouvrit. Chtark, Aurianne, Ionis, Donhull, Miriya et Douma portaient tous leurs armes et leurs armures, et avaient entassé leurs maigres possessions dans leurs sacs à dos. Derrière la porte se tenait Gvald, livide. Il fit signe aux nouveaux arrivant d'entrer. Dans la salle se trouvaient déjà le Maire et l'Intendant. La duchesse était assise sur le trône d'Aveld et semblait perdue dans ses pensées. Au pied du trône se trouvait un grand coffre de fer, fermé. Gvald se racla la gorge.

« Ma Dame. Tout le monde est là.

— Veuillez m'excuser, dit Iselde, revenant à elle. J'étais loin. »

Le silence s'installa à nouveau. Pour la première fois, Iselde semblait mal à l'aise, semblant chercher ses mots.

« Les renforts ne viendront pas à temps, commença-t-elle. J'ai menti en l'affirmant. Au moment même où les pigeons se sont envolés, je savais que nous ne tiendrions pas le siège. Aveld va tomber, mes amis. Aveld va tomber... J'ai fait amener le coffre que vous voyez devant moi. Il contient une bannière blanche ainsi qu'un cor de reddition. Je vais déclarer la reddition de notre cité et aller en négocier les termes avec nos ennemis. J'ai demandé à Gvald et à Paldan de rester ici et de s'occuper de tout en mon absence... et au cas où je ne reviendrai pas. J'ai besoin d'une escorte pour aller apporter la capitulation d'Aveld. Voulez-vous être cette escorte ? Je ne vous cache pas que je ne suis pas certaine de revenir. Les légendes ne parlent

que de la cruauté des Tribus. Pas de leur savoir-vivre en temps de guerre. »

Chtark, sans voix, acquiesça, rapidement imité par ses compagnons.

« Merci. Merci pour votre courage. »

Iselde se leva et alla vers le coffre. Elle se pencha, fit jouer la serrure et l'ouvrit. Doucement, elle en sortit un cor en cuivre, ainsi qu'un drapeau qui semblait immense, enroulé sur lui-même. Elle posa le cor à terre et leva le drapeau, qu'elle déroula lentement. Une larme coula le long de sa joue.

« Je fais ceci uniquement pour espérer sauver certains d'entre nous, vous comprenez ? Si je meurs, menez le peuple aux Champs d'Athinrye, où ils trouveront refuge. Je sais que nombreux sont ceux qui n'y arriveront pas. Les vieux, les femmes peut-être aussi. Mais rester ici, c'est la mort pour tous. Par tous les dieux... qu'avons-nous fait pour mériter cela ? »

Les larmes coulaient sur le visage de la jeune femme.

« Nous vengerons nos morts, ma Dame, dit Gvald, d'une voix blanche.

— Nous vengerons nos morts, répéta Iselde.

La jeune femme s'essuya le visage de ses mains, prit le cor de cuivre et leva la bannière blanche au-dessus de sa tête.

« Je jure au nom de mon père, Hughes Harken d'Avelden, au nom de tous mes ancêtres, au nom de tous ceux qui sont morts aujourd'hui et les jours précédents, que je n'aurai de repos tant que les coupables de cette guerre ne seront pas passés par ma lame ! Dans la vie et dans la mort je les poursuivrai sans relâche, et ne trouverai le repos que le jour où, l'acier dans le ventre, ils regretteront d'avoir causé la désolation sur ces terres et me supplieront de les achever ! »

« Pour Aveld ! répondit Gvald.

— Pour Aveld ! », reprirent tous ceux qui étaient présents.

Sans un mot de plus, Iselde sortit de la pièce, avec le cor et la bannière. De l'extérieur, elle jeta un dernier œil à la salle du trône.

« Paldan, fais prévenir tout le monde. Vous partez dans deux heures maximum, au lever du soleil. Quant à vous mes amis, si vous voulez me suivre, c'est maintenant. »

Elle se retourna et sortit du château d'un pas vif, sans un regard en arrière. Chtark et ses compagnons lui emboîtèrent le pas, le visage grave et inquiet.

Arrivée sur le porche, Iselde tendit la bannière blanche à un garde.

« Monte en haut des murailles du château et portes-y le drapeau blanc. Nous nous rendons.

— Mais ma Dame... !

— Ne discute pas et cours ! »

Elle donna le drapeau au garde, qui sembla interdit une seconde. « Bien, ma Dame. Pour Aveld !

— Pour Aveld », répondit Iselde, lasse.

Elle leva ensuite le cor à sa bouche. Les larmes coulaient sur son visage. « Pardon, Père. »

Et Iselde Harken souffla dans le cor de reddition.

LA REDDITION D'ISELDE

Iselde Harken souffla pendant une longue minute. Le son qui sortait du cor était sourd, long et plaintif. Puis tout s'arrêta. Les habitants d'Aveld se retournèrent. La garde se retourna. En haut du château flottait le drapeau blanc. Plus personne ne bougeait. Puis, venant de la plaine, un autre son retentit. Un autre cor, plus aigu cette fois. « Ils acceptent notre reddition, dit Iselde. Suivez-moi. » Elle se dirigea non pas vers la porte, mais vers une guérite, à un angle du mur d'enceinte. Elle y pénétra, et toucha une pierre. Un bruit de pierre qui frotte se fit entendre alors qu'un escalier apparaissait dans le sol.

« La porte est condamnée. Ce passage nous mènera dans les égouts, d'où nous pourrions sortir. »

Iselde prit une torche au mur, l'alluma et passa devant. Elle s'enfonça dans le sol, sans se retourner. La descente était rapide. Au bout de quelques minutes, l'escalier devint un couloir, qui se dirigeait droit vers l'est, et aboutissait à une porte verrouillée. Iselde sortit de sa poche plusieurs clefs, les essaya toutes et finit par ouvrir la porte, dans un lourd grincement. Des morceaux de mur tombèrent alors que la porte pivotait. « Cela fait des années que je ne suis pas passée par ici. » De l'autre côté de la porte se trouvaient les égouts de la ville. Un long couloir, au centre duquel coulait une eau boueuse à l'odeur repoussante.

« Dépêchons-nous. Je ne veux pas embaumer cette odeur en sortant d'ici. »

Iselde reprit la marche d'un pas très rapide. À la première échelle, elle monta et sortit dans la rue.

« Le chemin est libre. Suivez-moi. »

Dehors, le soleil n'était toujours pas levé. À peine devinait-on l'aube, à l'est. Iselde sortit, suivie de chaque membre de son escorte.

« HA-RA ! »

Alors que Ionis, qui fermait la marche, posait son pied sur le sol de la cité, un cri retentit. Sans avoir le temps de bouger, une vingtaine de soldats apparurent de derrière les maisons alentours. Iselde leur fit face, sans montrer de peur.

« Je suis Iselde Harken, duchesse d'Avelden. Je viens apporter la reddition de ma cité. Le cor a sonné et j'exige de voir votre chef. »

« HARA TAR KRONL.

— Je répète, je suis Iselde Harken, duchesse d'Avelden. Je viens apporter la reddition de ma cité. Le cor a sonné, et j'exige de voir votre chef. Aucun d'entre vous ne parle ma langue ? »

— Je parle langue, nu-tête, répondit maladroitement l'un des soldats. Grul Merkhol attend. Toi suivre. »

Les barbares escortèrent Iselde et ses compagnons jusqu'à la porte Est. La cité était en ruine : de nombreuses maisons étaient détruites, et on voyait partout les restes des pillages : meubles réduits en miettes, portes fracassées, vêtements et objets divers jetés pêle-mêle dans la rue. Ça et là aussi, des cadavres, de bêtes, d'habitants n'ayant pas pu ou voulu fuir avant que les troupes ennemies ne pénétrèrent à l'intérieur des murailles... Dans toute la ville se trouvaient des feux de camps, autour desquels étaient rassemblés les soldats des Tribus. A chaque passage de la duchesse et de son escorte, toutes les discussions s'arrêtaient et les hommes fixaient leurs ennemis, en silence, un rictus sauvage sur le visage. Iselde, ses compagnons et leurs guides traversèrent la ville, puis passèrent la porte Est. En face d'eux, le spectacle était impressionnant. Toute l'armée ennemie se trouvait là, installée. Des centaines et des centaines de feux, partout, des étendards, partout, et une odeur pestilentielle de sueur, de sang et d'excréments. À peine Iselde et ses compagnons avaient-ils passé la porte que soudain une énorme clameur s'éleva de l'armée.

« RHAAAAAAAAAAAAA ! RHAAAAAAAAAAAAA !
RHAAAAAAAAAAAAA ! »

Puis le bruit des tambours reprit : Boum... Boum... Boum... Boum... À une centaine de mètres de la porte se trouvait une immense tente blanche et or. Le soldat qui conduisait la duchesse désigna la tente et dit :

« Grul Merkhhol. Grul Merkhhol. ».

Iselde frissonna, puis reprit la marche, la tête droite, suivie par ses compagnons. Autour d'elle, la marée de soldats n'avait d'yeux que pour leurs ennemis à portée de main. Arrivée à la tente, Iselde en leva le tissu et pénétra à l'intérieur. Tout était sombre, et ils mirent du temps à distinguer quoi que ce soit. Au centre de l'espace, un brasero éclairait faiblement la pièce. Huit soldats étaient alignés en silence, quatre de chaque côté de la tente. Ils étaient armés d'épées bâtardes et protégés d'armures de chaîne. Les murs étaient décorés de trophées de bêtes sauvages : lions, tigres, défenses d'éléphants, et quelques têtes d'hommes aussi. Le sol était recouvert de peaux de bêtes. Au fond se trouvait une silhouette, assise sur une sorte de trône d'ossements.

« Approche, Iselde Harken », dit la silhouette assise sur le trône d'os.

Iselde s'exécuta, doucement, manifestement impressionnée.

« Ne crains rien. Mes soldats ne te tueront que si je l'ordonne. »

Iselde s'approcha lentement, jusqu'à ce que l'un des soldats mette brusquement son épée entre la duchesse et la silhouette assise sur le trône. L'homme qui y était assis était de taille moyenne, puissamment bâti. Blond, les yeux d'un vert profond, il arborait un sourire narquois.

« J'ai entendu le cor. Je t'écoute, dit-il.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le Grul Merkhhol.

— Le Grul Merkhhol ?

— C'est le titre que je porte.

— Gruhl... Merkhhol, je suis venue apporter la reddition de ma cité. Avec des conditions. »

L'homme se mit à rire, doucement.

« Des conditions ? Je ne crois pas que tu sois en mesure d'en poser. Mais je t'écoute.

— Je veux un sauf-conduit. Je veux pouvoir amener le peuple d'Aveld à l'ouest, sans que vous n'agissiez. La cité sera à vous ensuite.

— La cité seulement ? Pélost, Péost et Agriler seront bientôt entre mes mains aussi.

— Comment ? Ce sont les brigands qui...

— ... sont sous mon commandement. Pas directement, bien sûr. Mais sous mon commandement quand même.

— Il y a des soldats des Tribus là-bas aussi ?

— Non, non. Nous avons réservé cet honneur à Aveld.

— Que voulez-vous ? Pourquoi avoir attaqué Avelden ?

— Nous te laisserons partir en vie avec les tiens aux seules conditions suivantes : je veux Aveld et toutes les terres à l'est de la cité.

— Pardon ? ! Mais il s'agit de la majeure partie d'Avelden.

— Qui est déjà sous mon contrôle, ou presque.

— Jamais les autres seigneurs d'Ergalon ne laisseront les Tribus...

— Tes chers seigneurs sont-ils venus à ton secours ? Non. Malgré tous vos pactes, vous autres gens des Royaumes êtes aussi pleutres que dans nos légendes. Alors choisis maintenant : tes terres, ou ton sang et celui de ton peuple.

— Moi vivante, jamais un animal des Tribus ne sera maître de mes terres ! », rugit Iselde, en mettant la main sur son épée.

Immédiatement, les soldats dégainèrent et pointèrent tous leur épée vers la duchesse. Le Gruhl Merkhhol se mit à rire à nouveau.

« Ce ne sont déjà plus tes terres, Iselde Harken. Mais puisque tu en veux la preuve... HARKO NRAR BRANER GRAAJ ! »

L'ordre se répandit... Harko nrar braner Graaj... Harko nrar braner Graaj... Et quelques minutes plus tard, trois claquements détonnaient dans le silence de la plaine : les catapultes venaient de se remettre en marche.

BOUM !

BOUM !

BOUM !

Gruhl Merkhhol reprit la parole.

« Les murs de ta citadelle se seront effondrés avant que la nuit ne tombe. Mes soldats entreront dans ton palais. Ils brûleront et pilleront tout sur leur passage. Ton peuple est sans défense, il sent la peur d'ici. Il mourra avec ta cité. Est-ce vraiment ce que tu veux ? Car tu peux l'empêcher... Signe ce traité de paix avec moi, dit-il en désignant la table sur laquelle se trouvait un parchemin. Cède-moi les terres que je contrôle déjà, ou bien Avelde ne sera plus bientôt que sang et cendres... »

Iselde gardait la bouche obstinément close.

BOUM !

BOUM !

BOUM !

« Soit maudit, sale bâtard... soit maudit...

— La plume est sur la table, duchesse. »

Iselde s'approcha de la table, prit la plume et signa le parchemin.

« Nous entrerons dans la ville à midi. Fais en sorte que ton peuple soit loin à ce moment-là. »

Iselde regarda le chef des barbares.

« Nous nous reverrons, Grul Merkhhol. »

Grul Merkhhol éclata de rire, alors que la duchesse faisait volte-face et retournait vers la cité. Dehors, les catapultes s'étaient arrêtées. Iselde reprit le chemin de sa cité, suivie de ses compagnons, silencieux. La ville était déserte, comme si un ordre avait été passé et que tous les soldats des Tribus étaient ressortis de la cité, temporairement. Iselde marchait très vite. Elle traversa la basse ville, le regard fixe, la mâchoire serrée, sans un mot. Arrivée devant la porte de la Citadelle, elle cria aux soldats :

« Faites déblayer les portes de la Citadelle ! L'armée ennemie a accepté notre reddition. Nous quittons Avelde. Immédiatement. »

Elle se tourna ensuite vers ses compagnons.

« Je vais... faire mon au revoir à la cité. J'ai besoin d'être seule. Prévenez Gvald des derniers événements. Que tout soit prêt dans une heure comme je l'avais demandé. De votre côté, soyez dans la salle du trône dans une heure également. »

La duchesse salua les compagnons et disparut dans une ruelle. À l'intérieur de la Citadelle, tout le monde s'agitait dans un triste brouhaha. L'ordre de quitter la ville passait de bouche en bouche, de cri en cri. Partout sur l'esplanade, des cris et des pleurs envahissaient l'atmosphère. Des enfants hurlaient, des vieux refusaient de quitter leur ville, les blessés appelaient au secours. Le Maire du Palais s'affairait, le chirurgien pansait les plaies, distribuait bâtons et attelles, prodiguait des soins quand il le pouvait, aidé de soldats de la garnison qui avaient abandonné leurs armes. Au milieu de tout cela, les charrettes étaient en train de se remplir de nourriture. Tous les chevaux et les animaux de trait étaient sur le parvis du château, certains attelés, d'autres croulant sous les sacs. Quelques bagarres éclataient çà et là, mais les soldats arrivaient à maîtriser la situation. Les questions fusaient. « Où allons-nous ? » « Qu'allons-nous devenir ? » « Les Tribus tiendront-elles parole ? »

« Je refuse d'abandonner ma maison ! Je préfère mourir ici qu'ailleurs ! » « Personne ne peut-il nous dire où nous allons ? » Rapidement, Chtark et ses compagnons furent réquisitionnés par les gardes pour aider à charger les bêtes. Quelques dizaines de minutes plus tard, Iselde apparut au milieu de la foule. Elle monta sur un cheval et hurla : « Écoutez-moi ! Écoutez-moi ! » Le silence se fit quasiment immédiatement. « Nous partons dans moins d'une heure. Tous ensemble. L'armée ennemie est trop forte et trop nombreuse. Le drapeau blanc flotte sur le château, j'ai donné la reddition d'Aveld en échange d'un sauf-conduit. Nous allons trouver refuge aux Champs d'Athinrye. La Grande Prêtresse Mara nous ouvrira les portes de la vallée où nous pourrons passer l'hiver, à l'abri du froid et de la famine. Et au printemps, nous reconstruirons nos maisons. Nous élèverons à nouveau nos bêtes, et nos champs reverront la couleur du blé. À l'Ouest, nous rebâtirons une nouvelle cité, un nouveau chez nous. Mais pour l'heure, nous devons nous presser. Hâtez-vous,

peuple d'Aveld, et ne prenez que le strict minimum car la route est longue jusqu'aux Champs. La basse ville est déserte, que tout le monde aille à la porte Ouest. Je vous mènerai tous aux Champs d'Athinrye, sains et saufs.

— Les Champs d'Athinrye ? Mais c'est à plus de dix jours de marche ! hurla quelqu'un. Jamais nous n'y arriverons tous ! »

— Nous y arriverons. Les attelages porteront les blessés et les vieillards. Nous y arriverons. Ensemble. Allez, maintenant, que tout le monde, homme, femme, enfant, prenne ses affaires et se dirige vers la porte de l'Ouest. »

Iselde descendit de son cheval. Elle se dirigea vers Gvald et Paldan, le Maire du Palais, qui avaient été rejoints par Chtark et ses compagnons.

« Suivez-moi », leur dit-elle.

Sans un mot de plus, elle les mena à l'intérieur du château, dans la salle du trône. En son centre, le coffre de reddition était toujours ouvert. Iselde contempla la salle un long moment. Le silence était impressionnant dans le palais.

« Savez-vous que plus de trente générations d'Harken ont vécu ici ? Fidèles à leur terre et fidèles à leur roi... Et aujourd'hui, il ne reste rien. Plus de roi, ni de terre... Avelden envahi par les Tribus. Et cette cité, qui ne sera peut-être bientôt plus qu'un tas de cendre... Tout est arrivé si vite... si vite... Mon père et Fériel, morts. L'héritage de mes ancêtres en ruines, balayé... Mais je ne suis pas venue ici pour que vous m'entendiez gémir. »

Iselde s'approcha du trône, s'y installa. Son regard parcourut la pièce, lentement, et s'arrêta sur Gvald.

« Gvald, tu as fait preuve de courage et de loyauté. Tu as été longtemps le second de mon cousin et il avait une entière confiance en toi, ainsi qu'une grande estime. Aussi, je te nomme capitaine d'Avelden à sa suite. Acceptes-tu ? »

Gvald s'approche du trône et s'agenouilla.

« C'est un immense honneur, ma Dame. J'accepte avec joie, et tâcherai de me montrer à la hauteur de votre confiance.

— Je n'en doute pas, mon ami. »

Gvald se releva et rejoignit Paldan, Chtark, Douma, Ionis, Aurianne, et les jeunes Lirso.

« Nous vivons les dernières heures d'Aveld. Chtark Aurianne, Ionis, Douma, et vous aussi, Miriya et Donhull, je n'oublie pas pour autant tout ce que vous avez fait pour mon père et pour cette cité. Sans vous, peut-être serions-nous tous morts à l'heure qu'il est, sans même avoir su ce qui se tramait ou qui nous attaquait. Aussi, avant que nos routes peut-être ne se séparent, je veux vous témoigner la reconnaissance des ducs d'Avelden. Paldan, as-tu trouvé ce que je t'avais demandé ?

— Oui, duchesse, répondit le vieil homme, apportant un sac à la jeune femme.

Iselde sortit du sac un médaillon en bronze, gravé d'un chêne.

« Miriya, jeune cléresse, le trésor contient depuis longtemps un objet de culte. Ce genre d'objet n'a rien à faire dans les possessions d'un seigneur. Prends donc ce médaillon gravé du Chêne d'Idril, qu'il te protège et t'aide à suivre la voie de ta Déesse. »

Miriya s'inclina et prit le médaillon que lui tendait la duchesse.

Iselde prit ensuite un grand arc, qui se trouvait posé contre le trône.

« Donhull, je ne sais pas grand-chose de toi. Mais on m'a dit que tu es un homme des bois. Aussi ai-je simplement pensé qu'un arc de bonne facture te ferait plaisir. Prends donc cette arme. Elle appartenait à mon père. Plus jeune, lorsqu'il chassait dans les collines, il n'a que rarement manqué sa cible avec elle. Elle est désormais à toi. »

Donhull à son tour se saisit de l'objet que lui tendait la duchesse et s'inclina doucement devant elle.

« Douma, tes actes ont largement prouvé ta valeur. Je déclare ici solennellement que l'homme qui fut jadis prisonnier des geôles d'Aveld est mort. Ces derniers événements m'ont montré à quel point nous avons surestimé notre connaissance des terres d'Avelden. Et aujourd'hui ces terres sont aux mains de l'ennemi. J'ai besoin de quelqu'un qui voyagera sur ces terres, amies ou ennemies, et qui saura m'avertir des dangers,

me dire ce qui s'y passe, ce qui s'y trame. J'ai besoin d'un voyageur qui sera mon œil et mon oreille, officiellement et officieusement. Veux-tu être ce voyageur, Douma ?

— Ce serait un honneur, ma Dame, répondit le jeune homme, un grand sourire sur le visage.

— Je te remercie »

Iselde fit un signe de tête à Paldan Travalier, qui porta à Douma une armure très sombre, dont le cuir semblait avoir été longuement tanné et teinté. L'armure était quasiment noire. Sur son poitrail était gravé le symbole des éclaireurs du duc, une montagne au-dessus d'une épée horizontale.

« Aurianne, j'ai remarqué que la dague avec laquelle tu te battais n'était ni de bien bonne qualité ni bien légère. Prends donc celle-ci. Il paraît que mes ancêtres l'ont récupérée peu après la bataille de Fahaut. La dague est très ancienne, mais son tranchant est parfait. Il s'agit d'un présent extrêmement précieux. Il ne reste que peu d'objets portant le sceau des rois d'Ergalon. »

Iselde tendit à Aurianne une longue dague. La jeune guérisseuse tressaillit à sa vue. La garde de la dague était d'un côté gravée du symbole d'Ergalon, un chêne surmonté d'une couronne. De l'autre côté était gravée une harpe stylisée, la même qu'avait vue Aurianne dans ses rêves et dans la grotte du Bois de Trois-Lunes. La jeune femme prit l'objet en tremblant légèrement, puis revint à sa place. Iselde se tourna ensuite vers Ionis.

« Ionis, je n'ai jamais été très à l'aise avec la magie. Malgré cela, je sais que tes talents et ta présence ont été plus qu'utiles à cette cité, tout au long de cette terrible année. Paldan a retrouvé dans un coffre cet anneau qui a, selon lui, appartenu à l'ancien mage de mon père, Yrt le Blanc. Cet anneau est maintenant à toi, en signe de ma reconnaissance. »

Ionis prit l'anneau que lui tendait la jeune femme, le passa à son doigt et regarda sa main pendant quelques secondes.

« Quant à toi, Chtark Magreer... Que de temps a passé depuis ces jours où ton grand-père apprenait à mon père à se servir de ses armes. C'est son sang, loyal et fier, qui coule dans tes veines, le sang des gens de Norgall. Alors, au nom de ce

sang, et au nom de l'armure que tu revêts, je t'élève au rang de chevalier et fais de toi le capitaine des Chevaliers d'Escalon. De plus, je donne à ton ordre les terres dévastées de Norgall. Un jour, tu reviendras, je l'espère, dans ton village natal. Rends-le à nouveau prospère. Reconstruis la tour des Chevaliers, que leur blason soit à nouveau la fierté d'Ervalon et d'Avelden. Que Norgall redevienne une région où la paix prévaut, sous la bannière d'Avelden et d'Escalon. Chtark Magreer, acceptes-tu cette lourde tâche dont je te charge ? »

Très pâle, Chtark déglutit et acquiesça d'un mouvement de tête. Il s'approcha doucement du trône et s'agenouilla devant. Iselde prit alors son épée et la posa sur l'épaule de Chtark.

« En mon nom et en la mémoire des rois d'Ervalon, je te fais chevalier et capitaine des Chevaliers d'Escalon. Bienvenue à toi, chevalier Chtark Magreer de Norgall, et longue vie à l'Ordre d'Escalon qui renaît en ce triste jour de ses cendres. »

Chtark se releva, toujours aussi pâle, et rejoignit ses compagnons.

« Il est l'heure, reprit Iselde, d'une voix lasse. Partons maintenant. »

La duchesse quitta la salle du trône sans un regard derrière elle. De ses mains, elle essuya son visage alors qu'elle parcourait pour la dernière fois les couloirs du château Harken. Dehors, un soleil d'hiver brillait. Il n'y avait presque plus personne sur le parvis. Au loin, l'armée des Tribus attendait, au son des tambours. Boum... Boum... Boum... Deux gardes patientaient, les chevaux d'Iselde et de ses compagnons à la main. Leur visage était sombre. Incapables de croiser le regard de leur suzeraine, ils fixaient le sol à leurs pieds. Iselde monta sur son cheval, sans un mot, et quitta la Citadelle. La ville basse était déserte elle aussi. Le vent faisait voler quelques vêtements d'enfants, des bols en bois abandonnés, les roues de charrettes écroulées sous le poids de ceux qui avaient voulu y monter en surnombre. Derrière la porte Ouest, une foule impressionnante attendait, en silence, tournée vers la cité. Alors qu'Iselde passa la porte, des enfants se mirent à crier et pleurer. La duchesse avança jusqu'à la tête de la colonne formée par les réfugiés et, levant le bras, signifia le départ.

Durant toute la journée, la longue procession marcha, dans le froid de l'hiver arrivant. Ils marchaient encore lorsque la nuit tomba, tous épuisés, les yeux hagards. Au loin, la cité d'Aveld, en feu, éclairait le ciel d'une terrifiante lumière orange. Aurianne, pâle comme la mort, regardait la foule avancer, tête baissée, ses compagnons à leur tête, les yeux tristes et le visage grave.

Tout était presque exactement comme dans le rêve qu'elle avait fait à Mirinn.

GLOSSAIRE

Agriler : Ville d'Avelden, située au nord-est du duché.

Aldenan : L'une des Tribus.

Arveghan : L'un des Sept Royaumes.

Athinrye, Champs d' : Vallée incroyablement fertile, où se trouve le sanctuaire d'Idril.

Athinrye, village d' : Village situé au cœur des Champs d'Athinrye.

Atremont : L'un des Sept Royaumes, détruit lors de la Grande Guerre des Tribus.

Aurianne : Jeune guérisseuse originaire d'Ern.

Aveld : Capitale du duché d'Avelden.

Avelden : L'un des cinq duchés d'Ervallon, dirigé par le duc Hughes Harken.

Bérol, Solenn : Voir Solenn.

Bois de Trois-Lunes : Immense forêt dont l'ancienne magie est redoutée, située entre la plaine d'Aveld et les collines d'Erbefond.

Bois-Sacré : Un bois dédié à Idril, situé dans les Champs d'Athinrye.

Cargen : Ancienne tour située dans les montagnes interdites.

Cartelane : Forteresse des ducs de Lahémone.

Chtark : Petit-fils de l'ancien maître d'arme du vieux duc Harken.

Citadelle : Quartier situé tout en haut d'Avelden, et composé de la résidence des ducs Harken, de la garnison de la cité, et de tous les bâtiments administratifs et militaires du duché.

Clamden, Newenn de : Prophétesse du Temple d'Idril.

Conseil des Sept Royaumes : Anciennement composé d'ambassadeurs de tous les royaumes du Ponant, le Conseil des Sept Royaumes avait pour objectif de garantir la paix et la sécurité des différents royaumes qu'il représentait. Il était

composé des royaumes d'Atremont, d'Erdeghan, de Ponée, d'Ervalon, d'Irbanoost, de Milla et de Véored.

Conseil, guerre du : Guerre éclair entre le Conseil et les royaumes d'Ervalon et de Ponée, peu avant la Grande Guerre des Tribus, lorsque les rois Téhélis et Paridel refusèrent de signer le traité de paix imposé par les Tribus.

Dalfort, Aurianne : Voir Aurianne.

Darang : Village au sud-est d'Avelden.

Donhull : Fils adoptif du bourgmestre de Mirinn et frère cadet de Miriya Lirso.

Douma : Jeune voleur originaire des montagnes d'Agriler.

Ellare, Portail d' : Cercle de Pierres de Voyage situé en face de la tour d'Ellare.

Ellare, Tour d' : Ancienne tour, sans doute bâtie par les atremontois.

Erbefond : Région de collines située entre le Bois de Trois-Lunes et les montagnes interdites.

Erdeghan : L'un des Sept Royaumes, détruit lors de la Grande Guerre des Tribus.

Ern : Village au nord-est d'Aveld, d'où est originaire Aurianne.

Ervalon : L'un des Sept Royaumes, dont le roi est mort lors de la Bataille de Fahaut, et dont le trône est depuis vide.

Ervalon, Conseil d' : Plus haute instance d'Ervalon, composée de ses cinq ducs et duchesses.

Ervalon, Pacte d' : Pacte signé entre les différents duchés, peu après la mort de Téhélis 1^{er} – dernier roi d'Ervalon. Ce pacte impose à chaque duché de venir en aide à un autre faisant face à un ennemi, quel qu'il soit.

Escalon, Baie d' : Baie de la Mer du Sud, située au sud-est d'Avelden.

Escalon, Chevaliers d' : Ordre de chevaliers.

Fahaut : L'un des cinq duchés d'Ervalon, dirigé par Gondebault de Fahaut.

Fahaut, Bataille de : Bataille qui permit aux survivants des armées alliées des Sept Royaumes de vaincre les Tribus.

Fahaut, Brunehilde de : Mère d'Iselde Harken, morte peu après sa naissance. Fille cadette de Jéhan de Fahaut.

Fahaut, Gondebault de : Duc de Fahaut.

Fahaut, Jehan de : Père de Gondebault de Fahaut.

Fallacier, Glader : Chef des Jéroles.

Famos : Membre des Jéroles.

Fanaran : Membre des Jéroles.

Fensdale, Ysandre : Duchesse d'Ombrejoie.

Forterland : Forteresse des ducs de Fahaut.

Fregden, Heldan : Fils du bourgmestre d'Agriler.

Fregden, Igor : Bourgmestre d'Agriler.

Grande Guerre des Tribus : Dernière guerre ayant opposé les Sept Royaumes et les Tribus. La guerre se termina par la défaite de ces dernières lors de la Bataille de Fahaut.

Guérélan, Alran de : Capitaine des Cavaliers de Halott.

Guerre du Conseil : Guerre fratricide entre cinq des Sept Royaumes, contre leurs anciens alliés de Ponée et d'Ervallon.

Haller, Kared : Chef des Loups d'Agriler.

Halott : Enclave indépendante, située au sud-est d'Avelden. Les Terres de Halott sont dirigées par leur suzeraine, la Dame de Halott.

Hargelon : Capitale du duché de Lahémone.

Harin, Celdyn : Capitaine des éclaireurs d'Aveld.

Harken, Dalanne : Nièce du duc Hughes Harken.

Harken, Féril : Neveu du duc Hughes Harken et capitaine d'Avelden.

Harken, Hugues : Duc d'Avelden.

Harken, Iselde : Fille du duc Hughes Harken.

Haut-Col : Ancien sanctuaire d'Odric, détruit durant la Grande Guerre des Tribus.

Hautes-Terres : Autre nom du royaume d'Atremont.

Hilla : Novice d'Idril, résidant aux Champs d'Athinrye.

Hullenot, Leyr de : Maréchal de Lahémone. Frère cadet du duc Fériac de Terlan.

Idril : Déesse de la vie et de la nature.

Idril, Bannière d' : Voir Oriflamme.

Ionis : Jeune mage originaire de Norgall.

Irbanost : L'un des Sept Royaumes.

Jaril : Membre des Jéroles.

Jéroles, les : Bande de jeunes voleurs orphelins d'Agriler dirigée par Glader Fallacier.

Lahémone : L'un des cinq duchés d'Eervalon, dirigé par Fériac de Terlan.

Lende, Gvald : Second de Fériel Harken.

Léogin, Ylonne : Intendante de la maison de Maître Moresso.

Loïm : Habitant du Bois de Trois-Lunes.

Lomedelle : Village d'Avelden.

Lorod : Gardien du Bois de Trois-Lunes.

Loups d'Agriler : Bande de voleurs opérant à Agriler.

Magreer, Chtark : Voir Chtark.

Magreer, Clarand : Frère cadet de Chtark Magreer.

Magreer, Ilamon : Grand-père de Chtark Magreer, et ancien maître d'armes du duc Hughes Harken.

Magreer, Magalène : Sœur de Chtark Magreer.

Magreer, Osielle : Mère de Chtark Magreer.

Maldan : L'un des Sept Royaumes.

Malder, Ilgon : Chirurgien du duc Hughes Harken.

Mallen, Lance de : Chevalier au service de Gondebault de Fahaut.

Mara : Haute-Prêtresse d'Idril, résidant au village d'Athinrye.

Méga, Trémar : Mage mystérieux, aussi connu sous le nom « L'homme en gris ».

Mélorée : Prophétesse au service du roi Téhélis 1^{er}.

Mer du Sud : Mer située au sud des royaumes de Ponée et d'Eervalon.

Merkhol, Grul : Chef suprême de l'armée des Tribus.

Milla : L'un des Sept Royaumes.

Mirinn : Village des collines d'Erbefond, dirigé par Reld Thrin, et d'où sont originaires Miriya et Donhull Lirso.

Miriya : Fille adoptive du bourgmestre de Mirinn et sœur aînée de Donhull Lirso.

Montagnes Interdites : Région formant les frontières est d'Avelden et d'Eervalon, où se trouvait, avant la Grande Guerre des Tribus, le royaume d'Erdeghan.

Moresso, Algamer : Marchand de Pémé, ami du duc Hughes Harken.

Newenn : Voir Clamden.

Norgall : Village des montagnes interdites, d'où sont originaires Chtark et Ionis.

Odric : Dieu des montagnes, du froid, de l'hiver et des batailles.

Ombrejoie : L'un des cinq duchés d'Ergal, dirigé par Ysandre Fensdale.

Oriflamme : Épée sacrée d'Idril, appelée aussi Bannière d'Idril.

Paridel : Ancien roi de Ponée, présent lors de la Bataille de Fahaut.

Pélost : Ville d'Avelden, située au nord-ouest du duché.

Pémé : Capitale du duché de Fahaut et ancienne capitale d'Ergal.

Péost : Ville d'Avelden, située au sud-ouest du duché.

Ponée : L'un des Sept Royaumes.

Pont : L'un des cinq duchés d'Ergal, dirigé par Maer de Pont.

Pont, Maer de : Duc de pont.

Porteur de la Bannière : Prêtre d'Idril chargé de porter et de veiller sur l'Oriflamme.

Rolo : Village au nord de Mirinn, situé dans les collines d'Erbefond.

Sancenerre, Douma : Voir Douma.

Sept Royaumes : Alliance des royaumes d'Atremont, de Milla, de Veored, de Ponée, d'Ergal, d'Erdeghan et d'Irbano.

Solenn : Fille du bourgmestre de Rolo.

Téhélis 1^{er} : Dernier roi d'Ergal, mort sans héritier lors de la Bataille de Fahaut.

Terlan, Eran de : Fils de Fériac de Terlan.

Terlan, Fériac de : Duc de Lahémone.

Thrin, Reld : Bourgmestre de Mirinn, père adoptif de Miriya et Donhull Lirso.

Torde, Ionis : Voir Ionis.

Torde, Jéhomon : Père adoptif de Ionis.

Trahi, Merrat : Mage au service du duc Hughes Harken.

Travaler, Paldan : Maire du Palais d'Aveld.

Tribus, les : Alliance des tribus barbares, qui vivent de l'autre côté des Montagnes Interdites.

Valodel : Archimage d'Yslor.

Veored : L'un des Sept Royaumes.

Voyage, Magie du : Magie permettant de voyager entre différents cercles de pierres disséminés ça et là sur le continent.

Voyage, Pierres de : Pierres utilisées pour activer la magie du Voyage.

Yslor, Cercle d' : Ordre de mage.

Yslor, Conseil d' : Le Conseil d'Yslor prend les décisions les plus importantes concernant le Cercle d'Yslor. Il regroupe les sept Haut-Mages d'Yslor et son Archimage.

Yslor, Tour d' : Siège du Cercle d'Yslor.

FIN du Tome 1